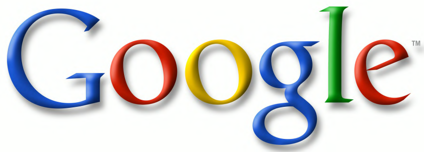
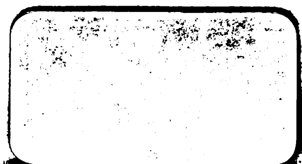





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

TYPOGRAPHIE DE M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI,

7, RUE DU MUSÉE.

LES

VRAYES CHRONIQUES

DE

MESSIRE JEHAN LE BEL.

HISTOIRE VRAYE ET NOTABLE DES NOUVELLES GUERRES ET CHOSES AVENUES L'AN MIL CCCXXVI JUSQUES A L'AN LXI, EN FRANCE, EN ANGLETERRE, EN ESCOCE, EN BRETAIGNE ET AILLEURS. ET PRINCIPALEMENT DES HAULTS FAITZ DU ROY EDOWART D'ANGLETERRE ET DES DEUX ROYS PHILIPPE ET JEHAN DE FRANCE.

PUBLIÉES PAR

M. L. POLAIN

ADMINISTRATEUR-INSPECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES), ETC.

TOME SECOND.

BRUXELLES,
F. HEUSSNER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
23, PLACE SAINTE-GUDULE.

1863



CHRONIQUE

DE

MESSIRE JEHAN LE BEL.

CHAPITRE LXI.

Comment le roy d'Angleterre fist une grande feste à Londres, et là luy vint demander secours la contesse de Montfort.

Vous [1] avez bien entendu cy devant comment cil roy Edowart avoit à mener grandes guerres en pluseurs marches et pays, à grands cousts et despens, c'est assavoir en Picardie, en Normendie, en Gascongne, en Xaintonge, en Poitou, en Bretaigne et en Escoce. Si avez aussy bien ouy comment il amoit si ardanment la vaillant dame de Salbry, Alis nommée, qu'il ne se povoit oster de son amour, combien que le conte de Salbry fust ung des plus privez de son conseil, et qui plus loyaument servi l'avoit. Si avint que pour amour de la dite dame, et pour le désir qu'il avoit de la veoir, et aussy pour remonstrer à ses gens le

[1] Froissart, chap. CXCI.

despit que le roy d'Escoce luy faisoit, qui avoit reconquis le chastel de Rosebourch et tout le pays d'Escoce, jusques à la cité de Berwich, et pour avoir sur ce conseil, il avoit fait crier par tout son pays une grande feste de joustes au millieu du moys d'aoust, qui fut l'an de grâce mil CCC XLII, qui debvoit durer quinze jours en la cité de Londres; et avoit mandé par tout son royaume que tous seigneurs, barons, chevaliers, escuiers, ungs et aultres, dames et damoiselles, y venissent si chier qu'ilz l'amoient, sans nulle excusance; et commanda au conte de Salbry qu'il ne laissast nullement que madame sa femme n'y fust, et qu'elle amenast toutes les dames et damoiselles qu'elle pourroit trouver. Le conte l'octroya moult volentiers, car il ne se doubtoit pas de la chose; et la vaillant dame y vint moult envis, car elle se doubtoit bien de l'occasion, et si ne l'osoit descouvrir à son mary [1].

Celle [2] feste fut moult noble; si grande n'eust-on veu en

[1] Froissart ajoute ici: « Et devez sçavoir que là fut la contesse de Montfort; car jà estoit venue et arrivée en Angleterre, et avoit fait sa complainte au roy moult estroitement; et le roy lui avoit enconvenancé de renforcer son confort; et la faisoit séjourner delez madame la royne sa femme, pour attendre le feste et le parlement qui seroit à Londres. »

« Il n'est pas aisé de concevoir, fait observer M. Dacier, comment la comtesse de Montfort, qui n'étoit partie de Bretagne pour aller en Angleterre que vers la Toussaint de l'année 1342, ainsi que l'historien le raconte à la fin du chapitre précédent, se trouve à Londres au mois d'août de cette même année à la fête qu'Édouard donne à la comtesse de Salisbury. Cette erreur est si grossière que je serois tenté, pour l'honneur de Froissart, de la rejeter sur l'ignorance de quelque copiste, si elle n'existoit pas dans tous les manuscrits. »

L'erreur signalée par M. Dacier, et après lui par M. Buchon, ne saurait être imputée à Jean le Bel. Celui-ci dit bien, dans l'intitulé de ce chapitre, que la comtesse de Montfort vint demander secours au roi Édouard; mais il résulte du texte même, que cette demande fut faite par des ambassadeurs. La comtesse de Montfort n'arriva à Londres que plus tard. (*Voir* plus loin, p. 10.)

[2] Froissart, chap. CXCII.

Angleterre, car douze contes et bien huit cents chevaliers y eut, et bien cinq cents dames de lignage hault; et si fut bien la feste dansée et joustée par l'espace de quinze jours, réservé que ung moult gentil escuier aux joustes fust tué par meschéance : ce fut messire Jehan, aisné filz au visconte de Beaumont, et portoit ung escuchon d'azur semé de flours de lis d'or, et ung lyon rampant et ung baston de gueules parmy. Toutes les dames et damoiselles y furent le mielx atournées qu'elles poeurent, chascune selon son estat, fors que la dame de Salbry, pour tant qu'elle ne vouloit pas que le roy trop s'abandonnast à la regarder ne parler à elle ; car elle n'avoit vouloir d'obéir au roy en nul vilain cas qui peust tourner au déshonnour d'elle ne de son mary.

Les princes qui y furent, c'est assavoir : messire Henry au Tort Col, conte de Lencaste, le conte Derby, son filz, le conte de Haynau, frère à la royne d'Angleterre, messire Robert d'Artoys, conte de Richemont, le conte de Noireton et de Clocestre, le conte de Warvich, le conte de Salbry, le conte de Suffort, le conte de Pennebroch, le conte d'Arondel, le conte de Cornouailh, le conte de Abenfort et le baron de Staffort.

Ainchois que celle noble feste fust départie, le roy eut pluseurs messaiges qui pas ne luy pleurent. L'ung vint de Bretaigne, de par la contesse de Montfort, et de par messire Watier de Manny, qui requéroit secours et aide, et luy démonstroit comment messire Charles de Bloys avoit jà reconquis une grande partie de Bretaigne, et reconquesteroit le remanant se la vaillant contesse n'avoit hastivement secours. Ung aultre vint de par messire Gerard de la Bret et de par les bourgoys de Bordeaulx, sur Geronde, qui démonstra au noble roy comment ceulx de la partie

du roy de France les constraingnoient de jour en jour et les guerrioient de plus en plus; et lui disoit qu'il perderoit une partie de Gascongne, s'il n'y envoyoit secours hastivement. Le vaillant roy respondit à ces messages et leur dit que chascun dist à sa partie qu'ilz gardassent bien leurs villes, places et fortresses, et le plus loyaument que pourroient, car il les secourroit au nouveau temps, si poissanment qu'ilz s'en tendroient pour contens; et que s'ilz povoient avoir trèves ou abstinence de guerre, qu'ilz les preissent jusques adoncques. Sur ce raport, ainsy que vous avez ouy, la vaillant contesse prit trèves durans jusques au premier jour de may avecques messire Charles de Bloys.

Tantost aprez la response de ces deux messages, ung aultre vint de par messire Robert de Bailheu, qui estoit cappitaine de la bonne cité de Berwich; et remonstra au roy comment les Escots avoient par force reconquis les fortresses du pays et le fort chastel de Rosebourch.

Les [1] princes qui là estoient conseillèrent au roy qu'il respondit ainsy à messire Robert qu'il avoit respondu aux aultres, et que pour ce ne laissast qu'il n'envoiast son serourge, le vaillant prélat l'évesque de Lincole, au roy d'Escoce, pour accorder une trève s'il povoit, à durer deux ans ou trois. Le roy s'y acordoit envis, car ce luy sembloit estre feblesse et petite poissance au regard de ce qu'on luy avoit fait de nouvel. Les seigneurs lui dirent que, sauve sa gràce, au regard mesmement de ce qu'il avoit aultrefois gasté tout le royaume d'Escoce, et que il avoit pluseurs guerres en moult de pays, car on tenoit ung seigneur à sage, qui avoit à faire et mener pluseurs guerres à ung temps, et il en poeut apaisier l'une de tout ou par trèves

[1] Froissart, chap. CXCIII.

seulement; sique, il luy fut remonstré par si bonnes raisons, qu'il s'acorda aux dittes trèves avoir.

Ainsy se mist le gentil prélat l'évesque de Lincole à chemin, et s'en ala celle part; mais il perdit sa voye, car il n'y fit riens et raporta au roy Edowart que le roy David d'Escoce ne trouvoit point en son conseil qu'il deut donner trèves ne abstinence de guerre. De ce eut le roy Edowart moult grand despit; si dist haultement que hastivement metteroit le royaume d'Escocĕ en tel estat que jamaiz n'y seroit remédié, et manda par tout son royaume que chascun fust au jour de Pasques aprestė à Eurwich, pour aler là où il diroit[1].

[1] L'ambassade de l'évêquė de Lincoln en Écosse est rapportée avec plus de détails dans le manuscrit d'Amiens, dont la version n'existe dans aucun des imprimés de Froissart: « Il est bien voir, y lit-on, que li évesques de Lincole exploita tant par ses journées qu'il vint à Berwich, où il fu liement recheus de Monseigneur Edouwart de Bailloel, qui en estoit cappitaine. Là séjourna li évesque tant que un hiraux d'Engleterre eut estet en Escoce querre un sauf conduit au roy, qui se tenoit à Haindebourcq, pour ledit évesque et toutte se mesnie. Sique sus le sauf conduit li évesques se parti et s'en vint deviers le roy David et les barons et seigneurs d'Escoce. Il fu volentiers oy de tout ce qu'il leur remonstra, et li respondirent qu'ilz en aroient avis. Si fu la response telle et faite d'un baron d'Escoce, messirė Archebiaux Douglas, et dist: « Sire, li roys, mon seigneur, et tous ses conssaux ont bien oy ce que vous requerés. C'est li entencion dou roy notre seigneur et de ses hommes que nul respit vous n'enporterés ne arrest, car nous sommes tout pourveu de guerryer sus le roy d'Angleterre et sus son pays, et de contrevengier les despis et dammaiges qu'il nous a fais. » Et quant li évesques de Lincole entendi che, si fu tout courouchiés, et se repenti moult quant oncques y avoit entré pour faire messaige. Si se parti adont des Escos sans congiet et sans amour, et s'en revint au plus tôt qu'il peult en Angleterre, et trouva le roy à Londres et une partie de son conseil à qui il fist relation de son messaige. Et quant li roys l'eut oy, si fu durement courouchiet, et dit bien que tout maugré lui son consseil on li avoit envoyet, et que jammais cil blasmes ne lui seroit absols.

Tant estoit li roys yreux que à painnes le pooit-on appaisser, et dit que jammais n'aresteroit si aroit si menet les Escots et si destruit leur

Le[1] jour de Pasques vint que tous les seigneurs et communes des bonnes villes d'Angleterre furent assemblez à Eurwich; là parlementa-on de pluseurs besongnes. Je ne sçay pas bonnement à quel propos n'en quel terme le parlement fina, car cil qui le me conta n'estoit pas du secret conseil des seigneurs; mais tant en sçay-je que le roy d'Angleterre pas n'ala à celle foys en Escoce; je ne sçay pourquoy il le laissa, mais, en ces entrefaittes là vint la vaillant contesse de Montfort pour requerre secours[2], et exposa au roy le grand meschief de son mary qui estoit en prison pour tant qu'il avoit relevé de luy la duchié de Bretaigne, et comment messire Charles de Bloys avoit pris et reconquis grande partie de villes et fortresses de Bretaigne; et estoit en doubte qu'il ne conquist le remanant, car grande poissance avoit. Le noble roy fist à la dame grand feste et grand honnour, et aussy firent tous les aultres seigneurs, pour tant qu'elle se deffendoit si vassaument et pourchassoit la besongne de son mary. Si

pays que jammais ne seroit recouvret, en quel aventure qu'il deuvist mettre che qui dechà la mer estoit. Si envoya tantost as pors et as havenues de mer commander que on ne laissast nullui passer jusques atant que on oroit autres nouvelles. Et fu par ensi détryés le voiaiges de monseigneur Robert d'Artois et de la comtesse de Montfort, qui en grant destrece de coer estoit de ces avenues; ossi chil qui devoient aller en Gascongne furent contremandez; et fist li roys un espécial mandement et commandement à estre toutes mannierres de gens portant armes, à Eurwich, le jour de la Pasque ou trois jours après, et qui en deffauroit, il perdroit sa terre, le royaume d'Angleterre, et l'amour dou roy.

[1] Ce qui suit correspond aux chapitres CXCIV à CCII de Froissart. Le récit de l'expédition commandée par Robert d'Artois est beaucoup plus étendu chez ce dernier que dans Jean le Bel. A quelle source Froissart a-t-il puisé les détails qu'il donne sur cette expédition? Est-ce dans *le livre rimé plein de bourdes et de menteries* dont il est fait mention à la page suivante? C'est ce qu'il n'est guère possible de vérifier aujourd'hui.

[2] Après la Toussaint de l'année 1342.

luy dit le noble roy, par le conseil de messire Robert d'Artoys, et luy promit que ainchois que les trèves fussent faillies il y envoyeroit tel secours que elle seroit souverainement vengée de ses anemis, voire et deust-il laisser toutes aultres besongnes. Et prya tantost le noble roy, sans délay, audit messire Robert d'Artoys, au conte de Salbry, au conte de Suffort, au conte de Pennebroch, au conte de Kenfort, au baron de Staffort, et à mains aultres seigneurs, qu'ilz prissent de souldoiers tant qu'ilz eussent jusques à quatre mille armeures de fer, dix mille hommes à pyé et autant d'archiers, et s'apareillassent d'entrer en mer, et n'espargnassent riens tant qu'ilz eussent remis la vaillant contesse en son héritage, malgré tous ses anemis; et encores, se il le faloit, il iroit celle part à toute sa poissance.

La vaillant contesse le remerchia tant comme elle poeut et se voulu par grand humilité laisser cheoir à ses pyez, mais le roy ne le souffry pas. Ces seigneurs, quant ilz furent aprestez, ilz entrèrent en mer, bien pourveus de toutes choses, et renmenèrent la contesse senglant et nagant par la mer. Je ne sçay pas dire toutes les aventures qui leur sourvindrent, car je ny fus pas, et ceulx qui m'en ont raconté m'en ont dit en tant de diverses manières que je ne m'en sçay à quoy tenir de la vérité. J'ay trouvé en ung livre rimé, que ung jongleur a fait, tant de bourdes et de menteries, que je ne les oseroie dire[1]. Si me tairay, affin que je n'en soye repris de mensonge; et se j'en escris plus avant ou mains qu'il n'en fut, si me soit pardonné,

[1] *Voyez* au sujet de ce *livre rimé* dont Jean le Bel n'a point voulu reproduire les *bourdes* et les *menteries*, le passage du manuscrit d'Amiens, rapporté en note, p. 226 du tome précédent. *Voyez* également plus loin, à la page 18 de ce volume.

car je ne fus pas partout où les aventures avindrent; mais bien sçay que messire Robert d'Artoys et sa compaignie, eurent grandement à faire ou pays de Bretaigne, et ainchoys qu'ilz y venissent; car messire Loys d'Espaigne, messire Germain Charles et messire Otton Dorye sceurent leur venue; si assemblèrent grande compaignie et d'Espaignolz et de Gennevois sur mer. Si leur coururent sus par nuit, et gaagnèrent trois ou quatre de leurs vasseaulx chargez de pourvéances, et tuèrent grand foison de leurs gens. Aussy perdirent des leurs. Je ne sçay pas comment ilz se départirent, maiz je sçay bien qu'ilz prinrent port en Bretaigne, assez prez de la cité de Vennes, et l'assiégèrent à deux costez; et se partirent en deux ostz, car les trèves estoient jà faillies; mais ilz trouvèrent la cité bien garnie de pourvéances et de bonnes gens d'armes. Dedens estoit l'évesque de la cité et messire Olivier de Clichon à grand foison de gens de son lignage, car il estoit seigneur d'une partie de la cité; et y estoit messire Henry de Lyon, cappitaine de par messire Charles de Bloys, qui grandement deffendirent la cité; et y avint de belles aventures et grandes proesses, d'ung costé et d'aultre, que je ne sçauroye pas raconter ne dire au vray; si vault mielx que je m'en taise. Mais bien sçay que ces seigneurs d'Angleterre séirent longuement devant la cité, ainchois qu'ilz la peussent avoir, et robèrent et gastèrent entièrement le pays, et retournoient toudis bien chargiez à leurs logis.

Au derrain, je ne sçay pas certainement comment il en avint, mais je ay ouy dire que la cité fut gaagnée par force, par le consentement de messire Robert d'Artoys et de messire Olivier de Clichon, ainsy que la commune voix en couroit. Si fut toute courue, pillée et gastée, et toutes les gens chassées hors; et puis tantost aprez les gens du

pays se rassemblèrent avecques ceulx de la cité, par le pourchas de messire Henry de Lyon et dudit messire Olivier de Clichon, jasoit qu'on luy meist sus le contraire, et regaagnèrent ladite cité sur les Angles, et y en tuèrent et prirent grand foison. Et y fut ledit messire Robert d'Artoys grandement navré, tellement qu'il le convint reporter en Angleterre où tantost morut, dont ce fut grand dommage; et le roy d'Angleterre en fut durement couroussé, et dist qu'il n'attendroit jamais à aultre chose tant qu'il eut vengié la mort dudit messire Robert et mis le pays de Bretaigne si au dessoubs, que dedens quarante ans ne seroit recouvré. Et manda tantost lettres par tout son pays que nobles et non nobles tous fussent appareilliez pour aler avecques luy, au chief du moys, exillier et gaster le pays de Bretaigne; et fist aprester vaisseaulx et pourvéances nécessaires.

CHAPITRE LXII.

Comment le roy Edowart vint en Bretaigne et y assiéga trois citez en ung jour.

Au[1] chief du moys, le roy Edowart, à toute sa compaignie, se mit en mer et vint prendre port assez prez de la cité de Vennes, là où mesmement messire Robert d'Artoys et sa compaignie l'avoient pris l'aultre foys; puis descendi à terre et assiéga la cité de Vennes plus estroitement que devant, car il y avoit plus grand poissance. Or estoit la ditte cité merveilleusement renforcée et regarnie de pourvéances et de gens d'armes, et le pays d'autour estoit si onniement gasté que si grand ost longuement n'y povoit estre soustenu; si convint avoir advis sur ce.

Quant le noble roy Edowart veit la force de la cité et la povreté du pays, il se pensa bien que si tost conquerre ne le povoit. Et si avoit entendu que le conte de Salbry et le conte de Suffort, et les aultres seigneurs, qui estoient premièrement venus avecques messire Robert, avoient assiégié la cité de Rennes, dès doncq que ledit messire Robert s'estoit parti d'eulx, et l'avoient assailli par maintes foys et perdu de leurs gens, car on ne poeut bonnement livrer assault qu'on n'y perde de costé ou d'aultre; et si avoient souvent chevauchié avant le pays et pluseurs belles aven-

[1] Froissart, chap. CCIII et CCIV.

tures avoient eu. Si s'avisa le noble roy qu'il laisseroit une grande partie de ses gens devant Vennes, qui la tendroient assiégée, et aussy garderoient son navire qui estoit assez prez de là, et il iroit avecques l'aultre part de son ost vers ces aultres seigneurs devant Rennes, qui jà avoit esté assiégée quarante jours et plus. Si y ala ardant et gastant tout là où ses gens n'avoient point esté, et vint devant Rennes conforter et ravigourer ses gens qui le virent à grand désir et à plus grand qu'on ne voit le corps Jhesu Crist, car oncques nul roy ne fut si amé de ses gens comme il. Si y demoura deux jours, puis entendi que messire Charles de Bloys et messire Loys d'Espaigne estoient à Nantes à grand compaignie de gens; si proposa qu'il les combateroit ou les assiégeroit. Doncques s'en ala ardant et gastant pays devant la cité de Rennes, et fist si noblement rengier ses gens en bataille, que chascun le povoit clerement veoir; maiz nul n'issi hors pour combatre. Assez d'escharmuches y eut jusques aux fausbours.

Quant[1] le roy ce vit, il fist tendre ses tentes et pavillons et assiéga la cité d'ung costé; puis, quant il y eut esté par aucuns jours, assault luy livra où il ne gaagna guères, ains y perdit aucunes de ses gens. Ainsy ce veu et considéré que guères n'y proffitoit, et que le pays d'autour estoit tout gasté et ne pourroit longuement fournir à si grand poeuple, il laissa là une partie de ses gens jusques atant que plus grande poissance sourviendroit, et ala aultre part quérir aventures. Ainsy se departi le noble roy du siége de Nantes; car il ne trouvoit à cui combatre, et ala par le pays ardant et gastant tout, tant qu'il vint devant la bonne ville de Dynant.

[1] Froissart, chap. CCV.

Ainsy [1] ardy et gasta le noble roy Edowart le pays de Bretaigne, et tout à ung jour assiéga à trois osts trois citez et une bonne ville; et quant il eut esté trois jours devant Dynant et il vit que n'estoit fermée que de palys et de fossez, il le fist assaillir. Et dura l'assault longuement, car ceulx de dedens se deffendoient poissanment; maiz, au derrain, elle fut prise par force, robée, exillée et arse si parfaitement qu'il n'y demoura maison grande ne petite pour le feu qui tantost tout surmonta; mesmement n'y demoura esglise que tout ne fut ars et bruy, hommes, femmes et enfans tuez, de quoy le roy fut grandement courroussé. Là fut gaagnié si grand trésor qu'on ne le pourroit extimer, car la ville estoit riche et plaine merveilleusement.

Quant ce fut fait, le roy se parti de là et ala séjourner à Brayt qui estoit assez prez de son navire et du port dont tous les biens luy venoyent. Ce fut l'an de gràce mil CCC XLIII, à l'entrée d'yver.

Le roy Philippe de France sceut ces nouvelles que le roy d'Angleterre estoit nouvellement entré en Bretaigne, et ardoit et gastoit tout le pays; car messire Charles de Bloys luy avoit mandé et fait assavoir qu'il perderoit tout le pays s'il n'estoit secouru. Si eut plus grande paour, ledit roy, que le roy d'Angleterre n'entrast par là en France, que son nepveu messire Charles ne perdist sa terre la duchié

[1] Froissart, chap. CCVII à CCXII. Froissart, dans cette partie de son récit, continue à s'étendre beaucoup plus que ne l'avait fait Jean le Bel. Celui-ci explique ainsi sa réserve: « Je ne m'ose plus avant entremettre de conter comment ces deux grandes assemblées (l'armée du roi d'Angleterre et celle du duc de Normandie) se départirent, ne quelles aventures il y eut, car je n'y fus mie, et jasoit que je treuve en ces romans rimés dont j'ay parlé ci-dessus, biacop de choses, néantmoins, pour ce qu'elles sont plus pleines de mensonge que de vérité, je ne les ose dire. » *Voyez* pag. suivante.

de Bretaigne. Touteffois il commanda à son filz, le duc de Normendie, qu'il s'aprestast d'aler celle part, et secourut le duc de Bretaigne et gardast bien l'entrée de France; et luy promit qu'il luy envoieroit tant de gens aprez luy qu'il luy souffiroit. Et fist tantost mander par tout son pays que tous nobles et non nobles fussent tantost apareilliez pour aler avecques son filz en Bretaigne. Grande quantité en y ala de nobles et non nobles tant que les champs et chemins estoient tous plains de gens. Quant le duc de Normendie fut à Angiers, il séjourna là avecques les aultres seigneurs pour attendre toudis les venans, et envoya à Nantes vers messire Charles, pour sçavoir de l'estat du pays et du gouvernement des anemis.

Je ne m'ose plus avant entremettre de conter comment ces deux grandes assemblées se départirent ne quelles aventures il y eut, car je n'y fus mye, et jasoit que je treuve en ces romans rimés dont j'ay parlé cy dessus biacop de choses, néantmoins, pour ce qu'elles sont plus plaines de mensonge que de vérité, je ne les ose dire [1]. Si croys-je bien que ces deux grands osts se départirent par trèves; et sçay bien que le roy Edowart se parti de Bretaigne, et enmena prisonnier messire Henry de Lyon. Et furent les trois siéges deffaits, qui si longuement avoient esté devant les cités dessus dites. Et le duc de Normendie et tous les seigneurs qui estoient avecques luy venus se partirent, et ala chascun en sa contrée; et le duc de Normendie ala veoir le roy son père à Parys. Assez tost aprez fut pris messire Olivier de Clichon pour ce que on luy mettoit sus. Je ne sçay pas se vray estoit, maiz je croiroye envis que ung si noble et si vaillant chevalier comme il estoit, et mes-

[1] *Voyez* au sujet de ces *romans rimés* la note placée au bas de la page 226 du tome précédent. *Voyez* également p. 11 de ce volume.

mement si riche, eust volu ne peu faire ne consentir trahison. Touteffois fut-il, pour celle villaine renommée, pris, trayné et décolé à Parys, et pendu à Montfalcon par les bras, et ses prochains déshéritez. Ce fut grand dommage et pitié s'il en estoit sans coulpe.



CHAPITRE LXIII.

Cy devant est devisé comment messire Olivier de Clichon fut décolé à Parys; cy s'ensuit d'aucuns aultres desquelz on fit pareillement.

Puis[1] en aprez furent accusez de semblables cas pluseurs grands seigneurs de Bretaigne et aucuns de Normendie, et furent mis à mort à Parys ainsy que ledit messire Olivier, c'est assavoir le sire de Malatrait et son filz, le sire de Nagor, messire Thibault de Morillon et pluseurs aultres seigneurs de Bretaigne jusques à dix chevaliers et escuiers. Et assez tost aprez quatre chevaliers furent semblablement traittiez, c'est assavoir : messire Henry de Malatrait, messire Guillaume Bacors, gentil chevalier de Normendie, le sire de Rochetisson et messire Richart de Persy, tous riches et vaillans chevaliers.

Toute celle année possessa assez paisiblement de Bretaigne, voire la galloise, messire Charles de Bloys, de ce qu'il y avoit concquis, mais il ne jouit pas de la Bretaigne bretonnant, laquelle se tenoit pour la contesse de Montfort. Si me tairay maintenant à parler du pays de Bretaigne et des aventures et belles proesses et grands faitz d'armes qui y avindrent, et sont bien à recorder; et plus y en eut que je n'en ay dit; et parleray des guerres de Gascongne, de Xaintonge et de Poytou, selon ce que j'en

[1] Froissart, chap. CCVI et CCXII.

ay ouï certainement parler à ceulx qui y furent. Dieu doint que je puisse assèner à la vérité tellement que les faits d'armes que je veul raconter puissent plaire à tous ceulx qui les orront ou verront. Il n'est homme vivant qui tous les poeut non pas le disme recorder; mais ainchoys vouldray-je monstrer dont vint le souspechon que on eut sur messire Olivier de Clichon, ainsy que je l'ay ouy nouvellement conter.

Vous avez entendu comment les gens du roy d'Angleterre avoient fait trois siéges devant trois cités en Bretaigne, c'est assavoir Nantes, Rennes et Vennes, tout à ung jour; si poeut chascun sçavoir que souvent y avoit d'escharmuches, de chasses et de fuites d'une part et d'aultre, dont je ne fais point de mencion. Entre les aultres, il y eut ung grand hustin par devant Vennes, tant que les seigneurs, tous ceulx de la cité, et ungs et aultres, issirent hors contre les Angles. Si y eut grande bataille, et de mors et de navrez grande foison. A celle bataille s'embastirent si avant messire Olivier de Clichon et messire Henry de Lyon, qu'ilz furent pris et menez prisonniers au roy Edowart, qui estoit assez prez de là comme vous avez ouy, et les recheut joyeusement. Quant ceulx de la cité virent leurs seigneurs et leurs cappitaines pris, ilz s'en retournèrent au mielx qu'ilz poeurent en leur cité. Ung vaillant chevalier qu'on nommoit le baron de Staffort s'embasti si avant au rechasser qu'il fut navré et pris, et mené en la cité. Quant ainsy fut avenu, il fut traittié et acordé que le baron de Staffort prisonnier seroit délivré pour l'ung de ces seigneurs, ou pour messire Olivier ou pour messire Henry, lequel que le roy vouldroit. Ledit roy eut plus chier à délivrer messire Olivier que messire Henry; et luy avoit aussy fait tousjours plus de honnour

que audit messire Henry, car, par aventure, ledit messire luy avoit esté plus contraire et à la vaillant contesse de Montfort que nul aultre pour aultre cause. Non sique, par cel avantage que le roy fist à messire Olivier de Clichon, et non à messire Henry, les envieux se pensèrent d'aultre chose que de vérité par aventure, et en sourdi une souspechon si grande que ledit messire Olivier villainement en perdit la vye[1]. Et luy eust mielx valu demourer ou morir en prison.

[1] L'auteur anonyme de la *Chronique de Flandres*, publiée par Sauvage, en 1562, raconte la chose d'une autre manière. Pendant que les armées du duc de Normandie et du roi d'Angleterre étaient près l'une de l'autre, dit ce chroniqueur, Olivier de Clisson, Godefroy de Harcourt et plusieurs autres chevaliers de l'armée française qui s'étaient déjà engagés secrètement dans le parti du comte de Montfort « s'allièrent aussi au roy Édouard par dons et par promesses ; et fut faite une lettre de cette alliance où plusieurs d'eux avoient mis leurs seaux ; et cette lettre avoit en garde le comte de Salesbery, de par le roy Édouard. » Mais le comte ayant appris à son retour en Angleterre, « de par sa femme même, qu'elle avoit esté par force violée dû roy Édouard, feit son atrait (retrait) et manda ses amis et s'en ala à l'encontre d'Édouard, devant les pers ; et là se dessaisit de sa terre et en adhérita sa fille, partant que sa femme y prendroit son douaire, toute sa vie durant ; et puis se partit le comte de la court du roy Édouard, et quand il fut passé la mer, il l'envoya défier, et vint en France au roy Philippe, et lui bailla les lettres de l'aliance qu'Olivier de Clisson et Godefroy de Harcourt avoient fait au roy Édouard. Et moult tost après se partit le comte de la court du roy Philippe ; et depuis ce temps ne fut veu n'en France n'en Angleterre. »

CHAPITRE LXIV.

Comment le roy Edowart fist rédiffier le chastel de Windesore et y fist crier une grande feste.

Or weil-je, si je puis, maintenant raconter les aventures et faitz d'armes avenus en Gascongne, en Xaintonge et en Poitou; car ilz ne sont pas moins à prisier que ceulx dont j'ay parlé. Et premièrement weil commencier au noble roy Edowart, qui fut plain de toute noblesse et gentillesse, car oncques de luy je n'ouys dire chose villaine, fors que une dont je parleray, et force amours luy fit faire[1]. Vous avez ouy cy-devant comment il se parti de Bretaigne et s'en retourna en Angleterre, sur l'acord d'une trève laquelle dura deux ou trois ans, je ne sçay lequel, et enmena avecques luy messire Henry de Lyon qui à luy et à ses gens avoit esté grandement contraire.

Quant[2] il fut retourné en Angleterre, de gentillesse de cœur il s'avisa qu'il feroit refaire et rédiffier le chastel de Windesore que le roy Artus avoit fait faire, et où fut establye premièrement la table ronde, à l'occasion des proeuz chevaliers qui estoient adoncques; et qu'il feroit et establiroit une pareille à celle table ronde, pour plus estanchier l'onnour de ses chevaliers, qui si bien l'avoient servi

[1] *Voyez* le chapitre suivant.
[2] Froissart, chap. CCXIII.

qu'il les tenoit pour proeuz, et tant que on ne trouvast les semblables en quelque royaume; et luy sembloit qu'il ne les povoit trop honnourer tant les amoit. Si fist crier par tout son royaume feste générale et court plainière, pour ordonner celle table ronde, et manda par tous pays dames et damoiselles, chevaliers et escuiers, et que chascun sans point d'excusation y venist pour faire celle grande feste à Windesore, à Penthecouste, l'an de grace mil trois cent quarante-quatre.

Ce[1] temps pendant, on rapporta au roy Edowart comment le roy Philippe de France avoit fait mettre à mort messire Olivier de Clichon et les aultres dessus-dis, pour la souspechon de trahison, ainsy que dit est. Si en fut le roy moult amèrement couroussié, et tint que le roy de France l'avoit fait par despit de luy; et luy sembla que les trèves acordées en Bretaigne fussent par ce cas rompues et faillies. Si pensa qu'il feroit le semblable cas de messire Henry de Lyon qu'il tenoit en prison; et l'eust fait en son ire se le conte de Derby, son cousin, ne luy eust desconseillié. Luy, qui estoit flour de chevalerie, le blasma durement, et luy remonstra, par devant son conseil, tant de belles raisons que il debvoit souffire, en luy priant souverainement qu'il voulsist mettre ledit messire Henry à raenchon souffisant, ainsy qu'il vouldroit qu'on feist des siens en semblable cas. Il fut advis au roy, qui ne quéroit que garder toute gentillesse, que son cousin le conte Derby luy conseilloit loyaument. Si amodéra son courage, et manda ledit messire Henry par devant luy, qui y vint en très-grande paour, car il se pensoit qu'on le deust mettre à mort aussy villainement que messire Olivier.

[1] Froissart, chap. CCXIV.

Quant le roy le vit, il luy dit : « Ha! messire Henry, messire Henry, le roy Philippe de Valoys a monstré sa félonnie moult cruellement, quant il a fait mettre en mon despit à mort si vaillant chevalier, par souspechon de trahison seulement, et aultres pluseurs chevaliers de Bretaigne et de Normendie. Se je vouloye regarder à sa félonnie, je feroye de vous le semblable cas, car vous m'avez esté plus contraire en Bretaigne que nul aultre. Maiz je luy lairay faire ses félonnies et garderay mon honnour à mon povoir, et vous lairay venir à raenchon légière et gracieuse, selon vostre estat, pour l'amour du conte Derby, mon cousin; maiz, que vous weilliez faire ce que je vous diray. »

Le chevalier eut moult grand joye quant il entendi qu'il n'avoit garde de morir. Si dist au roy qu'il feroit voulentiers à son povoir tout ce qu'il luy commanderoit. Adoncques luy dist le roy : « Messire Henry, je sçay bien que vous estes ung des plus riches chevaliers de Bretaigne, et que se je vous voloye presser, j'auroye de vous plus de trente mille escus. Si vous diray que vous ferez : vous me prometterez que jamaiz ne serez armé contre moy ne contre mes bienweillans, et ne me pourchasserez contraire ne dommage; et tantost que vous partirez de cy, vous en irez au roi Philippe de Valoys et luy direz la courtoisie que je vous faiz. Et pour tant que en mon despit, et sans cause, a fait mettre à mort si vaillans chevaliers, vous luy direz, de par moy, que je le deffye, luy et tous ses aydans, et renonce à ses trèves, car il les a rompues et enfraintes, ce m'est advis. Et jasoit ce que je sache que plus me poez payer, néantmoins, je vous déliverray moyennant que vous m'envoyerez dix mille vielz escus à Londres, dedens trois moys, ou vous me prometterez que vous

retournerez à moy au chief des trois moys, et vous liverrez prisonnier ; et je vous promés que jamaiz n'eschaperez pour le double se vous y falez. Et direz aux chevaliers de par delà que pour celle deffiance ilz ne laissent pas à venir à ma feste, à Windesore, car nous les verrons volentiers et leur ferons toute l'onnour que nous pourons, et les ferons reconduire à sauveté. »

Le chevalier remercya moult humblement le roy et prisa moult en son cœur la grande courtoisye qu'il luy faisoit, et luy promit comme léal chevalier qu'il accompliroit tout ce que commandé luy avoit. Si prit congié de luy et monta en mer, et tant fist qu'il vint à Parys au roy Philippe, et luy conta tout son message; mais ce fut à grand mésaise, car si forte maladie le prit à rapasser la mer, qu'il n'en poeut estre gueris ains morut dedens le terme des trois moys, par quoy il fut quitte de prison par raison ; et ne sçay se le noble roy Edowart en eut les dix mille.



CHAPITRE LXV.

Comment le roy Edowart forfist grandement, quant il efforcha la contesse de Salbry.

Or[1] vous weil-je conter le villain cas que fist le roy Edowart, dont on le povoit blasmer, car il ne fut pas petit,

[1] Ce curieux chapitre, dans lequel Jean le Bel raconte le viol de la comtesse de Salisbury par le roi Édouard, a été entièrement omis par Froissart. Il n'existe dans aucun des imprimés ni dans aucun des manuscrits connus de ce chroniqueur. Seulement, dans le manuscrit d'Amiens, après le récit de la passion du roi pour la comtesse, récit qui renferme une infinité de détails, pleins de charmes, que les imprimés ne contiennent pas, Froissart ajoute :

« Vous avez bien chy dessus oy parler comment li roys Engles fu enamourés de le comtesse de Salebrin ; touteffois les cronikes monseigneur Jehan le Bel parollent de ceste amour plus avant et moins convignablement que je ne dois faire, car se il plaist à Dieu, je ne pense jà à encoupper le roy d'Engleterre ne la comtesse de Sallebrin de nul villain reproche. Et pour continuer l'istoire et aouvrir le vérité de le matère, par quoy touttes bonnes gens en soient apaisiet et sachent pourquoy j'en parolle et ramentoy maintenant ceste amour, voirs est que messire Jehans le Biaux maintient par ses cronikes que li roys Engles assez villainement usa de ceste damme, et eult, ce dist, ses vollentés si comme par forche, dont je vous di, se Dieu m'ait, que j'ay moult repairiet et conversé en Engleterre, en l'ostel dou roy principaument et des grans seigneurs de celui pays, maiz oncques je n'en oy parler en nul villain cas. Si en ay-je demandé as plusieurs qui bien le scewissent se riens en euist esté. Ossi, je ne poroie croire, et il ne fait mies à croire que ungs si haux et vaillans hommes que li roys d'Engleterre est et a esté, se daignast ensoynnier de déshonneur une sienne noble damme, et un sieur chevalier qui si loyaument le servi toute se vie ; sique, dores en avant, de ceste amour je me tairay, et revenray au comte Derby et as seigneurs d'Engleterre qui se tenoient en Bourdiau, etc. »

ainsy que je l'ay ouy dire. Vous avez bien entendu comment il estoit tant enamouré de la belle contesse de Salbry, qu'il ne s'en povoit aucunement retraire ne déporter pour refus n'escondit qu'elle luy sceut faire, ne pour humblement prier, ne pour dure parolle. Si avint aprez ce qu'il eut envoyé le vaillant conte de Salbry en Bretaigne, mary de la bonne dame, avecques messire Robert d'Artoys, il ne se poeut tenir qu'il n'alast veoir la vaillant dame en faisant semblant qu'il alast visiter son pays et les fortresses, et s'embasti ès marches où le chastel de Salbry estoit, et là où la dame demouroit. Si l'ala veoir, pour regarder s'il la trouveroit point en meilleur point que aultre fois. La bonne dame luy fist l'onneur et la chière telle qu'elle poeut, comme celle qui le sçavoit bien faire à son seigneur, combien qu'elle amast mielx qu'il fust alé aultre part, tant redoubtoit-elle son déshonnour. Comment que ce fust, le roy là demoura tout le jour et la nuit, mais oncques ne poeut avoir de la dame response qui luy fut agréable, tant luy requist-il humblement, dont il fut moult couroussé et à grand mésaise de coeur. La nuit, quant il fut couchié, si noblement comme à luy appartenoit, et il sceut que la noble dame fut en sa chambre, et que toutes les gens de layens estoient à dormir et ses gens aussy, fors que ses secrez chamberlens, il se releva et commanda à ses chamberlens que nul ne le destourbast de chose qu'il voulsist faire, sur la hart. Si fist tant qu'il entra dedens la chambre de la dame, puis ferma l'uys de la garde robe, affin que ses damoiselles ne la peussent aidier; puis la prit et luy estouppa la bouche si fors qu'elle ne poeut crier que deux cris ou trois, et puis l'enforcha à tel doulour et à tel martire qu'oncques femme ne fut ainsy villainement traittée, et la laissa comme gisant

toute pasmée, sanant par nez et par bouche et aultre part, de quoy ce fut grand meschief et grande pitié; puis s'en parti lendemain sans dire mot, et retourna à Londres grandement couroussié de ce qu'il avoit commis.

La bonne dame n'eut oncques puis joye, ne ne porta joliveté nulle, ne ne se mit en compaignie de bonnes gens, tant fut à mésaise de coeur. Aprez ce tantost avint que le noble roy ala en Bretaigne pour secourir ses gens qu'il y avoit mandé, comme vous avez ouy, et puis s'en revint en Angleterre avecques le conte de Salbry aussy. Quant ledit conte fut venu à son hostel, la bonne dame le festia le mielx qu'elle poeut tout celluy jour, et ne fit nul semblant de riens qu'avenu fut. Mais à la nuit, quant il fut couchié, et elle ne se coucha emprez luy ainsy qu'elle l'avoit accoustumé, il l'appella et luy dist : « Dame, que vous fault que vous faittes si povre chière et ne vous couchiez pas. » La bonne dame s'assist sur le lit emprez luy, plourant tendrement, luy disant quant elle poeut parler : « Certes, sire, je ne suys pas digne de couchier en lit de si vaillant homme comme vous estes. » Le bon chevalier fut tout esbahy de ces parolles, et angoisseux de sçavoir le pourquoy; il luy dist : « Saincte Marie! dame, qu'est-ce que vous dittes! Vrayement, il me fault sçavoir la cause. » La bonne dame qui eut aussy chier luy dire tost que tart, luy descouvri toute la chose du commencement jusques en la fin. Se le vaillant chevalier eut adoncques tristesse au cœur, ce ne fait pas à demander, car se oncques poeut avoir dolour ne couroux à soy desespérer, il le debvoit lors avoir, quant il luy souvenoit de la grande amistié et honnour que tousjours le roy lui avoit monstré, et d'aultre part les grands services et piteux faits et périlleux qu'il avoit fait pour luy; et puis luy

avoit fait tel deshonnour, et trahy ainsy et déshonnouré la plus vaillant dame qui vesquit. Ce n'estoit pas merveilles se couroussié estoit, maiz estoit merveille qu'il ne se désespéroit. Je croy bien que oncques puis n'eut joye au cuer.

Quant il eut assez demené son doeul d'ung costé, et la bonne dame de l'aultre, il dist : « Certes, dame, ce qui est fait ne poeut estre deffait. Je ne pourroys demourer ainsy déshonnouré là où j'ay eu tant d'onnour; si m'en iray en une aultre contrée passer le remanant de ma vye, et vous demourrez comme bonne dame, si comme je croy que avenu vous soit, et aurez la moitié de ma terre pour vous et mon enfant, vostre filz, que vous alleverez et nourrirez; car je croy bien que jamaiz ne me verrez; et j'auray l'aultre moitié pour mon usage, tant que je viveray, quelque part que je soye; mais je croy bien que ce ne sera pas longuement, et Dieu doint que ce soit temprement, ainsy que je désire, et me weille rechepvoir à mercy par sa pitié. » Qui adoncques veist leur doeul croistre, il eust eu le coeur moult dur se pitié n'en eust eu et compassion.

Adoncques se parti le vaillant conte de sa femme, grand doeul demenant, et emmena son joeune filz avecques luy jusques à Londres, qui n'avoit que douze ans et vint en la sale par devant le roy, et dist : « Sire, vous m'avez pluseurs biens fait et honnouré le temps passé, Dieu le vous mire, et je vous ay tousjours servi et amé loyaument à mon povoir, Dieu le scet. Or m'avez-vous du tout jetté en la merde et déshonnouré villainement, ne si noble sire que vous ne l'eust deu jamaiz penser, de quoy vous en debvez estre tout honteux; car tousjours la blasme sur vous en demourra, et vos beaulx fais seront par ce villain cas réprouvez et estaints. Si prens de vous congié, et vous

raporte tout ce que je tieng de vous en l'ayde de mon joeune filz que cy véez, car jamaiz en ce pays ne vous ne aultre ne me verrez. Atant se parti le noble chevalier de la court du roy Edowart, grand doeul demenant, et laissa son filz; et passa la mer et s'en vint par decà, de quoy tous les seigneurs d'Angleterre furent merveilleusement dolens et couroussiez, et en fut le roy de toutes gens blasmé. Quant il fust passé par deçà, il s'en ala vers le roy d'Espaigne, qui guerrioit au roy de Guernade et aux Sarrasins et avoit assiegié une forte ville qu'on appelle Algesyde; et à ce siége morut le vaillant chevalier[1]. Aussy firent mains aultres seigneurs ainchois qu'elle fust gaagnée. Et croy bien que la contesse la bonne dame ne vesquit pas longuement aprez, car bonne dame ne pourroit longuement vivre en telle destresse. Si m'en tairay atant; Dieu leur face pardon!

[1] La présence du comte de Salisbury au siége d'Algésiras, est attestée par plusieurs historiens de l'Espagne. Mais nous y avons vainement cherché la mention de sa mort.

CHAPITRE LXVI.

Comment fut establye une feste à Wyndesore en l'an mil CCC XLIIII, et des gens d'armes que le roy Edowart transmit en Gascongne et Bretaigne.

Or [1] weil-je retourner à parler de celle grande feste de Wyndesore, laquelle fut moult noble et bien joustée, car grande quantité y eut de dames et de damoiselles et de seigneurs chevaliers et escuiers. Et fut là endroit ordonnée et confermée une noble compaignie de chevaliers, qu'on tenoit pour vaillans hommes, et fut faitte selon la manière de la Table Ronde; maiz je ne la sçay pas bien deviser, si m'en tairay atant.

A celle feste de Windesore vindrent encores messages au roy de par la bonne cité de Bordeaulx, et de par les seigneurs de Gascongne, requérant secours et ayde de gens d'armes, sique avant que la feste fust finie il ordonna lesquelz de ses gens iroient en Gascongne, et lesquelz en Bretaigne, pour secourir la vaillant contesse de Montfort, et combien il y envoyeroit de gens en chascune partie; et proposa qu'il iroit luy mesmes en Flandres pour sçavoir s'il pourroit avoir la conté pour le prince de Gales son filz, ainsy que Jacquemart d'Artevelle aultrefoys luy en avoit parlé [2], lequel debvoit tant faire aux bonnes

[1] Froissart, chap. CCXV.

[2] Froissart a mentionné cette circonstance au chapitre CCXLVII de ses chroniques.

villes de Flandres que quant il vendroit poissamment ou pays, ilz renoiroient leur seigneur et le feroient conte de Flandres. Ainsy, pour la ferme créance que ledit roy avoit à Jacquemart d'Artevelle, qui avoit moult longuement tenu le pays de Flandres à sa volenté, il s'apresta de venir à l'Escluse, et commanda au conte Derby son cousin, qui jà estoit ung des plus proeuz de son royaume, qu'il s'en alast en Gascongne, et prist or et argent et toutes pourvéances, et telle quantité de gens d'armes comme il luy plairoit. En telle manière aussy commanda à ung gentil chevalier qu'on appelloit messire Thomas d'Argowone[1] qu'il alast en Bretaigne aydier à la contesse de Montfort, laquelle estoit toudis ou chastel de Hainebon.

Le noble conte Derby, qui jà avoit grande renommée de proesse par tous pays, s'apareilla, s'apresta et pourvéi du mielx qu'il poeut, et fist tant qu'il eut bien six mille archiers telz qu'il les voult eslire, et six cents armeures de fer, entre lesquelz furent le conte de Pennebroch, le conte de Kenfort, le baron de Staffort, le gentil chevalier messire Watier de Manny, qu'on tenoit jà pour proeu, messire Francke de Halle aussy, qui y acquist moult grand los et moult grande grâce, ainchoys qu'il en revenist. Aussy y furent les deux frères de Leynendale et pluseurs aultres chevaliers et escuiers d'Angleterre que je ne sçay pas nommer.

Quant[2] tous furent aprestez ilz se mirent en mer en moult grande noblesse, et vindrent à une bonne cité qu'on clame Bayone, où ilz furent noblement rechus et festiez, et promirent les bourgoys au gentil conte Derby qu'ilz le serviroient toutes les foys qu'il en auroit besoing, par terre

[1] Thomas d'Agworth.
[2] Froissart, chap. CCXVI.

et par mer, à cinq mille hommes fors et vaillans. Et le noble roy Edowart, d'aultre part, s'apresta moult grossement pour venir en Flandres, soubs la confiance de Jacquemart d'Artevelle. Quant il fut tout prest, il entendi certainement que les foulons de Gand avoient tué ledit Jacquemart en son hostel mesmement, et avoient fait ceulx de Gand ung aultre maistre et gouverneur qu'on appelloit Gerard Denis, qui estoit drapier [1]. De ces nouvelles fut le roy moult confus, et bien vit qu'il failloit à son entente, car il avoit perdu ung grand amy qui grandement luy povoit aydier. Si eut conseil qu'il départiroit ses gens et demoura longtemps ou pays.

[1] Les curieux détails donnés par Froissart sur la mort de Jacques d'Artevelde (chap. CCXLVIII) n'ont point été puisés dans la chronique de Jean le Bel.

CHAPITRE LXVII.

Comment le gentil conte Derby vint en Gascongne et y conquesta pluseurs villes et chasteaulx.

Quant [1] le gentil conte Derby eut esté avecques sa compaignie en la cité de Bayone par l'espace de six jours, et eut remercyé les bourgoys de leur bonne chière et offre grande, il s'en ala à la bonne cité de Bordeaulx, où on l'attendoit, et eurent tous grande liesse de sa venue, et fut moult haultement festié. Là firent-ilz mettre chevaulx et harnaz hors des naves, puis se mirent aux champs, contremont la rivière de Gyronde, et alèrent ardant villes et villages et gastant pays; et trouvèrent la contrée si plaine de richesses qu'ilz ne sçavoient que faire de ce qu'ilz y trouvoient. Tant alèrent qu'ilz trouvèrent une forte ville fermée et le chastel de Bergerac bien garny de gens d'armes, de par le roy Philippe de France. Ilz demourè-

[1] Ce chapitre correspond aux chap. 216-245 de Froissart. Ce dernier a considérablement étendu le récit de la guerre de Gascogne que nous a laissé Jean le Bel. « On n'ouist oncques parler de si grande ne de si belle chevauchée que fist le vaillant conte Derby adoncques mesmement, dit plus loin ce dernier, comme de conquerre tant de si fortes villes et imprenables chasteaulx, et si avindrent grandes et notables proesses et merveilleuses aventures; et grand annuy seroit de les recorder, car on n'en pourroit issir: mais il n'est homme vivant qui poeut nombrer le grand trésor et les innombrables richesses qui adoncques furent gaagniez, que de roberies, que de raenchons de villes et de prisons. »

rent devant la ville toute la nuit. A lendemain, le gentil conte fist appareiller pour assaillir. Quant les bourgoys virent ce, ilz eurent très-grand paour d'estre perdus; si parlèrent à leur cappitaine, et de commun accord ilz se rendirent saufs corps et biens, et le gentil conte les recheut à mercy ou nom du roy d'Angleterre, et y mist bon cappitaine et assez de gens d'armes et d'archiers pour la ville et le chastel garder; puis de là se parti et ala contremont celle ditte rivière, ardant et gastant tout, tant qu'il parvint à une bonne ville qu'on appelle Saincte-Basile, et l'assiéga comme Bergerac.

Quant les bourgois de la ville virent la poissance et ouyrent dire que ceulx de Bergerac, qui avoient biacop plus forte ville et plus fort chastel, s'estoient rendus, pareillement ilz se rendirent, et le gentil conte semblablement les rechut ou nom du roy d'Angleterre, et y mit garnison bonne et souffisant. Ainsy s'en ala ledit conte Derby ardant et gastant tout celluy pays du long et du large, tant qu'il vint au chastel d'Aguillon très-fort à merveilles; mais, ainchoys qu'il y venist, eut-il conquis la Roche-Millon, et puis aprez le fort chastel et grosse ville de Montségur qui siet sur une grosse rivière appellée Lot. Aprez, il vint devant Aguillon, qui est ung des plus forts chasteaulx du monde et des mielx séans, car il siet entre deux grosses rivières courans l'une à dextre, l'aultre à senestre, et s'assemblent à la pointe du chastel; et s'appelle l'une Lot, l'aultre Garonne, qui vient de la grande cité de Thoulouse.

Tantost que le chastellain d'Aguillon vit venir le conte Derby à tout si grande poissance, et il entendi que toutes ces places et villes s'estoient rendues à luy, il luy rendi tantost le chastel, de quoy le conte eust plus grand joye que se le roy d'Angleterre eust aultre part gaagnié cent

mille livres. Si le fist le gentil conte garnir comme pour son garde-corps et son repaire, se besoing estoit; et luy sembloit bien que jamaiz n'avoit veu si beau chastel ne qui séist si bien. Si y mist ung moult vaillant chevalier pour cappitaine, qu'on appelloit messire Jehan de Gombry. Aprez, le gentil cônte conquist par force et par assault le fort chastel qu'on appelle Segrat, et aprez, la très-forte ville et chastel de la Ryelle, là messire Charles de Valoys, père au roy Philippe, séy jadis moult longuement. Aprez, quant il eut pris la ville et mis gens à sa voülenté dedens, il ala par devant Montpesat, qui est ung des forts chasteaulx du monde, et le conquist, et y mit dedens sa garnison. Tantost aprez, il ala par devant la ville et fort chastel de Mouron, et l'assaillirent grandement; maiz ilz ne le poeurent avoir pour assault; maiz ilz le gaagnèrent lendemain par le sens et l'engin d'ung gentil homme du pays de Gascongne qu'on nommoit Alexandre, seigneur de Chaumont, car le conte Derby se desloga de là et fist semblant d'aler aultre part, et laissa ung petit de gens devant la ville avecques le conte d'Akenfort [1]. Quant ceulx de la ville et les souldoiers veirent sy poy de gens devant eulx, cuidans que tantost les desconfissent, ilz saillirent dehors pour les combatre. Quant les Angles les veirent venir, ilz se trairent arrière, et firent semblant de fuir, et les aultres les chassèrent loing au dessus de la ville, et adoncques le conte Derby, qui estoit en l'embusche, se descouvry et mit entre les gens et la ville, et entra en la ville par force.

Ainsy fut gaagnié et pris le fort chastel de Mouron et la ville aussy, et les bourgoys raenchonnés. Par engin

[1] Le comte de Kenfort.

aussy et par soubtilleté fut gaagnie la forte ville qu'on appelle Ville Franche, et courue et robée, et mis nouvelz gens d'armes dedens et pourvéances et garnisons; et en fut chastellain ung vaillant chevalier nommé messire Thomas Colz.

Certes on n'ouyt oncques parler de si grande ne de si belle chevauchée que fist le vaillant conte Derby adoncques mesmement, comme de conquerre tant de si fortes villes et imprenables chasteaulx; et si avindrent grandes et notables proesses et merveilleuses aventures; et grand annuy seroit de les recorder, car on n'en pourroit issir; mais il n'est homme vivant qui poeut nombrer le grand trésor et les innombrables richesses qui adoncques furent gaagniez, que de roberies, que de raenchons de villes et de prisons.

Quant le gentil conte eut fait sa voulenté de Ville Franche, il s'en ala par devers Miremont, ung moult fort chastel, et le donna à ung vaillant escuier nommé Jehan de Brusto. Aprez il prit le chastel nommé Thonis et de Damasein, et puis s'en ala par devant la cité d'Agolem et l'assiéga, maiz elle se rendi assez tost; si y mit ses garnisons et gardes. Quant le gentil conte, qui n'avoit cure de séjourner, eut fait sa volenté de la cité d'Agolem, il se trayt par devant une des plus fortes villes et chasteaulx du monde, qu'on nomme Blayves, là la rivière de Gyronde est moult large, et si estroictement l'assiéga comme il poeut; mais il n'y fit guères, car elle estoit trop merveilleusement forte, et si avoit dedens grande poissance de bonnes gens d'armes. Si le laissa, et s'en ala conquerre le fort chastel Delbourch, soubs Blayves. Quant il eut conquis tous ces chasteaulx, comme vous avez ouy, et tout le pays de Gascongne appendant, qui tient cinquante

grandes lieuues de long, il se retrait à toute sa compaignie à la bonne cité de Bordeaulx, à tout grand trésor; et estoient si riches, petits et grands, qu'ilz ne sçavoient que faire de la richesse, et ne tenoient compte ne d'or ne d'argent néant plus que de paille. Quant il fut à Bordeaulx, il départi ses gens et les envoya aux chasteaulx et villes qu'il avoit gaagnez, et fut l'an de grâce mil CCC XLIIII, à l'entrée d'yver. Si me tairay ung petit de luy, et conteray des Franchoys dont je me suys longuement déporté.

CHAPITRE LXVIII.

Comment le duc de Normendie ala en Gascongne à très-grande poissance et y reconquesta pluseurs places.

Or[1] veul-je conter des Françoys aussi bien que des Angles, car c'est bien raison, si je veuil par droitte voye avant aler.

Si sachiez que quant le roy Philippe de France sceut que le conte Derby et ces aultres seigneurs d'Angleterre estoient entrez en son pays de Gascongne, et l'ardoient, gastoient et roboient, et conquéroient villes et chasteaulx, il en eut grand despit, et commanda tantost à son aisné filz, le duc de Normendie, qu'il se aprestast le plus tost qu'il pourroit pour aler en Gascongne résister aux Angloys qui ainsy le destruisoient, et il luy déliverroit or, argent, et tant de seigneurs chevaliers et escuiers et de souldoiers à cheval et à pyé qu'il souffiroit. Puis fit crier par tout le royaume de France que chascun fût à ung certain jour à Orliens, pour aler avecques son filz, le duc de Normendie, en Gascongne contre les Angloys qui tout y gastoient. Le duc de Normendie fut au jour ordonné à Orliens, et là attendit les venans. Là vinrent pluseurs grands seigneurs, chascun en tel nombre de gens comme il povoit, c'est assavoir le duc de Bourgongne et son filz le duc de Bourbon, le conte

[1] Ce chapitre correspond aux chap. CCLI à CCLIV de Froissart.

de Bloys, messire Loys d'Espaigne, l'évesque de Beauvaiz, le conte d'Aussoure, et pluseurs aultres seigneurs et chevaliers bannerès, chascun à tout son povoir.

Quant grande quantité de gens fut venue de tous costez, ilz se mirent à chemin parmy Poytou, parmy Berry et parmy Lymosin, et chascun jour croissoit leur ost, car tousjours venoient gens nouvelles de toutes marches. Si alèrent tant qu'ilz vinrent ou pays de Gascongne, et premièrement se trairent devant le chastel de Miremont, et assiégèrent ainchoys une grosse ville nommée Ville Franche. Si l'assaillirent par deux jours; enfin le conquirent par force et mirent tout à mort, Angles, ungs et aultres, puis robèrent tout et enfondrèrent bien mille tonneaulx de vin qu'ilz trouvèrent ès celiers; puis boutèrent le feu en la ville et l'ardirent toute, mais ilz laissèrent le chasteau tout coy. En aprez s'en alèrent assiégier le chastel de Miremont et le gaagnèrent par assault; puis se trairent par devant la cité d'Agolem et l'assiégèrent tout autour, car ilz estoient tant de gens que bien faire le povoient. On disoit qu'ilz avoient bien quarante mille hommes à pyé et à cheval, sans les aultres suivans dont on ne sçavoit le compte.

Quant le gentil conte Derby qui estoit à Bordeaulx entendi que le duc de Normendie et tous ces aultres seigneurs de France estoient venus pour reconquerre le pays de Gascongne qu'il avoit conquis, comme vous avez ouy, et qu'ilz avoient jà conquis Ville Franche, arse et robée, excepté le chastel, il ne fut guères esbahy jasoit qu'il en fut courroussé. Doncques il envoya tantost quatre gentilz chevaliers, desquelz moult se fioit, c'est assavoir : messire Estienne de Thomby, messire Richart de Hebedon, messire Raoul de Hayestinge et messire Normand de Surefroid, et

leur dist qu'ilz prenissent jusques à soixante ou quatre-vingt compaignons, et s'en alassent par devers Ville Franche, et reprenissent le chastel qui estoit demouré wyde et entier, et le remeissent à point, et les portes de la ville aussy, et le regarnissent de pourvéances et de gens d'armes et des gens du pays avecques eulx; et se les François le venoient encores assaillir, qu'ilz se deffendissent bien, car il les secourroit tantost à quel meschief que ce fut. Les chevaliers s'y consentirent moult volentiers. Aprez, il prya au conte de Pennebroch, à messire Watier de Manny, à messire Franke de Halle, à messire Thomas Cok, à messire Jehan de Lile et à pluseurs aultres chevaliers et escuiers, tant qu'ilz furent bien deux cents armeures de fer, qu'ilz s'en alassent à Aguillon et gardassent bien la ville et le très-fort chastel; et y envoya avecques eulx cinq cents bons archiers, qui puis aprez eurent moult à faire, et firent de belles apertises et moult de beaux fais d'armes, ainsi que vous orrez cy-aprez.

Quant les chevaliers dessus nommez furent aprestez pour aler à Ville Franche, ilz s'en alèrent parmy le pays, chevauchant, prenant boeufs, vaches, brebis, moutons, pourcheaulx, vins, blez et farines, et quanque ilz trouvèrent pour pourvéances, et enmenèrent tout dedens Ville Franche, et le remirent bien à point pour la tenir et deffendre grandement; et eurent bien trois mille hommes, que souldoiers que gens du pays, et estoient bien garnis pour vivre trois moys entiers.

Le duc de Normendie avoit conquis le hault chastel de Miremont et séoit devant la cité d'Agolem, et durement se repentoit de ce qu'il avoit ainsy laissié le chastel de Ville Franche et la ville aussy, quant il entendi que les Angles l'avoient regarni, car il en eut puis aprez moult de paine;

néantmoins, il demoura devant la cité d'Agolem et y bailla pluseurs durs assaulx, mais petit y fit, ains y perdit assez de ses gens, car layens avoit moult bonne garnison, et y estoit ung très-vaillant cappitaine nommé Jehan de Norwick.

Quant le duc de Normendie et ses consaulx veirent qu'ilz ne conquerroient point Agolem pour assaillir, ains perdoit tousjours ses gens, il fit commander par tout l'ost que nulz n'alast plus à l'assault, ains se remuast chascun de sa loge, et se logast ou plus prez de la cité; ainsy le fit-on. Ung jour vint au duc le seneschal de Beaucaire, ung vaillant chevalier, et luy dit : « Sire, je sçay bien toutes les marches de ce pays; se vous me volez baillier six ou huit cents armeures de fer, je m'en iray aventurer avant le pays pour quérir bestes et vitailles, car assez tost en aurons-nous deffault. » Ce plut bien au duc et à son conseil; si prist lendemain le séneschal l'évesque de Beauvaiz, le duc de Bourbon, le joeune duc de Bourgongne, conte de Boulongne, le seigneur de Montmorency, mareschal de France, et pluseurs aultres chevaliers et escuiers, tant qu'il eut bien jusques à huit cents armeures de fer, et chevauchèrent toute la nuit jusques au point du jour, tant qu'ilz vindrent à demye lieuue prez d'une grosse ville qui s'estoit rendue aux Angles, qu'on nomme Antenis. Là vint ung espye au mareschal et luy dit qu'en Antenis avoit bien six vingts armeures de fer et trois cents archiers angles, qui bien deffendroient la ville s'on l'assailloit : « Mais j'ay veu, dit l'espye, issir la proye de la ville hors, c'est assavoir bien six ou huit cents grosses bestes qui sont ès prez. » Quant le seneschal ce entendit, il dit aux seigneurs : « Seigneurs, je conseilleroye que vous m'attendissiez tout coyement en ceste valée et je iroye à

tout soixante ou quatre vingt compaignons accueillir les bestes et les vous ameneroye cy; et se les Angles saillent hors, ainsy que je pense, je feray bien tant qu'ilz me chasseront jusques bien prez de vous. » Chascun s'acorda à ce conseil. Le vaillant mareschal, ainsy que avisé estoit, s'en ala accueillir la proye et l'enmena par devant la ville, et tantost Angles et Gascons issirent hors armez pour le rescouvre. Quant le seneschal les vit, il la fit tousjours chasser devant et ala aprez le grant pas, faisant semblant de fuir, et les Angles et Gascons, qui envis perdoient leurs bestes, le chassoient. Tant les mena-il en fuyant qu'il les tira jusques bien prez de l'embusche. Adoncques saillirent ces seigneurs qui mielx mielx; là commença ung grand hustin, car ces Gascons et Angles se rassemblèrent et deffendirent le mielx qu'ilz pœurent, quant ilz veirent que retourner ne povoient à la fortresse. Là eust-il de beaux fais d'armes et d'ung costé et d'aultre; mais, au derrain, les Angles et Gascons furent desconfis et pour la plus grande partie tuez, car force les surmonta. Aprez ce, les seigneurs se trairent par devers la ville et la prirent à leur voulenté, et y demourèrent tout le jour et toute la nuit, car bien avoient besongné, et aussy n'avoient-ilz dormi du jour de devant ne de la nuit. Lendemain matin ilz mirent en la ville gens d'armes et arbalestriers pour garder la ville, puis s'en revinrent à leur ost par devant la cité d'Agolem à toute leur proye, là furent-ilz bien festiez et à grand joye recheus.

Quant[1] Jehan de Norwick, qui estoit maistre et cappitaine de la cité d'Agolem, vit que le duc n'avoit talent de deslogier s'il n'avoit la cité à sa voulenté, et entendoit qu'il

[1] Froissart, chap. CCLV.

avoit reconquis grand foison de villes et chasteaulx comme Ville Franche, Miremont, Antenis, et sçavoit que les pourvéances de la ville s'amendrioient et que les bourgois et la commune de la cité s'enclineroient plus tost aux Françoys que aux Angles s'ilz osoient, il s'avisa d'ung malicieux tour tel que je vous diray. La nuit de la Purification Nostre Dame, à l'entrée de février, il vint aux créneaulx de la cité, tout seul, sans descouvrir son propos à nulluy, et fit signe de son chapperon qu'il vouloit parler au duc ou à son mareschal. Illec tantost vint le duc mesmement, pensant qu'il se voulsist rendre, et luy demanda tantost s'il se vouloit rendre ou non. Ledit Jehan luy respondit qu'il ne s'en estoit point encores conseillié à ses compaignons, maiz qu'il estoit là venu pour tant que lendemain debvoit estre une grande et solempnelle feste; si luy estoit advis que bien appartenoit que, pour la révérence de Nostre Dame, on se déportast cellui jour de grever l'ung l'aultre dedens et dehors; et se on leur vouloit donner trois jours de respit, il parleroit à ses compaignons et auroient conseil d'acorder ou de laissier. Tantost le duc acorda le respit pour trois jours, et le fist crier par tout l'ost. Ledit Jehan vint lendemain à ses compaignons et leur descouvri son propos, tel que vous orrez, et leur remonstra tant de belles raisons qu'ilz se assentirent à ce que faire voloit. Lendemain de la Chandeleur, ainsy que on séoit au disner en l'ost et en la cité, il fist tous ses compaignons gens d'armes trousser harnas et tout ce qu'ilz avoient, sans le sceu de ceulx de la cité, et puis fist la porte ouvrir et issir hors à toute sa compaignie. Quant ceulx de l'ost les virent issir, ilz se commenchièrent à esmouvoir et armer, ce ne fut pas merveille. Ledit messire Jehan de Norwick leur fist sçavoir que c'estoit sans cause et sans raison qu'ilz

s'armoyent, car ilz avoient acordé bon respit qui encores duroit, et ne leur vouloit nul mal. Atant se rapaisa l'ost, et ledit messire Jehan à toute sa compaignie passa oultre et s'en ala par devers Aguillon. Là fust-il bien venu et recheu à grande joye, quant il eut conté son aventure et les raisons pourquoy il avoit laissié la cité d'Agolem; et le duc de Normendie vit bien qu'il estoit décheu pour le respit qu'il avoit acordé; si le laissa parmy son ost passer tout en paiz, et commanda que nul ne le suivist. Ainsy, par celle soubtilleté, gardèrent ces Angles leur vie et leur honneur, car ilz ne rendirent pas la cité, laquelle ne povoient longuement tenir. Quant[1] ilz furent passez, le duc et les seigneurs se trairent devers la ville, et les bourgoys se rendirent tantost, sauve leur vye et leur avoir. Si entrèrent les seigneurs dedens à moult grande joye, et y séjournèrent tout cel yver jusques au moys d'avril. Aucuns s'en alèrent en leurs pays, qui promirent de retourner audit moys d'avril.

Si tost que le moys d'avril fut venu, qui fut l'an mil CCC XLVI, tous ces seigneurs chevaliers et escuiers revinrent vers le duc de Normendie, et ledit duc et tous furent d'ung acord de s'en aler vers Aguillon, où tout le recour et reconfort des Angles estoit, quant à celles marches. Si s'en alèrent contremont la rivière de Gyronde qui venoit par devers Aguillon, et cheminèrent tant qu'ilz passèrent la ville de Antenis, et vinrent par devant ung chastel qu'on appelle Montsegur, et l'assaillirent et prirent à force; et trouvèrent en la ville grand trésor et grandes pourvéances. Aprez, ilz se départirent de là et alèrent vers Aguillon, et trouvèrent à une lieuue prez une petite vil-

[1] Froissart, chap. CCLVI.

lete fermée qui estoit aux Angles, qu'on appelloit le port Sainte-Marie, et le prirent et tuèrent bien deux cents Angles, puis se trairent par devant Aguillon et se logèrent noblement contreval ces beaulx prez, selon la rivière portant grande navire, ainsy que ordonné fut par les mareschaulx de l'ost.

CHAPITRE LXIX.

Des plus beaulx faitz d'armes et haultes proesses que on ouist piécà conter, qui avinrent au siége d'Aguillon.

Par devant[1] le très-fort chastel d'Aguillon eut le plus bel ost et le plus beau siége de quoy on ouïst longtemps parler ou royaume de France ne aultre part, et dura tout cel esté jusques au temps de wahin. Et y avoit bien cent mille hommes armes portans, à cheval et à pyé, et se n'ouït-on oncques raconter en nulle hystoire tant de grandes apertises et de beaulx fais d'armes à siége faits que là avinrent d'une part et d'aultre; car oncques gens d'armes assiégiez en fortresse ne souffrirent ne endurèrent tant ne ne se deffendirent si vassaument comme ces seigneurs chevaliers et escuiers qui estoient dedens Aguillon firent, ne qui tant de hardies entreprises feissent. Ilz estoient assez proeuz et vaillans par avant, mais or les doibt-on bien réputer pour doublement proeuz. C'est bien raison que j'en nomme aucuns de ceulx desquelz il me souvient, car tous ne les scauroye-je pas nommer[2]. Premièrement, il y estoit le conte de Penebroch; aprez, le vaillant chevalier messire Watier de Manny, qu'on doibt bien ramentevoir par devant tous les aultres; et certainement il en debvroit porter

[1] Froissart, chap. CCLVII.
[2] Froissart ne mentionne point les noms de ces seigneurs.

le chappelet devant tous, car c'estoit cil qui tout le soing et la charge avoit, et qui tous les reconfortoit et resbaudissoit, et qui tousjours premier armé estoit, et premier issoit, et au fait s'abandonnoit et des derrains retournoit; ne oncques desconforté n'estoit pour chose qu'il veïst ne ouïst, ains tousjours ammonnestoit ses compaignons de bien faire; aprez, y fut messire Francke de Halle, faytis chevalier, qui très-grande grâce y acquit; aprez, y fut messire Robert d'Artenie; aprez, Jehan de Norwick, messire Jehan de Lile, messire Alexandre de Chaumont en Gascongne, le sire de La Lande et Jehan de Mangombry, et tant d'aultres qui bien furent trois cents, que chevaliers que escuiers, et avoient bien six cents bons archiers. Et sachiez que oncques gens assiégiez n'eurent tant à faire, ne par devant Luserne, quant Charlemaine y séit si longuement, ne par devant la cité de Tir, quant le roy Alexandre y séoit, ne devant Niche, ne devant Antioche, ne devant Jérusalem, au temps de Godeffroy de Bouillon, comme ces chevaliers et escuiers et leurs compaignons eurent; car, chascun jour tant que le siége dura, il les convint combatre deux fois ou trois à chascun d'eulx, et plus souvent du matin jusques au vespre sans cesser, car tousjours leur sourvenoient nouvelles gens, Gennevois et aultres, qui ne les laissoient reposer; car le duc commanda à faire ung sy grand pont de boys parmy la grande rivière de Garonne, que tout l'ost poeut bien oultre passer.

A [1] ce pont faire eut maint beau hustin, maintes grandes et hardies apertises, maints mors et navrez, et cousta merveilleuse somme de deniers, car chascun jour y avoit bien trois cents charpentiers ouvrans; et quant il fut fait jus-

[1] Froissart, chap. CCLVIII.

ques à la moitié de la rivière, cilz de dedens firent aprester trois nefs ; si entrèrent ens et chassèrent tous ces ouvriers envoye, et toutes leurs wardes, et deffirent tout quanques ilz avoient fait oultre la rivière à moytié, de quoy les seigneurs furent grandement courouchiez. Lendemain, les seigneurs firent aprester aultres barques à l'encontre, et mirent ens gens d'armes pour garder les ouvriers. Quant ilz eurent une pièce de temps ouvré jusques à nonne, messire Watier de Manny et aucuns de ses compaignons entrèrent en leurs nefs et coururent sur ces ouvriers et sur leurs gardes, et y eut grand et fort hustin, maiz au derrain, il convint que les ouvriers et leurs gardes widassent, et fut tout deffait quanques ilz avoient fait, et y laissèrent de mors et de noyez de leurs gens. Ainsy dura ce débat pluseurs jours ; au derrain, il convint que tout l'ost fust chascun jour armé et rengié pour garder les ouvriers, car chascun jour y avoit très-fort hustin et grand foison de mors et de navrez de ceulx de l'ost, car tousjours ceulx de dedens empeschoient les ouvriers tant qu'ilz povoient; maiz toutesfois fut le pont parfait en la fin, et dura le débat bien par l'espace de quinze jours. Quant le pont fut parfait et tout l'ost fut apresté, ilz assaillirent grandement et y perdirent de leurs gens, et ceulx du chastel se deffendirent si vassaument qu'ilz n'y perdirent riens. Au vespre, se retrayrent ceulx de l'ost à leurs logis, navrez et travailliez, et ceulx de dedens rapareilloient leurs murs despechiez.

A[1] lendemain, les seigneurs se mirent ensemble à conseil, pour aviser comment ilz pourroient mielx grever ceulx du chastel, car il leur sembloit que toudis perdoient à l'assaillir ; non pour quant ilz ordonnèrent, pour plus travail-

[1] Froissart, chap. CCLIX.

lier ceulx du chastel et de la ville, qu'ilz partiroient leur ost en quatre parties, si que la première partie assaurroit du matin jusques à prime et puis se retrairoit arrière, la seconde de prime jusques à midi, la tierce de midi jusques à vesprez, la quatrième de vesprez jusques à la minuit; et bien pensoient que les deffendans ne pourroient endurer telle paine. Si s'acordèrent tous à ce conseil, mais ceulx de dedens se deffendirent si vassaument que poy leur proffitèrent leurs assaulx; ains s'abandonnèrent et deffendirent tant, jasoit ce qu'ilz fussent moult travailliez, que ceulx de l'ost ne poeurent oncques gaagnier le pont dehors la porte du chastel qui garde la ville et le chastel, ains perdirent dedens quatre jours plus de quatre cents hommes, que bons que mauvaiz, sans les navrez dont il y eut sans nombre. Quant les seigneurs virent que ce ne leur valoit riens, ilz avisèrent aultres manières comme ilz les pourroient grever, car le duc de Normendie avoit juré qu'il ne se partiroit du siége tant qu'il eust gaagnié la ville et le chastel. Si envoya à Thoulouse querre les grands engins, et en amena-on huit moult grands et en fist-on faire quatre plus grands assez; doncques on fist jetter sans cesse, et de nuit et de jour, ces engins, mais poy grevèrent ceulx de dedens, car ilz estoient très-bien aguéritez, excepté que aucunes maisons en estoient dommagiées. Ceulx de dedens avoient aussy deux bons engins dont ilz débrisoient et rompoient les aultres de dehors, et en quassèrent six ou sept. Ainsy [1] y eut grands assaulx et escharmuches terribles, et messire Watier de Manny et pluseurs de ses compaignons venoient hors du chastel jusques à la rivière, de quoy le duc et les seigneurs avoient grand desdaing.

[1] Froissart, chap. CCLX.

Pourquoy en feroye-je si long compte : oncques gens assiégiez ne se maintindrent ne portèrent si vaillanment, car oncques, tant que le siége dura, on ne les vit recréans ne lassez, ains issoient souvent messire Watier et ses compaignons à tout son penonchiel et bachines devant, et aprez aloient fourragier et ramenoient bestail de toute manière de par delà la rivière. Et leur avint ung jour entour l'Ascension que ilz rencontrèrent le mareschal de l'ost, qui ramenoit grande proye de bestes par delà la rivière; si lui coururent sus messire Watier et ses compaignons moult hardiement à si pou de gens qu'ilz avoient; mais il envoya quérir secours au chastel, et tantost eut ayde. Si y eut là ung grand hustin et moult de navrez d'une part et d'aultre; maiz, au derrain, ceulx du chastel desconfirent les aultres et enmenèrent la proye au chastel et pluseurs prisonniers, laquelle chose leur doibt estre repputée à grand honneur. Ceulx de l'ost en avoient grand despit, maiz pour ce ne se taisoient qu'ilz ne deissent que jamaiz n'avoient ouy parler de si vaillans gens ne de si hardis combastans comme ilz estoient tous communément; et sur tous les aultres ilz en donnoient le los à messire Watier de Manny et à Jehan de Norwick, et à messire Francke de Halle. Aprez, ce,[1] les seigneurs de l'ost firent commandement que ceulx de Thoulouse et de Carcassonne et de leurs chastelleries s'armassent et assaillissent le chastel jusques à midi, et ceulx de Caours et d'Aghines en aprez aussy; et à celluy qui pourroit premièrement gaagnier le premier pont du chastel, on luy donneroit cent escus. Le duc fist assembler grande quantité de nefs et de fonces [2]; les aucuns entrèrent dedens pour passer la rivière, les aultres

[1] Froissart, chap. CCLXI.
[2] Chalans (Froissart), espèce de barque.

au pont, et ceulx du chastel furent tous prests à la deffense. Adoncques commença ung plus grand assault que il n'y avoit eu; et qui vit gens soy avancer l'un devant l'aultre par envys pour gaagnier le pont et les cent escus qui promis estoient, et ceulx de dedens se mettre en ordonnance pour le deffendre vaillanment, et ceulx de dehors abandonner corps et vye sans paour pour le conquerre, il eut veu grande proesse en ceulx du chastel et grande folie en ceulx de dehors. Toutes voyes, au fort de la besongne, aucuns se mirent par une matinée en l'yawe, par dessoubs le pont, et tirèrent si fort le pont levis à crocqs de fer, qu'ilz rompirent la chayenne qui le tenoit, et l'abessèrent jus par force jusques au droit pont. Qui adoncques veit gens lancher sur ce pont et trébuchier l'ung sur l'aultre en ung monceau, et ceulx de la porte jetter pos plains de chauls vive, grands mesriens, grosses pierres, bien poeut veoir grand tas de gens meshaignez, et morir et jus trébucher qui oncques puis ne se relevèrent. Neantmoins, le pont fut gaagnié au derrain jusques à la maitresse porte, maiz il leur cousta grandement de leurs gens plus qu'ilz ne voulsissent, car tant y eut de mors et de navrez que on seroit honteux de le raconter. Quant ledit pont fut gaagnié, ceulx de dedens eurent plus à faire que devant, car ilz ne poeurent aviser voye comment ilz poeussent gaagnier la porte; si se retrairent à leurs portes, car il estoit tart bien prez de la nuit, si avoient bien besongnié et estoit temps de reposer. Quant ilz furent retrais, ceulx du chastel issirent dehors et le firent plus fort que devant.

A [1] lendemain vinrent deux maistres ouvriers parler au duc et aux seigneurs, et dirent que s'on leur vouloit li-

[1] Froissart, chap. CCLXII.

vrer boys à foison, ilz feroient trois grands chats[1] et hauls, sur trois nefs grosses, que on meneroit jusques aux murs du chastel; et seroient si hauls qu'ilz sourmonteroient les murs, par quoy ceulx qui dedens seroient se combasteroient main à main à ceulx qui seroient sur les murs. Le duc fut très-content, et commanda que ces quatre grands chats fussent faits, et qu'on meist en oeuvre tous les charpentiers du pays et que on les payast largement, par quoy ilz ouvrassent plus apertement et plus voulentiers. Si furent fais ces quatre chats en la manière que ces deux maistres les devisèrent, et coustèrent merveilleusement, et tous furent perdus; car, quant ilz furent parfais et les gens d'armes entrez dedens, et furent ou millieu de la rivière, ceulx du chastel laissèrent descliquier quatre martinès[2] qu'ilz avoient fait faire pour froissier et rompre lesdits chats. Cilz quatre martinès jettoient si souvent grosses pierres sur les chats que tantost ilz furent brisiez et rompus, et ne s'y povoient plus les gens d'armes couvrir; si les convint retraire avant qu'ilz eussent passé le millieu de la rivière, et en fut l'ung enfondré au fons de la rivière, dont ce fut grand dommage, car il y avoit de chevaliers et escuiers grand nombre qui bien désiroient de soy avancer en honneur et proesse, et tous furent noyez.

Quant[3] le duc et les seigneurs virent le grand meschief, et qu'ilz estoient descheus de leur entente, ilz furent merveilleusement couroussez, car ilz véoient bien qu'ilz perdoient leur paine et despendoient grand trésor pour néant

[1] Espèce de machine dans laquelle les assiégeants approchaient des murs à couvert.

[2] Machines à lancer de grosses pierres.

[3] Froissart, chap. CCLXIII.

faire. Et toutes voyes le duc ne vouloit point laissier le siége pour chose qu'on luy dist, jusques à tant que son père le roy luy manderoit, pour ce que c'estoit son premier siége, et qu'il en avoit si avant parlé. Les seigneurs qui ne plus ne sçavoient aviser tour ne manière comment ilz peussent le chastel avoir, avisèrent qu'ilz envoyeroient par devers le roy le conte de Ghynes, connestable de France, et le chambellan de Tancarville pour luy conter du fait et de la besongne, et pour sçavoir à luy qu'il luy plairoit qu'on fist. Ces deux seigneurs se partirent de l'ost pour ce message faire; aussy firent pluseurs aultres par congié.

Si me tairay atant de ce siége d'Aguillon et retourneray au roy Edowart, pour deviser comment il s'apresta pour venir secourir Aguillon, ou pour entrer en France, ainsy que dit avoit; car nul homme vivant ne pourroit dire ne raconter toutes les belles proesses qui avinrent devant Aguillon d'une part et d'aultre, pour quoy je m'en tairay atant.

CHAPITRE LXX.

Comment le roy d'Angleterre parti d'Angleterre et vint en Normendie par mer, et gasta pays.

Aucunes[1] gens qui orront lire ceste hystoire se pourront esmerveillier pour quoy je appelle le roi d'Angleterre, le noble roy Edowart, et tout simplement je nomme le roy Philippe de France, si cuideroient et pourroient penser que je tenisse bende et partie. Sauve la grâce de chascun, je ne le fais pas pour porter partie, ains le fais pour honnourer celluy qui en ceste hystoire s'est porté le plus noblement : c'est le noble roy Edowart, que on ne pourroit trop honnourer, car tousjours a creu bon conseil en ses besongnes, et ses gens chevaliers et escuiers ouï, et chascun, selon son estat honnouré, et bien deffendu son royaume contre ses anemys, et sur eulx conquesté assez, et son propre corps, dedens son pays et dehors, sans faintise, avecques ses gens aventuré, et ses souldoiers et alliez bien payé et du syen largement donné ; si en doibt estre de tous moult

[1] Le curieux passage qui suit, dans lequel Jean le Bel explique ses préférences pour le roi Edouard, a été passé sous silence par Froissart. Cette omission significative est de nature à modifier, au moins en partie, l'opinion qu'on s'est faite jusqu'à présent du chroniqueur de Valenciennes, représenté par tous ceux qui en ont parlé comme plus favorable à l'Angleterre qu'à la France. C'est à Jean le Bel que ce reproche devrait être adressé, s'il n'avait pris soin lui-même d'indiquer les motifs qui lui font placer Philippe de Valois bien au-dessous du roi Edouard.

voulentiers servi et partout noble roy clamé. Ce n'a pas fait le roy Philippe de France, ains a laissié son pays en pluseurs marches exillier et waster, et s'est toudis tenu en tous pays pour son corps aisier et de péril garder; et a tousjours creu povre conseil de clercs et de prélats, et mesmement ceulx qui luy disoient : « Cher sire, ne vous weilliez effréer ne vostre personne aventurer, car à mésaise vous pourriez de trahison garder, on ne se scet en cui fier; mais laissiez ce joeune roi d'Angleterre en folie son temps user et son avoir despendre, il ne vous poeut, pour faire fumière, déshériter, et quant il aura tout despendu, il luy en convindra retourner; encores n'a-il concquis Boulongne, Amiens, ne Saint-Omer; quant retourné sera, vous pourrez légièrement vos pertes recouvrer. » Telz conseillers a creu le roy Philippe, non pas les seigneurs et barons de son pays, ains en a aucuns par souspechon de trahison fait villainement morir, et leurs hoirs déshérité; si en doibt estre de tous moins prisié et honnouré. Avecques ce, il a durement pressé son pays de maletotes et les esglises de disiesmes, et tousjours fait forgier mauvaise monnoye en pluseurs lieux, et celle fait refondre et reforgier aultre pour plus faire monter, et puis le faisoit ravaler quant luy plaisoit, tant qu'en marchandise on ne se povoit congnoistre; ne oncques ses souldoiers ne furent bien payez, ains leur a convenu souvent despendre du leur, de deffaulte de payement, aussy, souvent, leurs chevaulx et armeures vendre en poursuivant les trésoriers. Si doibt estre tel prince qui ainsy se gouverne moins amé de ses gens; et est grand pitié et dommage quant, par mauvaiz conseil, le royaume de France, qui tout le monde avoit surmonté de honnour, de sens, de clergie, de chevalerie, de marchandise, et de

toutes bontez, est ainsi triboulé et à tel meschief alé par ses anemis et par luy-meismes, que celluy qui en doibt estre sire est pris et prez que tous les seigneurs et chevaliers du pays sont mors et emprisonnez; bien croy que par miracle Dieu le soeuffre. Si m'en tairay atant, je n'en puis maiz, et retourneray à nostre matère à parler du noble roy Edowart que chascun doibt amer, prisier et honnourer, car il l'a bien deservi. Si en doibt-on bien loer Dieu et regrâcier.

Le[1] noble roy Edowart sçavoit bien que ses gens qui estoient ou siége d'Aguillon avoient durement à faire, et si lui souvenoit bien de ce qu'il avoit dit que en brief il entreroit ou royaume de France, et y feroit pis que oncques n'avoit fait; si fit tout celluy yver et esté grand apprestement de naves et de vaisseaulx, et de toutes aultres pourvéances, et manda partout que chascun fust aparesté à la Saint-Jehan pour entrer ès naves, et pour aler avecques luy là où il vouldroit aler. Le jour de la feste Saint-Jehan vint, chascun fut tout appareillié, et entrèrent ès naves et ès vaisseaulx. Quant tous furent entrez, les maronniers commenchèrent à singler tant qu'ilz poeurent. Le roy Philippe de France le sceut assez temprement; si avoit envoyé grande quantité de gens d'armes sur les frontières pour les entrées garder, car il ne sçavoit quelle part le roy Edowart vouloit arriver; et envoya le conte de Ghynes, son connestable, qui estoit venu du siége d'Aguillon, par devant la bonne ville de Kaen, en Normendie, à tout grand nombre de gens d'armes pour le pays garder, et il demoura à Paris emprez ses trésoriers, pour soy

[1] Froissart, chap. CCLXIV, mais les deux récits diffèrent en plusieurs points.

aisier et garder le corps[1]. Et le roy Edowart fait grandement singler et courre, car il n'a cure de repos ne de trésor amasser, car trésor ne vault néant se on ne le veult emploier au besoing, largement despendre et donner. Tant singla le noble roy Edowart qu'il arriva en l'entrée d'aoust en l'ile qu'on clame Grenesye, l'an de grâce mil CCC XLVI; et estoit avecques luy ung moult noble chevalier qu'on appelloit messire Godeffroy de Harecourt, frère au conte de Harecourt qui adoncques estoit. Si estoit adoncques cil Godeffroy banny du royaume de France par souspechon, et se le roy Philippe l'eust tenu, il en eust fait comme de messire Olivier de Clichon. Le roy Edowart avoit bien en son ost quatre mille armeures de fer, chevaliers et escuiers, et non plus, quoy qu'on en weille dire, et avoit bien dix mille archiers et dix mille sergans à pyé.

Quant il fut entré en l'ile de Grenesye qui est grande et large, il y séjourna quatre jours ou cinq, et l'exilla et ardi toute, et gaagna le fort chastel quy y estoit; là fut trouvé très-grand trésor. Là eut conseil le noble roy qu'il se trairoit en Normendie, et premièrement en bon pays qu'on appelle Constentin. Ce fut par le conseil et enhortement dudit messire Godeffroy de Harecourt qui bien sçavoit tout le pays, disant qu'il envoyeroit la tierce partie de ses gens par mer pour exillier et gaster le pays selon la marine. Le pays estoit merveilleusement gras et planteureux, et y avoit grand nombre de bonnes villes, et le noble roy et son joeune filz le prince de Gales, qui oncques n'avoit esté armé, debvoient aler par terre exillier et gaster le pays de Normendie, et venroient jusques à Paris pour

[1] Détail également négligé par Froissart, ainsi que d'autres passages où la conduite du roi de France est sévèrement appréciée.

saluer le roi Philippe. Et fist adoncques le noble roy Edowart le mareschal de son ost dudit messire Godeffroy de Harecourt, qui moult voulentiers l'entreprit, et fist ung aultre, ce fut le conte de Suffort.

Quant[1] le roy Philippe qui estoit avecques ses barons à Paris entendi ces nouvelles, il envoya par tous pays lettres aux seigneurs et barons, et manda partout qu'on s'aprestast, mais ce fut trop tart; mais luy voulsist mielx avoir creu aultre conseil que ses maistres des comptes et trésoriers. A son mandement vinrent à Paris grand foison de seigneurs, c'est assavoir le gentil et vaillant cuer de homme le roy de Bohème, et messire Charles son filz, esleu par le pourchas de son gentil père à roy d'Alemaigne, et assez tost aprez fut empereur paisiblement couronné à Millan et à Romme, le duc de Lorhaine, le conte de Sames en Samur, le conte de Salebruges, le conte de Flandres, le conte de Namur, messire Jehan sire de Beaumont. Tous ces seigneurs y vindrent chascun à tout le plus grand pooir qu'il poeut, et estoient tous de l'Empire. Des seigneurs de France vinrent le conte d'Alenchon, frère au roi Philippe, le comte Loys de Bloys, le conte d'Aussoirre, le conte de Harecourt, le conte de Sausoire, le conte de Bussy, le conte de Saint-Pol, le conte de Porcyen, et tant de gens qu'ilz furent bien vingt mille armeures de fer, et bien soixante mille hommes combatans à pyé, que Gennevois que aultres.

Or[2] revendray-je à parler du noble roy Edowart, pour deviser comment le pays de Constentin et le bon pays de Normendie furent exilliez et gastez, et comment ledit roy

[1] Froissart, chap. CCLXV.
[2] Froissart, chap. CCLXVI.

parti son ost en deux. Le conte de Warvick et le baron de Staffort s'en alèrent par mer, selon la marine, et prenoient toutes les naves petites et grandes qu'ilz trouvoient, et les enmenoient avecques eulx; archiers et gens à pyé aloient selon la marine avecques eulx, et ardoient et gastoient et roboient tout. Tant alèrent qu'ilz vinrent à ung bon port de mer qu'on appelle Blareflu et le conquirent, car les bourgoys se rendirent à eulx, pour doubtance de mort; mais, pour ce, ne demoura pas que toute la ville ne fust robée, et pris or, argent et joyaulx; et en trouvoient si grand plenté que garchons n'avoient cure de draps fourrez de vair, ne de couvertures, ne de telles choses; et firent tous les hommes de la ville hors issir et monter sur leurs naves pour aler avecques eulx, car ilz ne vouloient pas que ces gens se poeussent rassembler pour les grever.

Aprez [1] ce que la grosse ville de Blareflu fut prise et robée, ilz s'espandirent aval le pays selon la marine, et faisoient toutes leurs voulentez, car ilz ne trouvoient ne sergans ne souldoiers de par le roy Philippe qui leur contredist. Si alèrent tant en celle manière qu'ilz vindrent en une grosse ville et riche et à bon port qu'on appelle Tyrebourch [2]; si le prirent et robèrent en telle manière qu'ilz avoient fait de Blareflu, et en semblable manière firent-ilz de Montebourch, de Valaigne et de toutes aultres bonnes villes, et y trouvèrent et prirent innombrable trésor. Aprez ilz vinrent à une grosse ville bien fermée et ung fort chastel qu'on appelle Quarenten; là avoit-il grand foison de souldoiers et de gens d'armes de par le roy Philippe. Adoncques descendirent les seigneurs et les gens d'armes

[1] Froissart, chap. CCLXVII.
[2] Cherbourg.

de leurs naves pour assaillir la ville. Quant les bourgoys virent ce, ilz eurent paour de perdre corps et avoir; si se rendirent, saufs leurs corps et leurs biens et leurs femmes et leurs enfans, malgré les gens d'armes et souldoiers qui avecques eulx estoient; mais ilz mirent leur chevance à voulenté, car ilz sçavoient bien qu'il estoit perdu davantage. Et ces seigneurs d'Angleterre ne voulurent pas laissier le chastel ainsy, si le firent assaillir par deux jours si grandement, que cilz qui dedens estoient, et qui nul secours attendoient, se rendirent, saufs leurs corps et leurs biens, et les Angles firent leur volenté de la ville, et firent monter les hommes sur naves et les enmenèrent ainsy que les aultres. Pourquoy vous feroye-je plus long compte; ces seigneurs d'Angleterre dessus nommez et leur compaignie conquirent, ardirent et gastèrent tout le pays selon la marine, du commencement de Constentin jusques à la fin de Normendie, et en firent à leur plaisir, sans débat et sans deffense nulle, et envoyèrent tout leur butin et grand foison de prisonniers en Angleterre, dont grand trésor issi, dont le roy Edowart paya largement tous ses souldoiers. Si me tairay atant de ces seigneurs et retourneray au noble roy Edowart.

CHAPITRE LXXI.

Comment le roy Edowart conquist en Normendie pluseurs villes et chasteaulx, c'est assavoir l'ile de Grenesye, Saint-Leu, etc.

Quant[1] le noble roy Edowart eut envoyé ses gens pour exillier et gaster Normendie par la marine, ainsy que vous avez ouy, il se parti de l'ile de Grenesye et vint prendre port à Hogues en Constentin, et fist traire ses chevaulx à terre pour aler exillier et gaster le pays de Constentin par terre, et aprez, le pays de Normendie. Quant ilz furent mis à terre, messire Godeffroy de Harecourt, qui sçavoit tous les pas et les entrées et les issues du pays de Constentin et de Normendie, prit cinq cents armeures de fer et deux mille archiers; si se parti du roy et de son ost, et ala bien six ou sept lieuues loing devant l'ost, ardant et gastant pays; et trouvoient le pays gras et plantureux de toutes choses, les greniers plains de bleds, les maisons plàines de toutes richesses, riches bourgoys, chars, chevaulx et charrettes, brebis, moutons, pourcheaulx, veaulx, boeufs, vaches; si les prenoient et enmenoient à l'ost du roy, mais ilz ne luy délivroient mie l'or et l'argent qu'ilz trouvèrent à grand plenté, ains détenoient pour eulx.

Ainsy chevaucha messire Godeffroy, comme mareschal, chascun jour, jouxte le roy au destre costé, et s'en retournoit

[1] Froissart, chap. CCLXVIII.

à sa compaignie là où il sçavoit que le roy se venoit logier; et telle fois estoit qu'il demouroit deux jours, quant il trouvoit gras pays et assez à gaagnier. Le mareschal aultre s'en aloit à tout cinq cens armeures de fer et deux mille archiers aussy d'aultre part, jouxte l'ost du roy, à senestre costé, ardant et exillant le pays, et revenoit chascun jour au vespre là où il sçavoit que le roy se debvoit logier.

En[1] telle manière que ledit messire Godeffroy faisoit, le noble roy et son filz le prince de Gales traioient tousjours le remanant de leur ost avant, par petites journées, et se logoient tousjours entre tierce et midi; car ilz trouvoient le pays si plantureux que il ne leur faloit faire nulles pourvéances, fors que de vins; et si en trouvoient assez, car ceulx du pays ne s'en prenoient garde et n'avoient riens wydié. Ce ne fut point de merveille s'ilz furent esbahys, car ilz n'avoient oncques eu guerres ne n'avoient veu gens d'armes, et adoncques véoient gens tuer sans pitié, maisons ardoir et rober, le pays ardoir et exillier. Le noble roy Edowart avoit bien en sa route quinze cents armeures de fer et bien six mille archiers et huit mille sergans à pyé, sans chevaulx, qui s'en aloient avecques les mareschaulx. Si ala le noble roy en telle manière, ardant et exillant le pays, mais il ne trouva point en la cité de Constentin pour quoy il y deut retourner, ains s'en ala par devers la grosse ville, et marchande merveilleusement, qu'on appelle Saint-Leu en Constentin, qui estoit plus riche et valoit plus trois foys que la cité de Constance; et si y avoit grandes draperies et très-grand aport de marchandises et grande quantité de riches bourgoys; et trouva-on bien en laditte ville huit mille hommes man-

[1] Froissart, chap. CCLXX.

nans, que bourgoys riches que gens de mestier. Quant le noble roy fut venu assez prez, il se loga dehors, car il ne voult mie [entrer] en la ville pour la doubtance du feu; maiz la grosse ville fut tantost gaagnie à poy de fait, et courue et robée partout. Il n'est homme vivant qui pourroit penser ne croire se on luy disoit la richesse qui là fut gaagnie et robée, ne la grande quantité de draps qui là furent trouvez. On en avoit grand marchié qui les voulsist acheter; chascun en povoit prendre par où il vouloit, maiz poy de gens y en comptoient, car ilz tendoient plus à acquerre l'or et l'argent dont ilz trouvèrent assez. Et si ardanment y entendirent que la ville demoura à ardoir, mais grande partie des riches bourgoys furent pris et envoyez en Angleterre pour raenchonner, et grand foison de commun poeuple fut de la première venue mort, et pluseurs belles bourgoises et leurs filles violées, dont ce fut grande pitié.

Quant[1] le roy Edowart eut fait sa voulenté de la bonne ville de Saint-Leu en Constentin, il se parti de là pour venir devant la ville plus riche, hors mise la cité de Rouen, qui soit en Normendie, qu'on appelle Kaen, plaine de grande richesse, de riches bourgoys et de nobles dames, de deux riches abbayes et de toutes marchandises. Si avoient entendu que là estoit venu, de par le roy Philippe de France, le conte de Eu et de Ghines, qui estoit connestable de France, et avecques luy messire le chambellan de Tancarville, et messire Robert Bertran, mareschal de France, à tout grand nombre de chevaliers et d'escuiers, et d'aultres gens d'armes, et que grande partie des chevaliers du pays de Normendie estoit en celle bonne ville assemblée, sique

[1] Froissart, chap. CCLXXI.

ilz se trairent plus voulentiers celle part, et se mit à chemin en telle manière que vous avez entendu qu'il avoit ordonné. Et bien duroit son ost combien qu'il n'eust pas de mil à cinq cents armeures de fer à cheval, combien qu'on weille dire de plus. Si aloient ainsy exillant et gastant pays six ou sept lieuues d'ung costé de l'ost, et autant de l'aultre; et ne laissoient ville ne villete, abbaye ne prioré au pays, hors de fortresse, que tout ne fut ars et gasté. Tant ala le noble roy, en celle manière, qu'il vint assez prez de Kaen, et se loga à deux lègues prez le connestable de France; et les aultres seigneurs qui là estoient avecques luy firent la ville guettier noblement toute la nuit, et au matin ilz commandèrent que tous fussent armez ungs et aultres, chevaliers et escuiers, pour deffendre la ville; et issirent tous hors de la ville, et se rengièrent par devant la porte là où les Angles debvoient venir, et firent grand semblant de bien deffendre et de la vye mettre en aventure.

A [1] celluy jour, les Angles furent moult matin esmeus d'aler celle part, car oncques ne furent saoulz de rober ne de gaagnier. Le roy aussy issi hors et fist ses gens aler par ordonnance, car bien pensoit qu'il auroit à faire, et se trait tout coyement celle part, ses batailles rengées, et fit ses mareschaulx devant chevaucher à tout ses banières, jusques aux fausbours de la ville, et assez prez de là où ces seigneurs de France estoient rengiez. Si tost que ces seigneurs de la ville veirent la banière du roy d'Angleterre et tant de si belles gens d'armes que oncques n'avoient veu les pareilles, ilz eurent si grand paour, que tous ceulx du monde ne leur eussent deffendu qu'ilz ne se retraissent en la ville, voulsissent connestables, mareschaulx ou non.

[1] Froissart, chap. CCLXXII.

Adoncques peut-on veoir gens frémir et tressaillir et estre desconfites à pou de fait, car chascun s'enforchoit de rentrer en la ville à sauveté. Grand foison de chevaliers se mirent à aler par devers le chastel, si furent à sauveté. Le connestable, le chambellan de Tancarville et pluseurs aultres chevaliers et escuiers avecques eulx, se mirent en la porte de la ville et montèrent aux fenestres des deffenses, et véoient archiers qui tuoient gens sans deffense et sans pitié, si eurent grand paour que ainsy ne feissent d'eulx.

Ainsy qu'ilz regardoient en grand paour ces gens tuer, ilz perchurent ung gentil chevalier qui n'avoit que ung oeul, qu'on appeloit messire Thomas de Holande, et cinq ou six bons baceliers avecques luy, qui avoient aultres foys compaignié et veu l'ung l'aultre en pluseurs chevauchies, en Prusse, en Guernade et en aultre part. Si les appellèrent et leur dirent en priant : « Ha ! pour Dieu, seigneurs chevaliers, venez à mont et nous deffendez des gens sans pitié qui nous tueront, s'ilz nous tiennent ainsy que les aultres. »

Quant les entendi messire Thomas et il les recongnut, il en fut moult joyeux; aussy furent les aultres compaignons et montèrent en la porte jusques à eulx, et ledit connestable et le chambellan qui là estoient retrais se rendirent prisonniers; et ledit messire Thomas et ses compaignons les recheurent voulentiers et se painèrent de les garder, et puis mirent bonnes gardes entour eulx affin que on ne leur fist mal; et s'en alèrent parmy la ville deffendre et destourber la grande occision qu'on y faisoit, et préserver bourgoyses et puchelles d'enforcement et de villainie. Là fut trouvé et robé innombrable trésor, et peut-on veoir grande pitié de bourgoys, de bourgoises, de leurs femmes, filles et enfans, qui ne sçavoient où aler, ains véoit chas-

cun devant soy son proesme murdrir, la mère et la seur, ou la femme ou la fille enforchier, les maisons brisier et l'avoir rober. Certes il ne fust pas bon crestien qui ne leur gardast, se mettre remède y peut. Ès deux bous de celle bonne ville avoit deux moult grandes abbayes et moult riches, l'une de noirs moynes et l'aultre de noires dames, qui sont et doivent estre toutes gentilles femmes, six vingt par compte, et par nombre quarante converses à demie prébende, lesquelles furent violées, et furent les abbayes prezque toutes arses, avecques grande partie de la ville.

A celle ville fut gaagnié grand trésor qui oncques ne vint à clarté, ce poeut chascun sçavoir, et y furent faiz moult grands dommages qui ne firent nul proffit; maiz ce sont faits d'aventures de guerre, si les convient passer; et si y furent sauvez et retenus et pris pluseurs bourgoys; et grande foison de chevaliers avoit le connestable et aultre part en la ville là où ilz furent trouvez, qui tous furent envoyez en Angleterre pour raenchonner, et bien payèrent autant que le noble roy despendit en celle chevauchie et qu'il eust donné à ses gens de pure volenté.

Quant[1] le noble roy eut envoyé tous ses prisonniers en Angleterre, il se mit à la voye pour aler par devers Paris, là il pensoit que le roy Philippe fut, et ala tant à l'ayse de ses gens, qui menoient si grand avoir, que à peine chars et charrettes povoient aler, avant qu'il venit en la conté de Evreuz, ardant et gastant le pays, ainsy que avoient fait jusques-là, et puis s'en ala en une grosse ville qu'on clame Louviers, là où on fait la plus grande drapperie qui soit en France; et estoit prez que aussy bonne

[1] Froissart, chap. CCLXXIII; mais les deux récits diffèrent considérablement.

que la cité d'Evreuz, ou la ville de Saint-Leu en Constentin; et fut celle ville assez tost prise à pou de fait, car elle n'estoit point fermée, et fut toute robée et courue ainsy que la ville de Saint-Leu; et y trouva-on autant de trésor ou plus, et fut toute arse au derrain.

Je ne vous nomme fors que les grosses villes et riches oultre mesure, car je ne sçauroye nommer les moyennes ne les petites communes villettes, ne n'en pourroye venir à fin; maiz sachiez que entre la cité de Paris et le port de Hogues en Constentin là où le roy arriva, peut bien avoir cinq bonnes journées ou six à aler le droit chemin; et tant y eut wasté de bon pays, et plus d'une journée de largesse.

Si tost que le noble roy eut fait sa volenté de la bonne ville de Louviers et de Saint-Leu, et de la conté de Evreuz, sans la quantité des frontières et fortresses, car devant nulle ville ne fortresse ne vouloit arrester, il amoit mielx aprochier de Paris là où se pensoit que le roy Philippe fut; si se mit au départir de Louviers sur la rivière de Saine, et gasta tout le pays d'entour Mante, et puis s'en vint à Vernon, moult grosse ville, et l'ardi et exillà; et puis s'en vint à Poissy, moult grosse ville, et trouva le pont brisié et deffait; aussy avoit-il fait à Vernon, dont il fut moult dolent quant il vit qu'il ne pourroit passer la rivière. Il séjourna là cinq jours entiers et fit refaire le pont du mielx qu'il poeut, et en ce séjour il fit chevauchier messire Godeffroy, son mareschal, de là jusques à Saint-Clou, et là bouter le feu, qui est à deux bien petites lieuues de Paris, affin que le roy Philippe en poeut veoir les fumières.

Quant le pont de Poissy fut bien refait, sique chars et charrettes y povoyent bien passer, il passa oultre et tout

son ost paisiblement, qne oncques ne trouva qui le destourbast, de quoy ce fut grand merveille en pluseurs manières [1]; la première fut comment les Angles poeurent refaire le pont à Poissy, dedens si brief terme que de quatre jours ou de cinq; n'avoient aspresté nulz pour le refaire, ne nef ne naisselle sur quoy se poeussent arrester en l'esgue pour refaire ledit pont, et n'avoient mesrien apresté à la longueur qu'il y falloit, et touteffoys il fut fait dedens quatre jours ou cinq. L'aultre merveille si est, quant le pont fut refait, comment le roy Philippe qui estoit à Paris à sept petites lieuues prez à tout son plus grand povoir de seigneurs et de gens d'armes qu'il avoit mandé pour deffendre son pays, comment fut-ce qu'il n'ala courir sur ces anemis qui luy faisoient voler la fumière et les flamesches par dessus sa teste à Paris, ou au mains qu'il fust venu deffendre le passage. La tierce merveille fut quant il les sçavoit si prez de luy, pourquoy il ne leur aloit courir sus par de là la rivière de Saine, quant il sçavoit que tous les pons sur Saine estoient deffais, et qu'ilz ne povoient fuir ne passer la Saine, si ne refaisoient ung pont en aucun lieu; je ne sçay comment ce poeut estre. A brief parler, il n'eut oncques hardement ne courage de combatre, car ses conseilliers l'avoient enchanté et enfourmé tant, qu'ilz luy faisoient croire qu'il seroit trahy et perdu s'il se combatoit; et luy mettoient en l'oreille que ce seroit par aucuns des plus nobles et des plus poissans de son pays, desquelz aucuns furent pour telles souspechons mis à villaine mort, ainsy que vous avez ouy, sique par telz enhortemens ledit roy Philippe ne s'osoit mettre en aventure de combatre, car prince qui

[1] On cherche vainement dans Froissart cette curieuse appréciation de la conduite de Philippe de Valois, à l'approche des Anglais.

ses gens mescroira, jamaiz bon fait n'entreprendra. On doibt mielx croire que ceulx qui ce luy conseilloient le faisoient pour le trahir que les nobles chevaliers qui en estoient à tort souspechonnez, et qui mettoient corps et vye en aventure avecques luy. Si m'en tairay atant; j'en ay trop parlé par aventure; si retourneray à nostre matère.

Quant [1] le noble roy Edowart eut fait refaire le pont de Poissy et passé la rivière de Saine à tout son ost, ainsy que vous avez ouy, et il vit bien que le roy Philippe n'avoit talent de venir combatre à luy pour enseignes que monstré luy eut, il prit son chemin et son retour par devers la cité de Beauvaiz et le pays de Beauvoisys. Ainsy qu'il s'en aloit, messire Godeffroy de Harecourt, son mareschal, qui chevauchoit d'ung costé et faisoit l'avangarde, encontra grand foison de bourgoys d'Amiens à cheval et à pyé, qui s'en aloient au mandement du roy à Paris. Il leur courut sus et les desconfit, et y eut grand foison de mors et de pris, de quoy le roy eut grand joye, et s'en ala toudis avant de jour en jour, ardant et exillant tout le pays de long et de large.

Ainsy s'en aloit que alé estoit ou pays de Normendie. Je ne sçauroye nommer toutes les villes, bourgs et villages qu'ilz gastèrent, ne les journées qu'ilz firent, maiz il ala tant qu'il se loga une nuit en une abbaye prez de la bonne cité de Beauvaiz. A lendemain, quant il se parti et fut trait avant, il n'en sceut oncques riens jusques atant qu'il vit l'abbaye ardre toute en flamme, dont il fut merveilleusement dolent; et l'appelloit-on l'abbaye Saint-Messien.

[1] Froissart, chap. CCLXXIV.

Quant [1] le roy se fut de là parti il s'en passa oultre par delà la cité de Beauvaiz, et n'y voulut point arrester pour exillier ne aultrement, car il ne tendoit à aultre chose fors que à assiégier la forte ville de Calais, puisqu'il ne poeut estre combastu du roy Philippe ainsy qu'il désiroit; si passa oultre et s'ala logier en une ville qu'on clame Milhy en Beauvoisys. Les deux mareschauls passèrent si prez de Beauvaiz qu'ilz ne se poeurent tenir qu'ilz n'alassent assaillir jusques aux barrières et fausbours de trois costez de la ville, et ardirent, robèrent et exillèrent deux bonnes abbayes qui sont hors des murs de la cité, et pluseurs villettes entour, et les trois fausbours aussy jusques aux portes et murs de la cité, et gaagnièrent si grand trésor qu'on ne le pourroit croire ne penser, puis se partirent de là et s'en alèrent, l'ung chà l'aultre là, robant, ardant et exillant le pays de tous costez, et alèrent tant en telle manière qu'ilz alèrent au vespre logier au Milhy là où le noble roy estoit. Lendemain, le roy se parti de Milhy, et s'en ala parmy le pays, wastant et exillant à poissance, et vint logier à une grosse ville qu'on appelle Grant Viller. Lendemain, il se parti et passa par devant Argies, et ne trouvèrent qui le chastel gardast; si l'ardirent et tout le pays devant et derrière, jusques à la ville de Poix, là il avoit deux chasteaulx et bonne ville et grosse; maiz nul des seigneurs n'y estoit demouré, ains avoient laissié la ville et les deux chasteaulx fors deux belles damoiselles, filles aux seigneurs du pays, lesquelles eussent esté tantost violées se n'eussent esté deux chevaliers qui les gardèrent, qui les enmenèrent devant le roy, lequel les vit voulentiers et leur fit moult grand honnour, et les fit me-

[1] Froissart, chap. CCLXXV.

ner là où elles voulurent aler. Et se loga la nuit tout l'ost en la ville et ès villages d'autour, et le roy ou plus beau chasteau.

Les bonnes gens de la ville parlèmentèrent aux mestres et mareschaulx de l'ost, et tant traitèrent que la ville seroit rachetée de brûler, par une certaine somme de florins à payer au matin. Quant ce vint au matin, le roy à tout l'ost se parti, et furent aucuns laissiez pour rechepvoir le rachat de ladite ville de Poix. Maiz quant ceulx de la ville furent assemblez pour payer les florins, et ilz virent que tout l'ost s'en estoit piéça alé, et que ceulx qui estoient demourez n'estoient guères, ilz se commencèrent à lever sus et les commencèrent à tuer; mais aucuns tantost coururent aprez l'ost du roy, et retourna hastivement, et furent tous ceulx de la ville tuez sans mercy, et la ville arse; et fut fait selon raison. Aprez ce le roy s'en ala à tout son ost à Araynes; là fist-il commandement que nul, sur payne de la hart, ne y forfit ne mist feu, car il vouloit là aviser et prendre conseil par où il passeroit la rivière de Saine plus à son aise.

Or[1] weil-je revenir au roy Philippe de France, qui estoit à Paris à grand foison de seigneurs et de toutes manières de gens, quant les Angloys estoient à Poissy et ardirent Saint-Germain et le chastel de Montjoye et tout le pays. Et aprez, quant il sceut qu'il estoit passé le pont de Poissy, et qu'il s'en aloit parmy le pays de Beauvoisys droit par devers le conté de Ponthyeu, adoncques premièrement eut-il conseil qu'il se partiroit de Paris et les seigneurs qui là estoient, et le reconsuivroient, s'ilz povoient, entour Amiens, et là se combateroient à luy, quoy que avenir en

[1] Froissart, chap. CCLXXVI.

deut. Si se parti de Paris en grand effroy, et chascun le suivy, seigneurs et aultres gens à pyé et à cheval; et ala tant par grandes journées qu'il se loga en une ville qu'on appelle Copegueule [1], qui est à trois lieuues prez de la cité d'Amiens, et toutes ses gens entour luy; et n'avoit que cinq lieuues de là jusques à l'ost des Angles. Je n'ay que faire de nommer tous les grands princes qui là furent avecques luy, car je les ay dessus nommé.

Or retourneray-je au roy des Angles, qui avoit séjourné deux jours à Araynes, et avoit envoyé ses mareschaulx exillier et gaster tout le pays contreval la rivière de Somme, et regarder par quel passage pourroient mielx passer. Les mareschaulx firent le commandement du roy; si se levèrent au matin et alèrent à grand compaignie de gens d'armes et d'archiers, et passèrent parmi Longpré, et vinrent au pont de Remy, et trouvèrent là grand nombre de chevaliers et de gens du pays assemblez, qui avoient grand foison d'arbalestriers et de gens pour le pont garder. Si commencèrent là endroit les Angles ung grand hustin, et à traire à ces gens merveilleusement, pour gaagnier le pont, maiz ilz ne peurent.

Quant ilz virent que ces Françoys estoient si bien batailliés qu'il ne leur falloit pas wyder le passage pour traire ne pour lancer, ilz se retrairent et s'en alèrent ardant et robant quanques ilz trouvèrent, et vinrent en une grosse ville qu'on clame Fontaine-sur-Somme. Ilz ardirent et robèrent quanques ilz trouvèrent, et puis vindrent en une aultre qu'on appelle Long-sur-Somme, et l'ardirent aussy, maiz ilz ne poeurent gaagnier le pont. Aprez ilz vinrent à Longpré-sur-Somme, et y a bonnes cha-

[1] Coppegny-l'Esquissé. Froissart.

moinnies et bonne ville, et toute fut arse. Là fut gaagnié si grand trésor qu'il n'est point à penser, mais le pont estoit deffait, par quoy ilz ne poeurent passage avoir; si s'en retournèrent arrière à Araynes, ardant et wastant tout.

Quant[1] ilz furent venus devant le roy, ilz luy contèrent tout leur fait, et comment ilz n'avoient point de passage trouvé qui ne fut deffait ou si bien gardé que nullement ilz ne pourroient passer, de quoy ne fut pas le noble roy joyeux. Si commença à muser, puis dit que tous fussent aprestez, car à lendemain il vouloit sçavoir comment il en iroit, et plus avant aler. Lendemain matin, il se mit à chemin et tout son ost, et s'en ala parmy le Vymeu, droit par devers Oysemont et la bonne ville d'Abbeville en Ponthyeu, toudis ardant et gastant pays, ainsy comme il avoit toudis fait.

Et le roy de France se parti ce jour mesmes de Copegueule, là où il avoit logié, et commanda à messire Godemart du Fay qu'il chevauchast à tout foison de gens d'armes parmy Amyens, et alast garder tous les passages de la rivière de Somme, par quoy les Angles ne peussent passer sans hustin et empeschement. Ledit messire Godemart fit le commandement du roy à son pooir, et le roy de France tant chevaulcha qu'il vint à l'eure de midi à Araynes[2] dont le roy d'Angleterre s'estoit parti au matin, et se loga là tout le jour, et lendemain aussy, pour attendre ses gens qui bellement venoient. Si fut moult dolent quant il n'avoit ses ennemis trouvé. Le noble roy Edowart chevaucha grandement, luy et ses mareschaulx, ardant et exillant tout les pays d'entour, tant qu'ilz furent

[1] Froissart, chap. CCLXXVII.
[2] Froissart, chap. CCLXXVIII.

à Marweil; si ardirent la ville et le chastel et l'abbaye, et toutes aultres villettes d'autour que je ne sçay nommer, tant que les flamesches en aloient jusques en la ville de Ponthyeu. Tant alèrent les Angles qu'ilz vinrent à la ville de Oysemont, là tout le pays de Vymeu estoit assemblé. Quant ces gens d'Oysemont virent les Angloys aux champs, ilz se trairent hors, pensans soy deffendre, mais quant ilz sentirent les saiettes des Angloys, tout volentiers se retirèrent et mirent à la fuyte; et en y eut grand nombre de mors, de navrez et de prisonniers, et fut la ville prise et robée; et se loga le noble roy celle nuit ou maistre hostel, en pensant comment il pourroit passer.

Aprez, il fit venir lendemain devant luy tous les prisonniers du pays, et leur dit que s'il y avoit nul d'eulx qui le sceut enseignier comment ne par quel passage il pourroit passer la rivière, il le quitteroit de prison et trois ou quatre de ses compaignons, et lui donneroit encores cent escus d'or. Là avoit ung varlet qui voulentiers gaagnast cel offre, qui luy respondi : « Ouil, sire, ou nom de Dieu, se vous me voulez tenir convenant, je vous meneray demain au matin en tel lieu que tout vostre ost sera passé la rivière dedens tierce, soubs paine de perdre la teste; je sçay ung gué où douze hommes passeroient bien de front deux foys entre jour et nuit, et n'auroyent d'yawe que jusques à genoulx; car quant le flos de la mer vient, l'esgue est si grande que on ne le pourroit passer; mais quant il s'en retourne, la rivière devient si stavre et plate, qu'on y passe bien aise, ce ne fait-on pas ailleurs; car là a bon gravier de blanche marle, fort et dur, et y poeut-on seurement charrier, et pour ce l'appelle-on la Blanche-Tache. »

Le noble roy n'eust pas esté si joyeux s'on luy eust

donné vingt mille escus; si luy dit que s'il trouvoit ainsy estre comme il luy disoit, il déliverroit tous ses compaignons pour l'amour de luy. Si fit crier par tout son ost, que chascun fut appareillié au son de la trompe, pour mouvoir et aler ailleurs.

Le[1] noble roy ne dormy pas toute celle nuit, ains se leva à la minuit, et fit sonner sa trompe. Quant tout fut appareillié, males et trousseaulx chargiez et gens à cheval, il se parti soubs la conduite de ce varlet et de ses compaignons, et alèrent parmi le pays de Vymeu tant que environ soleil levant vinrent au gué appellé la Blanche-Tache, mais le flos de la mer estoit adoncques si plain qu'ilz ne poeurent passer, ains là demourèrent; aussy bien luy convenoit-il contre-attendre ses gens. Si arresta là ledit roy jusques aprez prime que ledit flos s'en rala; mais ainchois qu'il s'en fust tout ralé, vint d'aultre part messire Godemart du Fay, avecques grand quantité de gens d'armes et de gens du pays qui se rengièrent en bataille pour deffendre le pas. Le noble roy ne laissa pas pourtant à passer, ains fit ferir ses mareschaulx ens et traire archiers et passer. Là commencha ung très-fort hustin, car les Françoys deffendirent grandement l'issue du pas merveilleusement forte, et n'en issirent pas les premiers à leur volenté, ains y en demoura de mors et de navrez; mais, comment que ce fut, les Angloys passèrent la rivière et furent les Françoys desconfis et mis en fuite; mais de mors y demoura grand foison enmy les prez[2]. Adoncques

[1] Froissart, chap. CCLXXIX et CCLXXX. Les préliminaires de la bataille de Crécy sont racontés avec plus de détails dans Froissart que dans Jean le Bel.

[2] Quelques chroniqueurs, le *Continuateur de Nangis*, notamment, et l'auteur anonyme de la *Chronique de Flandre*, ont avancé que Godemar

passèrent les derrains paisiblement chars, charrettes, sommiers; ce fut grande grâce que Dieu fit au noble roy comme de luy donner cel advis, et le tiennent les gens à droit miracle, car, s'il n'eust passé ce jour mesmement, le roy Philippe l'eust enclos de tous costez et de tous les Angloys fait sa voulenté.

Quant[1] tous les charroys furent passez, ilz furent moult joyeulx et voulurent prendre logiz en une bonne ville qu'on appelle Noyelle ; mais quant ilz sceurent qu'elle estoit à la contesse d'Aubmalle, seur au conte Robert d'Artoys, ilz asseurèrent la ville et le pays appartenant à la dame, pour l'amour de luy, de quoy elle remercya moult humblemént le roy et les mareschaulx. Lendemain, les mareschaulx s'en alèrent par devers une grosse ville qu'on appelle le Crotoy, bien garnye de vins et de richesse, car elle siet sur ung port de mer, et le gaagnièrent légièrement, et robèrent et exillèrent tout le pays d'autour; puis s'en retournèrent vers l'ost, alant par devers Cressy, en amenant bestes grosses et menues. Bien disoit adoncques le noble roy Edowart, que se le roy de France venoit et il avoit dix foys plus de gens que luy, si l'attendroit-il, car il estoit sur son droit héritage, qui fut donné à Madame sa mère à mariage, combien que le roy Philippe l'en dessaisist. Si me tairay atant des Angloys et parleray du roy de France.

du Fay s'enfuit à l'approche des Anglais, et ne leur opposa aucune résistance. Le récit de Jean le Bel donne un démenti formel à cette version.

[1] Froissart, chap. CCLXXXI et CCLXXXII.

CHAPITRE LXXII.

Cy poez ouïr de la merveilleuse bataille de Cressy, où furent desconfis et pris les plus grands seigneurs de France.

Vous[1] avez bien ouy comment le roy Philippe vint à Araynes aprez ce que le roy d'Angleterre s'en fut parti, et y séjourna attendant ses gens venans aprez. L'aultre jour

[1] Ce chapitre correspond aux chapitres CCLXXXIII à CCXCVI de Froissart. Celui-ci a considérablement étendu le récit de Jean le Bel : « Je l'ai escript, dit le chanoine de Liége, au plus prez de la vérité, ainsi que je l'ai ouy recorder à mon seigneur et amy messire Jehan de Haynau, que Dieu absoulle, de sa propre bouche, et à dix ou à douze chevaliers et compaignons de son hostel, qui furent en la presse avecques le proeu et gentil roy de Bohême, auxquelz les chevaux furent tuez dessoubs eulx ; et si l'ay aussy ouy recorder en telle manière à pluseurs chevaliers Angles et d'Alemaigne qui furent là de l'aultre partie. » Froissart, qui ne s'est point ici borné à copier simplement Jean le Bel, a pris également soin d'indiquer à quelle source il a puisé ses informations : « Ce que j'en sais, dit-il, je l'ai sçeu *le plus* par les Anglois, qui imaginèrent bien leur convenant, et aussi par les gens messire Jehan de Haynau, qui fut toujours delez le roi de France. »

Le récit de Froissart, tel qu'il existe dans les imprimés, est la version *anglaise* de la bataille de Crécy ; dans la rédaction primitive de ses chroniques, que nous a conservée le manuscrit d'Amiens, l'auteur est resté plus fidèle en bien des points à la narration de Jean le Bel ; « mais livré aux intérêts de l'Angleterre, présentant son livre à des rois anglais, séjournant tantôt à leur cour, tantôt à Bordeaux, auprès du fameux prince noir, arrivé à l'âge mûr, alors que la candeur de la jeunesse fait place aux préoccupations politiques, Froissart, dit M. Rigollot, dans son intéressant mémoire sur le *Manuscrit de la Bibliothèque d'Amiens*, prit à tâche, en écrivant de nouveau sa chronique, de changer tout ce qui, dans celle de *Jean le Bel*, devait contrarier les maîtres aux-

il s'en parti et ala poursuivir les Angloys, et toudis trouvoit son pays ars et grossement gasté. Longuement n'eut pas alé quant on luy dit que les Angloys avoient passé à la Blanche-Tache et tué ses gens; s'il fut lors dolent, ce ne fait pas à demander. Il s'arresta, et demanda s'il pourroit par nulle part passer son ost; on luy dit que non, synon par le pont d'Abbeville. Si s'en ala à Abbeville, et y demoura ce jour pour attendre ses gens; et les faisoit passer ainsy qu'ilz venoient, pour estre plus appareilliez lendemain. A lendemain, il se parti d'Abbeville à banière desployée. Adoncques feist beau regarder ces seigneurs noblement montez et habilliez, ces paveillons venteler au vent; et sachiez que cel ost fut estimé à vingt mille armeures de fer à cheval, et à plus de cent mille hommes de pyé, de quoy il y avoit environ douze mille que bedeaux que Gennevoys, et le roy d'Angleterre n'en avoit pas plus hault de quatre mille à cheval, et dix mille archiers et dix mille galoys et sergans à pyé. Le roy Philippe fit avant chevauchier pour raconsuivir les Angloys, et envoya devant aucuns chevaliers et escuiers, pour espier où ilz estoient, car bien pensa qu'ilz n'estoient pas loing. Ainsy que eut alé quatre lyeuues, ces chevaucheurs retournèrent

quels il s'était dévoué. Le grand intérêt de notre manuscrit consiste dans cette différence, et tout porte à penser que les changements faits par Froissart à son premier travail, loin d'être un hommage rendu, après coup, à la vérité, sont au contraire calculés pour l'altérer et pour donner le change à l'opinion sur des faits d'une grande importance historique. Certes, la naïveté du style de ce célèbre chroniqueur, le charme de son langage, le bonheur de ses expressions, le puissant intérêt qui s'attache à ses récits vivement empreints de la couleur de son siècle, placeront toujours son livre au premier rang; mais continuera-t-on de le louer lui-même comme un écrivain aussi vrai que naïf? Voilà ce dont il est permis de douter. »

La publication de la *Chronique de Jean le Bel* aidera à résoudre ce problème.

et luy dirent que les Angloys n'estoient pas quatre lyeuues plus avant. Adoncques commanda le roy à ung moult vaillant chevalier et usé en armes, et à quatre aultres, qu'ilz se voulsissent avanchier et aler aprez les Angles, et considérassent leur convenant et leur manière. Ces vaillans chevaliers le firent moult volentiers, puis s'en retournèrent par devers le roy et rencontrèrent de ses banières à une lyeuue prez des Angloys, et les firent arrester pour attendre les autres; puis vinrent au roy et luy dirent qu'ilz avoient veu les Angles à mains d'une lyeuue de là et considéré leurs manières, et les attendoient en trois batailles. Si avisast en son conseil qu'il estoit de faire. Li roy pria audit moyne chevalier, pour tant que si vaillant estoit ès armes, qu'il en dist son advis. Le moyne de Basle, chevalier, luy en dit son semblant moult envis devant les aultres seigneurs; néant mains dire luy convint; si luy dit : « Sire, vostre ost est grandement espars par ces champs, si sera bien tart ainchoys qu'il soit tout assemblé, car nonne est jà passée; si vous conseille que cy facés vostre ost logier, et puis demain au matin, aprez la messe, vous ordonnerez vos batailles et irez sus vos anemis en nom de Dieu et de saint George, car je suy certain qu'ilz ne fuiront pas, ains vous attendront selon ce que j'ay peu aviser. »

Ce conseil pleut bien au roy et l'eust moult voulentiers fait; si fit crier que chascun feist retraire ses banières, car les Angloys estoient là emprez arrengiez; si vouloit là logier jusques à lendemain. Nul des seigneurs ne voulu retourner, se ceulx de devant ne retournoient premièrement, et ceulx qui estoient devant ne vouloient retourner, car ce leur sembloit estre honte; mais ilz se tenoient coys sans mouvoir, et les aultres qui estoient derrière chevauchoient toudis avant; et tout ce estoit par orgueil et envie

qui les destruit, car pour ce ne fut pas le conseil du vaillant chevalier tenu. Ainsy chevauchant par orgueil et envie, sans ordonnance, l'ung devant l'aultre, ilz chevauchèrent tant qu'ilz virent les Angles rengiez en trois batailles bien fayticement, qui les attendoient. Adoncques fut le honte plus grand de retourner quant ilz véoient leurs anemis sy prez. Adoncques firent les maistres des bedeaux, des arbalestriers et des Gennevoys leurs gens avanchier et aler par devant les batailles de ces seigneurs tout premièrement, pour traire aux Angles, et alèrent de si prez que ilz trairent assez les ungs aux aultres, et furent assez tost bedeaux et Gennevoys par les archiers desconfis; et s'en fussent fuis, mais les batailles des grands seigneurs estoient si eschauffées l'une sur l'aultre, par envye, que ilz n'atendirent ne ung ne aultre, ains coururent tous désordonnez et entremellez sans ordre quelconque, tant qu'ilz enclorrent les bedeaulx et les Gennevoys entre eulx et les Angles, par quoy ilz ne poeurent fuir, ains chéoient les chevaulx flèbes sur eulx, et les aultres les tempestoient, et chéoient l'ung sur l'aultre comme pourcheaulx à tas. Et d'aultre part, les archiers tiroient si merveilleusement que ceulx à cheval sentans ces flesches barbelées [qui] faisoient merveilles, l'ung ne vouloit avant aler, l'aultre sailloit contremont si comme arragié, l'aultre regimboit hydeusement, l'aultre retournoit le cul par devers les anemis, malgré son maistre, pour les saiettes qu'il sentoit, et les aultres se laissoient cheoir, car ilz ne le poyoient amender; et ces seigneurs angles estans à pyé s'avanchoient et feroient parmi ces gens qui ne se poyoient aydier d'eulx ne de leurs chevaulx. En telle manière dura ce meschief pour les Françoys jusques à la minuit, car il estoit près de la nuit quant la bataille commencha; ne

oncques le roy de France ne ceulx de sa compaignie peurent venir ce jour à ce hustin. Si convint que le roy se départist de là, et le renmenèrent ses gens à grand doeul, malgré luy et messire Jehan de Haynau, qui estoit retenu pour son corps et son honneur garder, et le firent tant chevaucher celle nuit qu'ilz vinrent à la Broye. Là le roy se reposa, grandement desconforté, et lendemain il s'en ala à Amiens pour attendre ses gens ce que demouré en estoit; et le remanant des Françoys, seigneurs chevaliers, ungs et aultres qui demourez estoient derrière, se retrairent comme gens desconfits, et ne sceurent où aler, car la nuit estoit durement espesse; si ne congnoissoient ne ville, ne village, et si n'avoient tout le jour mengé; ains s'en aloient par tropeaulx trois cy, quatre là, comme gens esgarées, et ne sçavoit nul d'eulx se leurs maistres ou parens ou frères estoient mors ou eschappez, ne oncques à crestiens n'avint plus grand meschief qu'il avint lors au roy Philippe et à ses gens adoncques. Ce avint l'an de grâce mil CCC XLVI, lendemain de la feste saint Berthelemieu, par ung samedy, à vesprez, assez prez de Cressy en Ponthyeu.

Toute celle nuit ne sceurent les Françoys qu'ilz avoient perdu, ains passèrent la nuit à tel meschief que vous avez ouy. Je l'ay escript au plus prez de la vérité, ainsy que je l'ay ouy recorder à mon seigneur et amy messire Jehan de Haynau, que Dieu absoulle, de sa propre bouche, et à dix ou à douze chevaliers et compaignons de son hostel qui furent en la presse avecques le proeu et gentil roy de Bohême, auxquelz les chevaulx furent tuez dessoubs eulx; et si l'ay aussy ouy recorder en telle manière à pluseurs chevaliers angles et d'Alemaigne qui furent là de l'aultre partie.

Or weil-je deviser comment le noble roi Edowart avoit ordonné ses batailles.

Sachiez que le vaillant roy d'Angleterre sceut bien le vendredi au vespre que le roy Philippe estoit à Abbeville, à tout grande chevalerie; si en fist grande chière, et dist à ses gens que chascun s'alast reposer et priast à Nostre-Seigneur que il le voulsist laissier partir de la besongne à honneur et à joye, car il estoit sur son droit héritage, si le deffendroit et n'iroit plus avant ne plus arrière, mais se le roy Philippe vouloit là venir, il l'attendroit.

A lendemain matin, il fit ses gens issir hors des loges et armer, et faire ung grand parc, prez d'ung bois, de tous les chars et charrettes de l'ost, qui n'eust que une seule entrée, et fit mettre tous les chevaulx dedens ce parc. Puis ordonna les batailles notablement, et donna la première à son aisné filz le prince de Gales, à tout douze cents armeures de fer, trois mille archiers et trois mille Galoys; et le mit en la garde du conte de Warvick, du conte de Staffort, du conte de Cayn, de messire Godeffroy de Harecourt et de pluseurs aultres que je ne sçay nommer. Et donna la seconde bataille au conte de Noyreton, au conte de Suffort et à l'évesque de Durenne, à tout douze cents armeures de fer et trois mille archiers, et retint la tierce pour luy, qui debvoit estre entre ces deux, à tout seize cents armeures de fer et quatre mille archiers. Et sachiez que tous estoient Angles ou Galoys, car il n'y eut pas six archiers d'Alemaigne, desquelz l'ung fut messire Races Massures; je ne sçay nommer les aultres. Quant le vaillant roy eut ainsy ordonné ses batailles en ung beau camp où il n'y avoit fosse ne fossé, il ala tout autour en les amonnestant, en riant, que chascun s'efforchast de faire son debvoir; et si doucement les prioit et amonnestoit que ung couard en fut

devenu hardi; et commanda que sur la hart nul ne se desrochast de son rench, ne ne gaagnast ne despoullast ne mort ne vif sens congié, car se la besongne estoit pour eulx, chascun venroit assez à temps au pillage, et se fortune tournoit contre eulx, ilz n'avoient que faire de gaagnier. Quant il eut tout ainsy ordonné, il donna congié que chascun alast boire et mengier jusques au son de la trompette, et puis, que s'en retournassent à leur rench. Chascun l'amoit tant et doubtoit, que nul n'osast son commandement trespasser.

Sur l'eure de nonne, nouvelles sourvindrent au noble roy que le roy Philippe à toute sa poissance estoit assez prez de là; tantost il fit sonner la trompette, et incontinent se mit chascun en ordonnance et attendirent tant que les Françoys vinrent, et firent si sagement et si à point que la fortune tourna pour eulx.

Quant la besongne fut départie et la nuit espesse sourvint, le roy fit commander et crier que nul ne se mit à chasser aprez les anemis, et que nul ne despoullast ne remuast les mors jusques atant qu'il en donneroit congié, à celle fin qu'on les peut mielx congnoistre au matin; et commanda que chascun alast à sa loge reposer sans désarmer, et que tous les seigneurs venissent avecques luy souper; et commanda à ses mareschaulx que l'ost fut bien gardé et guettyé. Or, poeut bien sçavoir chascun en quelle joye le noble roy et tous ses barons et seigneurs soupèrent et passèrent la nuit, regrâciant Dieu de leur belle fortune, que, à si petite compaignie, avoient tenu contre toute la poissance de France champ et deffendu.

A lendemain matin fit grande bruyne, sique grand foison des Angles par le congié du roy alèrent aux champs pour veoir s'ilz trouveroient nulz Françoys qui se rassem-

blassent; si en trouvèrent grande foison de communes de bonnes villes, qui avoient dormi en bosquès, en fossez, et en hayes, et demandoient les ungs aux aultres de leurs aventures et qu'ilz povoient devenir, car ilz ne sçavoient que avenu leur estoit, ne où le roy ne leurs seigneurs estoient. Quant ilz virent ces Angloys venans vers eulx, ilz les attendirent, car ilz cuidoient que ce fussent leurs gens, et ces Angloys se ferirent entre eulx comme leus entre brebis, et en tuèrent à leur voulenté. Une aultre compaignie d'Angloys alèrent aventurer et trouvèrent une aultre compaignie de gens alans avant les champs pour sçavoir s'ilz pourroient ouïr nouvelles de leurs seigneurs, les aultres quéroient leurs maistres, les aultres leurs parens, les aultres leurs compaignons, et ces Angloys les tuoient tous ainsy qu'ilz les trouvoient. Entour l'eure de tierce, ilz revinrent à leurs loges ainsy que le roy et les seigneurs avoient ouy messe, et contèrent leur aventure. Adoncques commença le roy à commander à messire Regnault de Cobaing, qui estoit moult vaillant chevalier, qu'il prist ung hérault congnoissant armes, et aucuns seigneurs avecques luy, et tous les hérauls, et alassent par tous les mors et missent tous les chevaliers qu'ilz pourroient congnoistre en escript; et tous les princes et les grands seigneurs fissent porter d'un costé et sur chascun son nom escrire. Ledit messire Regnault le fit ainsy que commandé estoit, et fut trouvé qu'il y avoit neuf chiefs de princes demourez, et environ douze cents chevaliers, et bien quinze ou seize mille d'aultres, que escuiers, que Gennevois, que aultres, et n'avoient trouvé que trois cents chevaliers angloys morts.

Or est bien raison que je vous compte les princes et les haults barons qui là demourèrent mors; des aultres je ne

pourroye venir à chief. Si commenceray au plus noble et au plus gentil, ce fut le vaillant roy de Bohême, qui tout aveugle voult estre des premiers à la bataille, et commanda, sur la teste à coper, à ses chevaliers, qu'ilz le menassent si avant, comment que ce fust, qu'il poeut ferir ung cop d'espée sur aucun des anemis. Le plus grand prince aprez ce fut le conte d'Alenchon, frère germain au roy de France; aprez, le conte Loys de Bloys, filz de la seur germaine dudit roy; aprez, le conte de Saumes en Saumoire; aprez, le conte de Harecourt; aprez, le conte d'Aussoirre; aprez, le conte de Sansorre; et disoit-on que dé long temps on n'avoit ouy dire que tant de princes fussent mors en une journée ne à Courtray ne à Bovynes ne aultre part.

Le dimenche ensuivant tout le jour demoura sur le champ le vaillant roy Edowart, pour veoir se le roy Philippe rassembleroit point ses gens, mais il ne vint point. Si se parti de là le vaillant roy à tout son ost, et fist porter le corps de ses gens mors en une abbaye qui estoit assez prez de là, et envoya ses mareschaulx ardoir et exillier le pays de là entour, ainsy qu'ilz avoient fait paravant. Ilz le povoient bien faire aysiément, car ilz ne trouvoient qui le deffendist; si se trairent par devers Saint-Josse et ardirent Beauraing et tout le pays entour la ville de Monstroeul-sur-Mer, et tous les fausbours, lesquelz estoient moult grands, puis se partirent de Saint-Josse et l'ardirent, et Estaples, et Noeufchastel, et tout le pays de Boulegnoys entour Boulongne; et puis assiéga le noble roy la bonne ville de Calays qu'on tenoit l'une des plus fortes villes du monde.

CHAPITRE LXXIII.

Comment le roy d'Angleterre à grande poissance assiégea la forte ville de Calays.

Adoncques[1] assiéga le noble roy la bonne et forte ville de Calays, et dit que pour yver ne pour esté ne s'en partiroit tant qu'il l'eust à sa voulenté, se le roy Philippe ne se venoit là combatre à luy et le desconfit. Et pour tant qu'elle estoit si forte et y avoit de bonnes gens dedens, il ne voulut oncques consentir que ses gens l'assaillissent, car il y eut bien poeu plus perdre que gaagnier; ains fist tantost faire son hostel de mesrien et plances, et couvrir d'estrain pour là demourer tout hyver. Aprez, il fit faire bons fossez autour de son ost, par quoy on ne les poeut brisier ne destourber. Chascun des seigneurs et chevaliers fit faire au mielx qu'il poeut sa loge, l'ung de boys, l'aultre de genests, les aultres d'estrain, tant qu'en petit temps ilz firent là une forte ville et grande, et y trouvoit-on à vendre quanques on vouloit à grand marchié; et y avoit boucherie, hale de draps, et toutes marchandises aussy bien que Arras ou Anvers, car ilz avoient les Flamens de leur acord, dont tous biens leur venoient. Et si en venoit foison d'Angleterre par mer, laquelle n'y est pas large à passer; encor leur en venist plus se ne fussent Gennevoys

[1] Froissart, chap. CCXCVII.

et aultres maronniers, lesquelz aloient par mer robant et gastant ceulx qu'ilz rencontroient; et appelloit-on l'ung de ces escumeurs Marant, l'aultre Maistrel; et faisoient souvent grand empeschement aux Angloys, et souvent destroussoient les pourvéances venans à l'ost, qui ne plaisoit pas aux Angles. Ilz avoient aussy souvent de dures rencontres; souvent aussy avoit escharmuches, entour la ville, de ceulx de l'ost et de ceulx de dedens; et souvent chevauchoient les mareschaulx avant le pays pour trouver aventures, et ramenoient bestes grosses et menues pour l'ost, ardant et robant tout, sique toute la conté de Guynes et la ville mesmement jusques au fort chastel fut arse, et aussy fut la grosse ville de Marq. Brief tout le pays fut gasté. Souvent y avenoit de belles aventures, et les ungs perdoient et les aultres gaagnoient, ainsy qu'il avient souvent en telz siéges et faitz d'armes, et trop long seroit de raconter toutes les besongnes, si m'en passeray plus légièrement, et aussy je retourneray bien et en parleray avant que la ville soit rendue; mais je ne weil pas oublier une grande courtoysie que le roy Edowart fist aux povres gens, le siége pendant. Quant ceulx de Calays virent que le roy Edowart ne se partiroit de cel yver, et que leurs pourvéances estoient petites, ilz mirent bien cinq cents personnes dehors[1], et les firent passer parmi l'ost des Angloys. Quant le noble roy vit ainsy ces povres gens mises dehors de la ville, il les fist venir tous devant luy en sa grande sale, et leur fist à tous donner à boyre et à menger planteureusement, et quant ilz eurent bien mengié et but, il leur donna congié d'aler hors de son ost, et à chascun

[1] Froissart porte le nombre de ces personnes à dix-sept cents, mais Knighton ne donne également que le chiffre de cinq cents.

fist donner trois vielz estrelins pour l'amour de Dieu, et les fit conduire bien loing de son ost; on doibt bien cecy recorder pour une grande gentillesse.

Si me tairay à ceste foys du siége de Calays car je me suys longuement déporté du duc de Normendie et du pays de Gascongne, et du gentil conte Derby qui n'estoit pas sans batailler, et de la vaillant contesse de Montfort, laquelle toudis se deffendoit, et du roy David d'Escoce, qui grandement guerrioit les frontières d'Angleterre; si doibt-on bien noter la grande entreprise du roy, qui tout en ung temps avoit à guerryer en tant de loingtaines marches. Si en weil parler de touttes l'une aprez l'autre, et commenceray premièrement au duc de Normendie et à sa grande compaignie estant devant Aguillon, et du gentil conte Derby comment il conquist le cité de Poytiers et le pays de Poytou, et comment le roy d'Escoce fut pris en bataille, et aprez, messire Charles de Bloys, le siége durant à Calays.

CHAPITRE LXXIV.

Cy retourne au siége d'Aguillon; comment le duc de Normendie et les aultres le laissèrent, et retournèrent en France au roy.

Tout[1], celluy temps, depuis la moytié d'avril jusques à la moitié de septembre, demoura le duc de Normendie au siége devant le chastel d'Aguillon, et le fist diversement assaillir en toutes les manières de quoy on se poeut aviser, à grandes despenses; et si noblement fut deffendu, que le mendre de dedens doibt estre nommé proeu. Ainsy qu'il estoit là, ung chevalier luy apporta nouvelles comment le roy son père avoit esté desconfit par le roy d'Angleterre assez prez de Cressy, en Pontyeu, et comment toute Normendie, Beauvoysis, Amynois, Pontyeu, Boulenoys, estoient gastez et exilliez, et comment, aprez tout ce, il avoit assiégé la forte ville de Calays; et luy conta le grand nombre de mors et les princes qui demourez estoient en la bataille. Quant le duc ouyt ces nouvelles, s'il fut triste ce ne fait pas à demander, car plus lourdement ne luy povoit-il mescheoir; et avecques ce, le roy son père et la royne sa mère luy mandoient, comment que ce fust, que de là se partist et retournast en France, pour garder son pays. Ce fut couroux et tristresse double. La première sy

[1] Froissart, chap. CCXCVIII.

fut que son cousin germain, le filz du duc de Bourgongne, son oncle, qui estoit le plus beau bachelier de toute France, et debvoit estre le plus riche prince aprez le trespassement de son père, estoit nouvellement en cel ost trespassé par grande meschéance; car, ainsy qu'il couroit sur ung coursier pour plus tost venir à ung assault qu'on faisoit devant le chastel d'Aguillon, le coursier chéy sur luy, si en fut tout froissyé, tant qu'il en morut. Ce fut dommage; le duc de Normendie en fut grandement dolent, car trop l'amoit. La seconde tristresse debvoit estre moult grande : la desconfiture de son père et la mort de son oncle et de son cousin germain. La tierce, qu'il le convenoit partir et laissier le siége d'Aguillon et non pas accomplir son dit, laquelle chose moult envis il faisoit, car luy sembloit que ce n'estoit pas son honneur. Touteffoys, il fist venir devant luy le duc de Bourgongne, son oncle, le duc de Bourbon, son cousin, l'évesque de Beauvaiz, le conte d'Armigniak, le conte de Lile, et les aultres seigneurs, et leur conta les nouvelles et le mandement de son père; si leur prya qu'ilz voulsissent avoir sur ce conseil. Tous furent merveilleusement courouchiez des nouvelles, et eurent conseil et dirent d'acord que plus grand honneur seroit au duc qu'il ralast en France, considérée mesmement la desconfiture et l'estat où le pays estoit, que de là plus demourer contre le commandement de son père. Adoncques commandé fut que chascun troussast et deslogast, et suivist lendemain les banières.

Au matin, chascun desloga, et quant ceulx de dedens aperchurent la manière, le vaillans chevalier messire Watier de Manny ses armes prit, et avecques aultres bons compaignons s'en vint par le pont qui fait estoit aux loges du siége; si trouvèrent encores biaucop qui partis n'estoient

et les tuèrent; puis le gentil chevalier atant ne se voult pas reposer, ains fit chevaucher son penonchiel devant, et tant coururent aprez qu'ilz rataindirent l'arrièregarde de l'ost et frapèrent sus baudement. Lors commencha ung beau hustin, mais il ne dura pas longuement, car les Françoys avoient si grand désir de retourner en France que pou de gens estoit demourez en l'arrièregarde; si furent assez tost desconfis, et mors et pris, puis s'en retournèrent ceulx de l'ost aux loges, et y trouvèrent grande richesse encores, et tout emportèrent à grand joye au chastel, et laissèrent aler le duc de Normendie en France, qui ne cessa de cheminer tant qu'il fut à Paris. De leurs complaintes n'ay-je que faire; chascun en poeut assez penser; si m'en tays atant.

Quant les compaignons furent retrais ou chastel, ainsy que vous avez ouy, à tout leurs prisonniers, ilz demandèrent à ung chevalier prisonnier qui est du lignage du duc et de son conseil, pour quoy l'ost s'estoit ainsy parti. Le chevalier leur conta tout le fait et l'aventure du noble roy Edowart. Adoncques s'ilz eurent grande joye, il ne fait pas à demander.

A[1] lendemain, départirent les compaignons leur butin; si chéy ce chevalier en la part messire Watier de Manny, parmy un retour que il en debvoit faire aux compaignons, et le chevalier offroit trois mille escus pour sa raenchon. Or vous conteray la très grande noblesse que le gentil chevalier messire Watier de Manny fit; il luy dit : « Or, sire, je voy bien que voulentiers donneriez trois mille escus et plus de raenchon, se on vous vouloit quittier; je vous diray que je vous feray : vous estes du conseil du duc et

[1] Froissart, chap. CCXCIX.

de son lignage; vous irez sur vostre foy par devers luy, et me pourchasserez que j'aye une lettre séellée de son séel et du séel le roy son père, ouverte, par laquelle je puisse chevauchier seurement par le royaume à vingt chevaulx seulement, mon escot payant, de ville en ville, tant que je soye venu devant Calays. Là est le plus noble prince qui oncques naquist de mère; je le désire tant à veoir, que se vous le me povez pourchasser dedens ung moys, et chéans raporter, je vous quitteray de prison et de raenchon; et si n'arresteray que par une nuit en une ville, et bien mon escot payeray. Et se vous ne le povez pourchasser, vous retournerez cy au chief du moys comme prisonnier. » Le chevalier fut moult aise et eut moult grand joye quant il ouyt ces nouvelles, et dist qu'il en feroit voulentiers son povoir; et en bailla sa foy comme chevalier en la main dudit messire Watier, et puis s'en parti d'Aguillon et pourchassa tant qu'il eut la lettre séellée du séel du duc, telle que messire Watier le demanda. Et luy apporta au chief du moys, qui en eut moult grande joie et quitta tantost ledit chevalier.

Adoncques[1] s'apresta le gentil chevalier messire Watier de Manny, qui toudis a plus amé honneur que argent, et se mit au chemin tout parmi France à tout vingt chevaulx seulement, sur la fiance de ses lettres; et ne se faisoit point celer, mais, quant il estoit arresté en aucun lieu, il monstroit tantost ses lettres et estoient tantost délivrez. Ainsy chevaucha-il tant qu'il vint par devers Orliens, et fut là arresté; et ne peut estre délivré pour lettre qu'il monstrat, ains fut amené à Paris et mené en prison au Chastelet, comme celluy qui estoit grandement hay des Françoys

[1] Froissart, chap. CCC.

pour les grandes proesses dont il estoit renommé. Quant le duc de Normendie le sceut, il en fut durement dolent et s'en ala tantost par devers le roy son père, et luy requist si acertes qu'il poeut qu'il le voulsist délivrer ou il seroit déshonnouré; et diroit-on qu'il l'auroit trahy, car il l'avoit asseuré par bonnes lettres séellées de son séel, et conta au roy la cause ainsy que vous avez ouy. Le roy n'en voult rien faire pour requeste que son filz luy sceut faire, ne pour raison qu'il luy remonstrast, ains le fist mettre en plus forte prison en la tour du Louvre, là où il fut assez longuement, de quoy le duc de Normendie fut si couroussié, que tout le temps que le chevalier fut en prison il n'ala en l'ostel de son père. Au derrain fut le roy si conseillié que le gentil chevalier fut délivré hors de prison et de tous despens, qu'il avoit fait moult grands, et le fist le duc conduire tant qu'il vint à sauveté au roy Edowart, son seigneur, que avoit tant désiré à veoir. Et le noble roy Edowart eut moult grande joye de sa venue, et le festia si grandement que il eust fait le conte Derby son cousin; aussy firent tous les aultres. Si me tairay de luy et retourneray au vaillant conte Derby.

CHAPITRE LXXV.

Comment le conte Derby parti de Bordeaulx et ala en Poytou et conquesta Poytiers et Saint-Jehan d'Angely.

Vous[1] avez bien ouy comment le vaillant conte Derby se tenoit en la cité de Bordeaulx, en ce temps que le duc de Normendie et ces seigneurs de France estoient devant le chastel d'Aguillon, et confortoit ses gens qui gisoient en Aguillon, et en ses aultres garnisons, de vivres et de pourvéances, du mielx que povoit. Si tost qu'il entendi que ces seigneurs de France avoient laissié Aguillon et s'en retournoient en France, il prit le seigneur d'Albret, le seigneur de l'Espere, et grand foison de seigneurs, de chevaliers et de gens d'armes de Gascongne et de Bourdeloys, à pyé et à cheval, tant qu'il eut bien mille armeures de fer ou douze cents, et bien dix mille hommes de pyé, parmi bedeaulx et archiers; et passa la mer et la rivière de Gyronde, et s'en vint à Taillebourch et le conquist; et puis entra ou pays de Poytou, et conquist la bonne ville de Masières; aprez conquist Surgiers, aprez Anay, et fut pris et robé tout quanques on trouvoit en ville et en village, sans déport et sans mercy, et ars et exilliez tous ceulx qui ne se rendoient de première venue. Aprez[2], il

[1] Froissart, chap. CCCI.
[2] Froissart, chap. CCCII.

s'en vint à Saint-Jehan d'Angely et assiéga la ville, et y fit assaillir par trois jours; mais les bourgoys de la ville doubtant de perdre corps et avoir et leurs femmes et filles estre violées, se la ville estoit gaagnée par force, eurent conseil qu'ilz se rendroient saufs corps et biens; si rendirent la ville, et le gentil conte Derby les rechut en telle manière. Puis entra en la ville à grand feste, et y mit garnison de par le roy d'Angleterre; aussy faisoit-il par toutes les fortresses et les villes fermées qu'il conquéroit; puis se parti de Saint-Jehan et s'en ala par devers Nyort, une très forte ville, maiz il ne le poeut avoir par assault du monde, tant se deffendirent bien ceulx de dedens; quant il vit ce, il s'en parti et s'en ala par devers la cité de Poittyers; maiz ainchoys conquist par force le bon bourg de saint Maximien, et furent tuez grande partie des bourgoys de la ville, et pluseurs bourgoises et filles violées, et toute la ville robée sans mercy, maiz elle ne fut pas arse. Aprez, il s'en ala par devers Leysinguen et prit la ville, car les bourgoys se rendirent par accord et se rachetèrent; et aprez, il prit par force le chastel et le seigneur, qui estoit de moult grand lignage et ancien, et mist grand garnison dedens le chastel; puis s'en vint à Vivonne, maiz il n'y fit point de dommage, car les bourgoys de la ville s'acordèrent et se rachetèrent. Aprez, il s'en ala par devant Monstrueil-Bonin, là où on faisoit grand nombre de monnoye de par le roy Philippe de France. Si y pensoit trouver grande foison de richesse. Il y avoit ung moult fort chastel, et si avoit bien trois cents monnoyers dedens qui y demouroient; si disoient qu'ilz deffendroient bien le chastel si les Angloys les assailloient. Et les Angloys les assaillirent grandement, et ilz se deffendirent foiblement, pour quoy le chasteau

fut pris par force, et pluseurs de ces monnoyers tuez et pluseurs prisonniers, et la ville fut tantost robée sans nulle mercy. Puis se partirent de là et s'en alèrent par devant la cité de Poittyers, laquelle est moult grande et esparse; si l'assiégèrent plainement de première venue, puis s'en alèrent reposer pour regarder comment ilz pourroient esploittier; si firent baillier assault là où elle n'estoit pas tant forte. Or n'avoit-il pas dedens assez de gens pour la deffendre, pour quoy elle fut gaagnie par force et plus de six cents hommes tuez, vignerons, bouchiers, gens de mestier, ungs et aultres; la cité fut toute corue et robée, esglises brisées; tout y fut gasté, on le poeut bien ymaginer; bourgoyses furent violées, dont le gentil conte Derby estoit durement couroussé, mais il n'y povoit mettre remède.

Là[1] demourèrent par l'espace de dix jours, puis se partirent de là et alèrent vers Saint-Jehan d'Angely, si chargiés de richesses que le plus petit garchon de l'ost avoit sa casse plaine de florins, et ne tenoient compte de la blanche monnoye. Quant ilz furent venus à Saint-Jehan d'Angely, ilz furent recheus à bonne feste, et donna le gentil conte biacop de beaulx joyaulx aux bourgoys et bourgoyses de la ville, et mit en la ville grande garnison; puis se parti de là, et fit tant par ses journées qu'il fut à Bourdeaulx où il fut recheu joyeusement, et donna semblablement aux bourgoys et bourgoyses moult de beaulx dons, et aux chevaliers et escuiers de sa compaignie; et si bien guerdonna ses souldoiers que chascun fut content de luy. Si me tairay de luy atant, car grandement ne demoura pas aprez qu'il s'en rala en Angleterre, et puis vint

[1] Froissart, chap. CCCIII.

par devers le roy Edowart séant devant Calays. Or, weil-je parler du roy David d'Escoce, comment il se maintint en sa guerre ce temps pendant.



CHAPITRE LXXVI.

Comment le roy d'Escoce fut pris et desconfit en bataille tant que le roy Edowart estoit devant Calays.

En[1] celluy temps que le noble roy Edowart avoit eu celle belle aventure contre le roy de France assez prez de Cressy, et qu'il avoit assiégié Calays, assembla le roy David d'Escoce grand nombre de gens d'armes, pour venir gaster et exillier Angleterre, car il sçavoit bien que le roy Edowart n'y estoit pas. A celle assemblée y furent le conte de Patris, le conte de Moret, le conte d'Orkenay, le conte de Stredierne, le conte de Rose, le conte de Bosquen, messire Willaume Douglas, Symon Frisiel et Alexandre de Ramesay, tant qu'ilz furent trois mille armeures de fer, chevaliers et escuiers, et bien quarante-trois mille sur haquenées, car toutes les basses gens d'Escoce ont haquenées petites quant ilz vont en ost. Quant la royne d'Angleterre sceut ces nouvelles, elle s'en ala au Neuf-Chastel sur Thyen, pour reconforter ses gens, et manda par toute Angleterre à évesques, archevesques et à toutes gens aydables qui demourées estoient, que venissent entre la cité de Durenne et le pays de Northonberlande, car le roy d'Escoce debvoit entrer en Angleterre à grande poissance, et ardoir et exillier tout. A ce mandement vinrent l'éves-

[1] Froissart, chap. CCCIV-CCCIX.

que d'Yort, l'archevesque de Cantorbye, l'évesque nouvel de Lincolle et l'évesque de Durenne, chascun à tout ce qu'il poeut amener de gens, d'archiers et de gens à pyé. Chascun y vint ou meilleur estat que poeut. Là fut messire Edowart de Bailheu, le sire de Montbrait, le sire de Neufville, le sire de Persy et tant d'aultres qui bien furent douze cents à cheval, cinq mille archiers et bien huit mille hommes à pyé. Ainchoys que ces gens fussent assemblez, les Escots estoient jà entrez ou pays de Northonberlande; si ardirent et gastèrent tout jusques à la rivière de Thyen. Quant ces seigneurs d'Angleterre furent assemblez, ilz vinrent par devant la royne, et elle les prya et requist qu'ilz se voulsissent deffendre, et garder le bien et l'honnour du roy, et en charga quatre prélas et quatre chevaliers, qui moult voulentiers prirent la conduite de la guerre.

Que vous en feroye-je plus long compte. Ilz veirent que les Escots ardoient tout par devers le Neuf-Chastel; si tirèrent celle part, et conduirent la gentille royne jusques atant qu'elle fût dedens le Neuf-Chastel entrée, puis ordonnèrent quatre batailles; en chascune bataille ung de ces prélas et ung de ces chevaliers. Les Escots entendirent que les Angloys estoient assemblez pour les combatre; si ordonnèrent aussy leurs batailles. La bataille se fist par ung mardi, entour heure de tierce, qui fut aussy dure et aussy forte que oncques on vit, et y eut autant de belles proesses, hardies entreprises et belles rescousses faittes, que fist oncques Rolant ne Olivier. Car les Angloys, jasoit ce qu'ilz fussent poy de gens, et sans leur bon seigneur, toutefffois s'enforchoient-ilz de faire au mielx que povoient, et pour acquerre la grâce du roy, tant que le plus petit valoit bien ung chevalier; et tant se painèrent l'ung pour

l'aultre, ainsy que par envye, que en la fin ilz desconfirent les anemis, et y fut mort le conte de Bosquen et pluseurs aultres, et bien trois mille hommes de communes tuez; et y fut mesmement le roy David pris par ung vaillant escuier qui mit grande peine à le garder d'estre tué des gens du pays; et appelloit-on ledit chevalier messire Jehan de Chappellein. Là fut aussy pris le conte de Moret et pluseurs aultres que je ne sçay nommer. Quant la bataille fut finie, messire Jehan de Chappellein appella de ses compaignons ès quelz il se fioit le plus, et fit monter le roy David son prisonnier sur ung palefroy, et l'enmena à ung moult fort chastel qu'on clame le Chastel Orgueilleux, séant sur la rivière de Thyen, à vingt-cinq legues du Neuf-Chastel, à luy appartenant. Si tost que la vaillant royne ouït dire que ses gens avoient gaagnié la bataille, mesmement que le roy d'Escoce y avoit esté pris, de joye si grande fut esprise qu'elle vint baisier ses gens les ungs aprez les aultres. Adoncques luy présenta l'évesque de Durenne le conte de Moret pour son prisonnier, car à luy s'estoit rendu; mais messire Jehan de Chappellein ne faisoit semblant de présenter le roy d'Escoce, ains le pensoit tenir secrètement se on ne luy en parloit aultrement.

Celle nuit se logièrent les Angles emprez où la bataille eust esté faitte, laquelle fut faitte par ung mardi, l'an mil CCC XLVI, aprez la Saint-Michiel. Lendemain, chascun s'en rala en sa contrée à grand joye, et la royne s'en ala à Londres atout son prisonnier le conte de Moret, et le mit en prison avecques le connestable de France et le chambellan de Tancarville. Oncques dame n'eut si grand joye que celle royne avoit; car son seigneur le roy avoit eu la plus belle fortune que oncques avint à homme, comme d'avoir vaincqu en une saison les trois plus poissans roys

du monde. Tantost qu'elle fut venue à Londres, elle envoya message au roy son seigneur séant devant Calays, et luy fist sçavoir toute la besongne et mesmement comment Jehan de Chappellein avoit pris le roy d'Escoce, mais il ne faisoit nul semblant de le rendre. Se le noble roy eut grande joye de ces nouvelles, penser le povez; si envoya tantost messages et lettres affectueuses audit escuier Jehan de Chappellein, luy priant comment tantost il venist parler à luy. Le vaillant escuier y ala du plus tost qu'il poeut, et s'inclina quant il fut venu, moult humblement, devant le roy, et le roy le prist par la main et luy fist moult grande feste et le regràcia de la grand honnour que fait luy avoit, comme d'avoir pris le roy d'Escoce son anemi, par quoy il avoit par sa proesse gardé son pays d'ardoir et exillier. L'escuier luy respondi et dist : « Sauve la grâce de vous, chier sire, ce n'a pas esté par ma proesse, mais Dieu par sa grâce le m'envoya entre les mains, et je le pris et fis rendre; aussy grande grâce poeut faire Dieu à ung povre escuier, quant il luy plait, que à ung grand seigneur. » — « Certes, Jehan, dit le noble roy, vous dittes voir; si vous doy moult amer et honnourer, et weil tantost de vous faire ung chevalier; et vous donneray de vostre bien venue cinq cents livres de terre à l'estrelin, et les asseneray au plus prez de vostre maison, par telle manière que vous me rendrez le roy d'Escoce en ma prison à Londres, et le présenterez à la royne; et avecques ce vous serez de mon hostel, s'il vous plaist. » Le vaillant escuier fut tout joyeux de ces promesses, et dist qu'il le feroit voulentiers par son commandement. Si fut lendemain chevalier; et le noble roy tint une grande court pour l'amour du nouveau chevalier; aprez se parti tantost le nouveau chevalier et retourna en sa maison, et prit si

bonne compaignie et si seure qu'il souffisoit à mener son prisonnier à Londres. Si le présenta à la royne, laquelle en eut très-grande joye, car elle avoit son plus grand désir; si le fist mettre en prison avecques le connestable de France, le chambellan de Tancarville et les aultres.

Aprez ces aventures, la vaillant royne eut moult grand désir d'aler veoir le roy son seigneur; si fist aprester naves et vaisseaulx, joyaulx pour donner aux chevaliers, aultres pourvéances nécessaires sur mer, gens d'armes, et se mit en mer en très grande aventure d'estre prise et perdue, et s'en vint trois jours devant la Toussains en l'ost devant Calays, là le roy estoit, qui ala à l'encontre d'elle, et l'acola devant toutes ses gens à grand joye, et l'enmena en son palais; et fist sçavoir qu'il vouloit tenir le jour de la Toussains une grande court ouverte pour l'amour de la royne. Celle court fut tenue grandement, car il y eut bien sept cents chevaliers et d'aultres gens tant que on ne les pooit servir, car chascun y estoit venu pour veoir la royne; et la bonne dame arraisonnoit et appelloit ses chevaliers si gracieusement que c'estoit ung plaisir de la regarder; et donna grande quantité de moult beaulx joyaulx à ceulx auxquelz véoit mielx convenir et demoura longtemps envers le roy en grande joye; et avoit amené grande foison de dames et de damoiselles, et y prenoient les chevaliers et escuiers grande récréation, et le noble roy les véoit moult voulentiers.

Cil siége dura moult longuement, et y avint de belles proesses d'ung costé et d'aultre, par terre et par mer, tant que je ne les pourroye dire, si m'en vouldray plus briefment passer affin que les lisans ou oyans je n'ennuye. Le roy de France avoit mis si bonnes gens d'armes et tant par toutes les fortresses qui estoient entour Calays, tant de

Gennevoiz et de Normans et d'aultres maronniers sur mer, que les Anglois qui vouloient issir hors par terre ou par mer, pour aler fourrager, trouvoient souvent de grosses rencontres et souvent perdoient ou gaagnoient. Si y avenoit tant et tant d'aventures d'une part et d'aultre que je n'en sçauroye pas raconter la disiesme partye; et souvent en y avoit de navrez, de mors, de prisonniers, ainsy que on voit avenir en telles besongnes. Aussy le noble roy et ses conseilliers pensoient tous les jours à trouver nouveaulx engins pour constraindre mielx ceulx de la ville; et ceulx de la ville pensoient le contraire, et faisoient tant à l'encontre que ces engins et instruments ne les grevèrent oncques, fors que les ouvriers. Si dura le siége si longuement que ceulx de la ville eurent au derrain si grand mésaise que, au derrain, les convint rendre; car ilz furent affamez, ainsy que vous orrez cy aprez deviser. Si n'en debvoient pas estre blasmez, à parler par raison, car ilz furent si estrains, par terre et par mer, que nuls vivres ne poeurent avoir; mais, entre les aultres, il y avoit ung maronnier sur mer de leur partie, qu'on appelloit Marain, qui souvent leur faisoit grand confort, et amenoit des pourvéances et nuisoit moult fort aux Angles, et en fit grand foison morir.

CHAPITRE LXXVII.

Comment le roy Edowart pourchassa que le mariage se fist du joeune conte de Flandres et de sa fille, mais le conte ne s'y voult oncques accorder.

Tout[1] celluy yver le noble roy demoura devant Calays, et fut tout plain de merveilleuses aventures d'une part et d'aultre; et avoit le noble roy grande entente toudis d'entretenir les communes de Flandres, car il luy sembloit que par eulx il pourroit plus tost venir à son intencion. Si envoya souvent par devers eulx en grandes promesses que s'il avenoit qu'il parvenist en son intencion, il leur rendroit sans doubte Lille et Doway; si que, par telles attentes, les Flamens s'esmurent en ce temps que le noble roy estoit entré en Normendie, et alèrent assiéger Bethune et assaillir; mais le roy Philippe y avoit mis de si bonnes gens d'armes que ilz y perdirent de leurs gens. Avecques ce, les Flamens aloient ardant et gastant tout le pays d'Artoys entour Bethune, et ung jour furent si rencontrez qu'ilz perdirent foison de leurs gens. Que feroye-je plus long compte d'eulx; ilz furent assez tost ennuyez de leur siége, car ilz n'avoient point de seigneur; si se partirent et alèrent chascun en son hostel.

Encore quant le noble roy fut venu devant Calays, il

[1] Froissart, chap. CCCX.

ne cessa pas d'envoyer par devers les communes de Flandres en renouvellant ses promesses, pour les entretenir en amour; et voulentiers eust pourchassé que le noble conte de Flandre, qui n'avoit pas encore seize ans, voulsist sa fille espouser; et tant pourchassa que le commun de Flandres s'y accorda entièrement; car il luy estoit advis que, parmi ce, il se pourroit aydier des Flamens. Et il sembloit aussy aux Flamens que s'ilz avoient les Angloys de leur alliance, qu'ilz pourroient bien résister aux Françoys; mais le joeune conte de Flandres qui avoit esté nourry avecques les royaulx, ne s'y voulut oncques acorder, ains disoit, par l'ennortement de ceulx qui le gouvernoient, que jà n'auroit à femme la fille de cil qui son père avoit tué; car le duc Jehan de Brabant pourchassoit adoncques que cil joeune conte prist sa fille, et luy promettoit plainement que il luy feroit jouir de la conté de Flandres, par amour ou aultrement; et faisoit d'aultre part entendant au roy Philippe, que se la besongne se faisoit, il feroit tant que tous les Flamens seroient de son accord. Sique, parmi celles promesses, le roy Philippe s'acorda à ce mariage, et le duc de Brabant envoya tantost grands messages aux bonnes villes de Flandres, pour avoir l'acord et consentement à ce mariage; et leur fit monstrer tant de si belles raisons, que les bonnes villes mandèrent le joeune conte leur seigneur, et luy firent sçavoir que s'il vouloit venir et croire leur conseil, ilz seroient ses bons et loyaulx subgects, et lui déliverroient toutes ses justices et droittures aussy avant et plus que oncques n'avoient eu ses prédécesseurs. Le joeune conte s'en vint en Flandres, et fut recheut moult amyablement, et luy présentans de grands présens en chascune bonne ville. Si tost que le noble roy sçeut ces nouvelles, il en-

voya en Flandres le conte de Noirhantonne, pour pourchasser vers les communes qu'ilz eussent plus chier que leur conte prist sa fille que celle au duc de Brabant; et en requirent très-affectueusement leur seigneur, et luy remonstrèrent tant de belles raisons, que ceulx mesmement qui estoient de la partie au duc de Brabant n'osoient mot dire; mais le joeune conte ne s'y vouloit aucunement acorder pour parolle qu'on luy sceut dire; ains disoit toudis qu'il n'aroit jà pour femme la fille de cil qui avoit tué son père. Quant les Flamens oyrent ce, ilz dirent que cilz sires estoit Françoys et mal conseillié, et qu'il ne leur feroit jà bien. Si le prirent et mirent en prison courtoisement, et luy dirent que jamaiz n'en istroit s'il ne croyoit leur conseil; et luy dirent que se son père n'eust tant amé et creu les Françoys, il eust esté le plus grand seigneur du monde.

Ce[1] demoura ainsy par une espace de temps, et se tint tousjours le noble roy devant Calays, et tint une grand court au jour de Noël; aprez lequel Noël, environ au commencement de quaresme, vint le gentil conte Derby devant Calays veoir son seigneur. Dieu scet se il fut grandement recheu et festié, car à la venue d'ung tel prince, chascun doibt estre bien reconforté.

Longuement demoura le joeune conte de Flandres en prison par ses gens mesmement, car il ne vouloit nullement propos changier; au derrain, il promit qu'il feroit tout ce qu'ilz vouldroient, mais que on le laissast aler déduire en rivière, et aultre part, sur bonnes gardes. Les Flamens le crurent, si le laissèrent aler; mais il y avoit tousjours vingt hommes après luy, quelque part qu'il alast, des bourgoys de Flandres, qui si prez le gardoient que à paine povoit-il aler pissier; et n'avoit de son conseil que

[1] Froissart, chap. CCCXI.

deux chevaliers, encores estoient-ilz Flamens. Sur ce convent, mandèrent les Flamens le roy d'Angleterre et la royne qu'ils venissent à Berghes. Le noble roy et la royne là vinrent moult noblement, et les Flamens aussy d'aultre part, et amenèrent le joeune conte qui humblement s'enclina devant le roy, et le noble roy envers luy, qui s'excusa moult doucement de la mort son père, et luy dist que le jour de la bataille, il ne vit son père, ne le congnut ne mort ne vif. A briefs mos, on laissa le parler de ce, ains furent faittes les convenances là en telle manière que le joeune conte fiancha la fille au roy d'Angleterre en joyeuse chière, et fut là ordonnée la journée en laquelle on les debvoit espouser. Le noble roy fist faire si grand appareil pour celle grand court que merveilles, et se pourveit de beaulx dons et de riches joyaulx, et la royne aussy. Et le joeune conte de Flandres aloit toudis esbatre sur la rivière, en la compaignie de ceulx qui le debvoient garder. Si avint celluy jour devant ce qu'il deut espouser, que l'ung de ses faucons se mist en l'air et ses fauconniers aprez pour le loirrer. Quant le joeune conte vit son fauconnier fraper des esperons, il commencha à courir aprez tant qu'il poeut, en telle manière qu'il ne revint pas à la journée pour espouser la damoiselle qu'il avoit fyancée, ains s'en ala tout de tire vers le roy Philippe de France et le duc de Normendie. En celle manière eschappa-il malicieusement. Les Flamens en furent merveilleusement dolens; aussy fut le noble roy; et les Françoys en furent moult joyeulx; mais pour ce ne demoura pas que les Flamens ne reconfortassent toudis le noble roy Edowart, et furent par pluseurs foys dehors et ardirent pays merveilleusement entour Saint-Omer et Terwaine, en confortant tousjours les Angloys.

CHAPITRE LXXVIII.

Comment l'évesque Englebert de Liége eut dissencion avecques ceulx du Liége, et eut grosse bataille à Voteme et puis aultre à Tourines.

En[1] celle année mesmement s'esmut une grosse guerre entre l'évesque de Liége, messire Englebert de la Marche, et ceulx de la cité de Liége et de Huy, par quoy ledit évesque qui estoit assez nouvel fit une grande assemblée de seigneurs d'Alemaigne, oncques plus grande ne fust veue ou pays mesmement d'estrangiers, et s'en vint ledit évesque par devant la cité à une villete qu'on appelle Voteme, à intencion de forbannir aucuns bourgoys de la cité qui meffait avoient. Ceulx de la cité se voulurent deffendre et issirent hors à tout leurs banières tous armés, et ceulx de Huy aussy; et ne povoient croire que ledit évesque eust de la vingtième partie tant de gens comme il avoit. Si se rengièrent en ung grand fossé enmy les champs, ainchois qu'ilz eussent veu venir nul de la part de l'évesque, car s'ilz eussent sceu la grande poissance, ilz se fussent avisez; car quant ilz virent tant de gens venir, ilz se desconfirent par eulx mesmement, et s'enfuirent tant

[1] Ce chapitre dans lequel Jean le Bel raconte les démêlés de l'évêque Englebert de la Marck avec les Liégeois, a été omis par Froissart, qui l'a remplacé par le chapitre CCCXII de ses chroniques, intitulé : *Comment messire Robert de Namur vint au siége de Calais, et comment il devint homme du roi d'Angleterre.*

qu'il n'en demoura pas la quarte part sur les fossez. Mais des seigneurs qui ce virent, tantost coururent dessus, les ungs aprez les fuyans, les aultres dessus les demourez; et perdirent grand foison de gens d'armes, de chevaliers et d'escuiers qui descendirent à pyé sottement, car leurs compaignons estoient demourez derrière eulx à cheval; et si ne les aydèrent en riens, ains s'en retournèrent arrière, je ne sçay comment, et les regardoient; par aventure fut-ce pour ce qu'ilz ne vouloient pas faire tuer leurs chevaulx; et si estoient dix foys plus de gens, dont ce fut merveille grand que sus ne leur couroient, et avoient tué leurs frères, compaignons et parens. Bien enfantosmés estoient, car quant ilz les eurent assez regardez, ilz s'en tournèrent arrière tout à ung cop à leurs hostelz; si le poeut-on conter pour une merveilleuse aventure.

De celle sauvage aventure montèrent ceulx du Liége en si grant orgueil, qu'ilz ne voulurent oncques celle année s'acorder à paix ne à raison; ains tant firent qu'ilz eurent toutes les bonnes villes et le commun pays de leur acord, et guerrièrent toute celle année; et si bien leur en prenoit que mielx ilz n'eussent poeu souhaydier; et assiégèrent le chastel de Clermont, si le gaagnièrent et abastirent; aprez, le chastel de Hamale, et semblablement l'abastirent; aprez la feste Saint-Jehan, qui fut l'an mil CCC XLVII, ilz assiégèrent le fort chastel d'Argentueil, que on tenoit du duc de Brabant, et l'abastirent; et prirent ceulx de dedens, et amenèrent en prison au Liége. En ce temps qu'ilz séoient devant Argentueil, espousa Loys, le joeune conte de Flandres, la fille du duc de Brabant, combien qu'il eut fiancé la fille du roy d'Angleterre, et le joeune duc de Guerles espousa l'aultre fille. En ce mesmes temps [le duc de Brabant et] l'évesque de Liége En-

glebert s'acordèrent que chascun manderoit tant de gens qu'ilz pourroient avoir, et dessiégeroient le chastel d'Argentueil; sique ilz envoyèrent partout à leurs amys, mais le duc de Brabant fit si longuement pour les noeupces de sa fille, que le chasteau d'Argentueil fut à force gaagnié et combatu. Celluy jour mesmes que le chasteau fut gaagnié, estoient lesdis évesque et le conte de Los avecques luy et le duc de Guerles, entour la ville de Hanut, pour ardoir et exillier le bon pays de Hesbaing, et pour venir assiégier la cité du Liége. Quant ceulx du Liége le sceurent, qui ne se voulurent pas atant tenir, car orgueil les surmonta, ilz requirent si acertes, comme faire poeurent, à ceulx de Huy, de Dynant et des aultres bonnes villes, qu'ilz issirent hors, et vinrent entour la ville de Tourines et la ville de Latines tenir rengiez ung vendredi tout le jour, à plains champs, encontre le povoir de tous ces seigneurs. Le duc de Brabant n'eut point de volenté de combatre celluy jour, aussy n'eut-il oncques, quelque part qu'il fust; si fist toutes ses gens logier aux champs, de quoy ledit évesque et le conte de Los furent durement couroussez; et estoit entour midi, par quoy ceulx du Liége fussent bien aise ralez au Liége, et ceulx de Huy à Huy, à leur grand honneur, s'ilz eussent tant de sens et d'avis. Touteffois ilz se partirent de la place, quant ilz sceurent que le duc et l'ost estoient logiez, et alèrent logier ès villages l'ung çà l'aultre là; bien tenoit-on qu'ilz s'en fussent ralez en leurs maisons.

Lendemain, ledit évesque et le conte de Los furent avant le jour levez, et s'en alèrent sur les champs, et virent que ceulx de Liége et leurs aydans estoient jà rengiez comme le jour de devant. Ilz ne voulurent attendre le dangier du duc de Brabant; si leur coururent sus à

tant de gens qu'ilz avoient, et les desconfirent de première venue, sauf tant que le duc de Guerles y sourvint au derrain que la bataille estoit desconfite, et que on les chassoit avant les champs et les tuoit-on à voulenté. Si en demoura bien de mors environ quinze mille, et grand foison de prisonniers; mais le duc de Brabant ne ses gens n'y vindrent jusques au derrain que ce fut fait; puis ala logier ledit duc sur la rivière d'Yerne, dessus Lymon, l'évesque à Lamynes, le conte de Los à Hemricourt. Ce fut l'an de grâce mil CCCXLVII, la nuit de la Magdelène.

Lendemain, on séjourna tout le jour. Le lundy, on ala logier sur la rivière de Gyere. Adoncques commença-on à traittier de paix, qui faitte fut et acordée le samedi après à Warous, laquelle fut bonne et belle pour l'évesque de Liége se ne fut le conseil du duc de Brabant qui tous les gasta. Si m'en tairay atant et parleray d'une aultre matère que j'ay laissée.

CHAPITRE LXXIX.

Comment messire Charles de Bloys fut desconfit et pris en bataille devant la Roche-Dairyan en Bretaigne et mené en Angleterre.

Je[1] me suys longuement teu de la vaillant contesse de Montfort et de messire Charles de Bloys qui toudis se guerryoient merveilleusement en Bretaigne; si y veul revenir pour raconter de leurs aventures.

Vous avez bien entendu ci-devant comme le noble roy d'Angleterre envoya le gentil conte Derby en Gascongne, et comment il envoya deux chevaliers à tout grand foison de gens d'armes et d'archiers en Bretaigne, pour aydier la vaillant contesse de Montfort; desquelz chevaliers l'ung estoit nommé messire Thomas d'Agorne[2] et l'aultre messire Jehan de Articelle. Ilz demourèrent ung grand temps delés la vaillant contesse en la ville de Hainebon, et guerryoient souvent ceulx de la partie messire Charles de Bloys; aussy faisoient les aultres ceulx de la part de la vaillant contesse, et estoit tous Bretons bretonnans, ou la plus grande partie. Entre les aultres y avoit ung chevalier breton bretonnant, moult vaillant homme, que on appelloit messire Jehan de Chastel qui toudis se tenoit emprez la dame. Ainsy estoit le pays gasté et exillé d'une partie et d'aultre, et tout comparoient les povres gens.

[1] Froissart, chap. CCCXIII.
[2] Thomas d'Agworth.

Ung jour, avoient ces trois chevaliers dessus nommez pris assez grand nombre de gens d'armes et de souldoiers à pyé, et s'en alèrent assiégier une bonne ville et grosse, et ung moult fort chastel qu'on clamoit la Roche-Dairyan, et l'assaillirent grandement. Aussy ne faillirent-ilz pas à deffense. Layens avoit ung chastellain qu'on nommoit Tassart de Guyenne, fort escuier hardi et combatant, et si y avoit des bourgoys qui plus estoient de l'acord de la vaillant contesse que de l'aultre partie; si s'acordèrent à ceulx de dehors si vaillanment que au tiers jours ou au quatrième ilz rendirent la ville et le chastel, saufs leurs corps et leurs biens; et livrèrent la clef aux trois chevaliers dessusdis ou nom de la vaillant contesse, puis mirent, les chevaliers, gens d'armes et plenté d'archiers et de souldoiers pour garder la ville et le chastel avecques ledit Tassart et les bourgoys. Si se partirent de là et alèrent par devers la contesse. Quant messire Charles le sceut, il fut grandement couroussé, et manda partout les gens qui estoient de sa partie, les chevaliers, les Gennevoys et tous les souldoiers qu'il poeut avoir. Si y en vint tant qu'il eut bien seize cents armeures de fer et douze mille hommes à pyé, dedens lesquelz il y avoit bien vingt-deux ou vingt-trois chevaliers bannerès et quatre cents chevaliers d'ung escu. Si ala assiégier le chastel et la ville de la Roche-Dairyan dessusdis, mais ceulx de la ville ne furent point esbahys, ains envoyèrent tantost message à la vaillant contesse et aux trois chevaliers, requérans qu'on les voulsist secourir. La vaillant contesse le fist voulentiers, et envoya grands messages par tous ses amis, et fit tant qu'elle eut bien en poy de temps mille armeures de fer et quinze mille hommes de pyé et quinze cents archiers, et les mist tous en la garde et conduite de

ces trois seigneurs chevaliers dessusdis, qui baudement et voulentiers les recheurent; et disoient qu'ilz ne retourneroient mais, tant que la ville et le chasteau seroient dessiégiez, ou ilz morroient en la payne. Là s'en alèrent tant comme ilz poeurent, et firent tant, qu'en feroye-je long compte, qu'ilz vinrent assez prez de l'ost messire Charles. Quant messire Thomas d'Agorne, et messire Jehan de Articelle, et les aultres chevaliers et gens d'armes furent parvenus à deux legues prez de l'ost messire Charles, ilz se logèrent sur une rivière celle nuit, sur l'entente de combatre lendemain. Et quant ilz furent logiez et mis à repos, les vaillans chevaliers prirent la moityé de leur ost et les firent armer et monter paisiblement, et s'en alèrent devant la minuit férir en l'ost messire Charles à l'ung des costez, et y firent grand dommage et y tuèrent grand nombre de gens; et y demourèrent tant que tout l'ost fut esmeu et armé, maiz ilz y arrestèrent si longuement, tant combastant, que ceulx de l'ost furent si grand foison que ilz ne se poeurent retraire sans grande perte, ains furent desconfis et perdirent grand nombre de leurs gens; et y fut pris ledit messire Thomas, luy vingtième, et durement navré; et ledit messire Jehan se retrait par devers son ost à grand meschief à deux cents de compaignons qui estoient eschappez avecques luy. Quant ilz furent revenus à leur ost, ilz contèrent le meschief qui avenu leur estoit.

Droit [1] à celle heure qu'ilz revinrent à leur ost, ung vaillant chevalier, à tout cent glayves [2], vint nouvellement en leur ayde, et dit quant il ouït ces nouvelles, que s'on le vouloit croire, tout l'ost s'armeroit à celle heure mesmement, et iroient sur leurs anemis. Ledit messire Jehan s'y

[1] Froissart, chap. CCCXIV.
[2] Garnier, sire de Quadudal, selon Froissart.

acorda tantost; aussy firent les aultres; si firent tant qu'ilz vinrent devant soleil levant à l'ost messire Charles, qui jà estoit estourmy et se trayoient sur les champs. Là eut forte et dure assemblée, car tantost se coururent sus et se combatirent longuement. Là convint ces petites gens, Angles et Bretons, endurer grand fais contre tant de gens et de seigneurs, ce povez-vous bien sçavoir, et faire grandes apertises et maintes proesses et maintes belles rescousses; touteffois ilz firent tant qu'ilz desconfirent leurs anemis, et détindrent la place, et y demourèrent quinze chevaliers banerès mors et deux cents chevaliers d'ung escu, et quatre mille hommes de pyé; et si y fut pris ledit messire Charles de Bloys, et messire Thomas d'Agorne et tous les compaignons rescous; si y furent gaagniez tentes et paveillons, et fut envoyé ledit messire Charles en Angleterre au noble roy Edowart pour prisonnier; et demoura long temps en prison, puis se raenchonna de quatre fois cent mille escus vielx.

CHAPITRE LXXX.

Comment le roy de France ala bien prez de Calays à toute poissance, pour contresiégier le roy d'Angleterre, mais il ne poeut passer.

Or[1], weil-je retourner au vaillant roy Edowart qui estoit devant Calays et y avoit esté bien par l'espace de demy an. Quant il entendi que le roy Philippe de France faisoit son mandement général, par toute France, que tous nobles et non nobles fussent à luy à Amiens, entour la Penthecouste, pour dessiégier la bonne ville de Calays, il se commença à aviser comment il pourroit nuire aux Françoys et maintenir son siége si longuement qu'il poeut affamer la ville; car il véoit bien qu'elle estoit si forte et si bien garnie de bonnes gens qu'il ne le pourroit avoir pour assaillir ne pour escharmucher; et trop luy pesoit quant il véoit ses gens estre affolez ou tuez folement en assaillant. Si fist faire ung hault chastel de grand et gros mesrien sur la rive de la mer, et le fist pourveir de bombardes, d'espingales, d'artilleryes et d'aultres engins; et fist mettre sus ung fort engin et bien quarante hommes d'armes et deux cents archiers, qui gardoient si prez le havre et le port de Calays, que riens n'y povoit entrer ni issir que tout ne fut brisié et confondu. Ce fut l'advis par quoy ceulx de

[1] Froissart, chap. CCCXV.

la ville furent plus grevez. Aprez il fist tant aux Flamens, qu'ilz se levèrent et s'en alèrent par devers Cassel et Aire et Saint-Omer, ardans et gastans pays. Si convint le roy de France aler par devers Arras, et envoyer le plus de ses gens par devers Saint-Omer et Aire, qui eurent grands hustins aux Flamens, pluseurs à leur perte, et pluseurs à leur gaagne; et au derrain, les Flamens furent durement reboutez, et gastèrent les Françoys entièrement le pays qu'on dit la Loye[1].

Ainsy[2] que le roy Philippe estoit à Arras et ses gens entendoient à guerrier les Flamens, messages luy vinrent de par ses gens qui estoient dedens Calays, comment il les voulsist hastivement secourir, car vitaille leur faloit. Dedens la ville estoit ung chappitaine de par le roy Philippe, nommé messire Jehan de Vyane, et ung aultre, son compaignon, qu'on clamoit messire Jehan de Faerye, et messire Arnoul d'Udehen, vaillans chevaliers et hardis, et ung des plus proeuz de France; et si y estoit le sire de Beaulot, et pluseurs bons chevaliers que je ne sçay nommer; et si y fut messire Baulduyn d'Obrecicourt, qui mort y fut, si ne le doibt-on pas [obmettre].

Quant le roy Philippe entendi ces nouvelles, il en eut grand doulour et grande pitié, et manda toutes ses gens et se trahi par devers Hesdin; et dist qu'il vouloit qu'on se traist par devers l'ost des Angloys, car jamais n'entenderoit à aultre chose jusques à tant qu'il auroit dessiégié Calays. Si se parti lendemain de Hesdin, et s'en ala à Fauquenberge, et puis s'en vint logier entour Ghynes qui estoit toute arse et tout le pays gasté; puis s'en vint len-

[1] La Loeve. Froissart.
[2] Froissart, chap. CCCXVI.

demain matin logier sur le mont de Sangate, assez prez de l'ost des Angloys, et avoit si grande compaignie avecques luy que je ne sçauroye nommer ne extimer le nombre. Quant ceulx de Calays le virent sur le mont de Sangate, ilz eurent moult grande joye, car ilz cuidoient bien estre dessiégiez, mais quant ilz virent que on se logoit, ilz se commencèrent ung petit à désespérer.

Or[1] vous diray ce que le noble roy Edowart fit quant il vit le roy Philippe venir à si grande poissance pour combatre à luy et dessiégier la ville de Calays, laquelle tant luy avoit cousté de gens et de paine de son corps et de trésors, et mesmement qu'il l'avoit si prez estrainte que plus guères ne se povoit tenir, si luy vendroit à grand contraire s'il s'en partoit ainsy. Il avisa que les Françoys ne pourroient venir à luy ne à la ville de Calays, fors que par l'ung des deux pas, ou par les dunes, sur le rivage de la mer, ou par dessoubs où il avoit grand foison de crolières et maresquages; et n'y avoit que ung seul pont par où on poeut passer, et l'appelloit-on le pont de Mylays. Si fist traire toutes ses naves et vaisseaulx par devant ces dunes, et bien garnir d'espingales, de bombardes et d'archiers, par quoy l'ost des Françoys n'y osast passer, et fist le conte Derby son cousin aler logier sur le pont de Mylays, à grand foison de gens d'armes et d'archiers, par quoy les Françoys ne peussent passer, si non par les mares qui estoient impossibles à passer. Par dessus le mont de Sangate avoit une tour que trente-deux Anglois tenoient, et gardoient là le passage des dunes, et l'avoient durement enforcé de grands doubles fossez. Quant les Françoys furent logiez sur le mont de Sangate, ainsy que vous avez

[1] Froissart, chap. CCCXVII.

ouy, les communes alèrent vers celle tour, et bons Anglès de tirer, et bonnes communes de grandement assaillir si fort qu'ilz gaagnèrent la tour et mirent tout à mort.

Quant[1] l'ost des Françoys fut ainsy logié, le roy Philippe envoya ses mareschaulx, le seigneur de Beaujeu et le seigneur de Saint-Venant, pour espyer et considérer comment et par où il pourroit aprochier l'ost des Angloys plus convenablement. Ces mareschaulx alèrent partout regarder les passages, puis revinrent au roy et luy dirent à brefves parolles qu'il n'y avoit passage par où l'ost du roy poeut aprochier l'ost des Angloys s'il ne vouloit mettre ses gens à perte mielx qu'ilz ne furent à la bataille de Cressy. Lendemain, aprez messe, le roy Philippe envoya grands messages au roy d'Angleterre, et passèrent au pont de Mylays par le congié du conte Derby, et vinrent au roy et luy dirent comment à grand tort il avoit assiégié la ville de Calays, et luy prièrent de par le roy qu'il voulsist livrer passage par où il poeut convenablement passer et il le combateroit; et se ce faire ne vouloit, il se retrairoit arrière et il livreroit par de là bonne place de terre, et se combasteroient; à cui Dieu en donnast la grâce de la victoire, si l'eust.

Quant le roy Edowart entendi ces parolles il pensa ung petit, puis dist : « Seigneurs, j'ay bien entendu ce que vous me dittes de par vostre sire, lequel appellez ainsy qu'il vous plait, touteffois tient-il mon héritage à grand tort. Si luy direz de par moy que je suys cy à prez d'ung an, à sa veue et sceue; plus tost y fust venu s'il eut voulu, mais il m'a lessé cy demourer si longuement que je y ay despendu largement du mien, et cuide

[1] Froissart, chap. CCCXVIII.

avoir tant fait que briefment seray seigneur de la bonne ville de Calays. Si ne suys pas conseillé de tout faire à sa devise, ne à son aise ne à son plaisir, ne d'eslongier ce que j'ay conquis ou pense à conquerre; et s'il ne poeut passer par une voye, s'il voisse par l'aultre[1].» Les messages virent qu'ilz n'en auroient aultre response; si s'en retournèrent vers le roy Philippe et luy dirent, dont ledit roy fut tout confus et esmary; ce ne fut pas merveille, quant il avoit tant de nobles seigneurs et de loingtains pays amené, et véoit bien qu'il luy en faloit retourner sans riens faire.

A[2] ce point vinrent deux cardinaulx qui longuement et souvent avoient parlementé ensemble pour trouver acord entre les deux roys; si pryèrent au roy Philippe premièrement qu'il octroyast une souffrance de trois jours seulement pour veoir se vers le roy d'Angleterre pourroient

[1] Le roi d'Angleterre, dans une lettre à l'archevêque d'Yorck, assure au contraire qu'il accepta le défi, et que le combat n'eut pas lieu, parce que Philippe de Valois décampa précipitamment dans la nuit du 2 août, après avoir mis le feu à son camp.

Il y a entre le récit de Jean le Bel et la lettre du roi Édouard encore d'autres différences qui ont été signalées par Bréquigny, dans son second mémoire sur la ville de Calais (*Mémoire de l'Académie des Inscriptions*, tome L, p. 612). Tout en adoptant la version anglaise, le savant académicien ne se dissimule pas que la lettre du monarque anglais pourrait bien n'être pas le garant le plus sûr: « Adressée aux principaux seigneurs de l'administration de l'Angleterre, dit-il, elle paraît avoir été destinée à être rendue publique, et dans ces sortes de pièces, on s'occupe plus du soin de relever ses avantages, que de raconter les faits avec une scrupuleuse exactitude. Édouard voulant, dans sa lettre, soutenir le ton de supériorité, a peut-être feint d'avoir accepté le défi de Philippe, quoiqu'en effet il l'ait refusé. On est même d'autant plus porté à le croire que toutes les règles de la prudence sembloient exiger ce refus, puisqu'autrement Édouard mettoit volontairement au hasard d'une bataille la prise de Calais, qu'il avoit en sa main. »

[2] Froissart, chap. CCCXIX.

trouver quelque appointement ; puis s'en vinrent au roy d'Angleterre et lui requirent semblablement, et il s'y acorda; et envoya à ce parlement le gentil conte Derby, le conte de Noirhantonne, messire Watier de Manny, en cui il se fioit moult, et messire Regnault de Cobaing. De par le roy Philippe y vinrent le duc de Bourbon, messire Jehan de Haynau, le sire de Beaugieu et messire Jeffroy de Charni [1]. Ces seigneurs parlementèrent tous ces trois jours et les deux cardinaulx aloient entre les parties moyennant, mais ilz n'y poeurent trouver acord; et toudis parlementant le noble roy faisoit tousjours son ost renforcier et faire merveilleusement grands fossez sur les dunes, par quoy les Françoys ne peussent passer. Et sachiez que cil parlement ennuioit moult à ceulx de Calays, car trop longuement on les faisoit jeûner.

Quant le roy Philippe vit qu'il n'y avoit acord nul, il eut conseil qu'il s'en iroit devers Arras et laisseroit ceulx de Calays s'acorder aux Angloys. Si fist lendemain tout son ost deslogier; il n'a si dur coeur au monde, quant il vit ceulx de Calays lamenter et regreter quant ilz virent cel ost ainsy soy départir sans les secourir, qui se poeut tenir de plourer; et quant Angloys virent les Françoys ainsy deslogier, grand foison s'en alèrent pour aventurer et frapper à la queue de l'ost; si trouvèrent encores moult de tentes, et wagnèrent moult de pain, de vin et de vyandes que les taverniers avoient là amené, et s'en estoient fuys quant ilz avoient veu les Angloys venir; tout fut pris et gasté aval les champs.

Quant [2] ceulx de Calays virent que le roy Philippe s'en

[1] Ni le roi Edouard, ni Jean le Bel, ni Froissart ne sont d'accord sur les noms de ces plénipotentiaires.

[2] Froissart, chap. CCCXX.

estoit alé ainsy, et que toute leur espérance estoit faillie, et estoient à si grand meschief de famine que le plus poissant à paine se povoit soustenir, si eurent conseil qu'il leur valoit mielx mettre en la grâce du roy d'Angleterre et en sa pure volenté, se plus grande douceur n'y povoient trouver, que soy lesser morir de faim, car les pluseurs en pourroient arragier et perdre corps et âme. A ce conseil ilz s'acordèrent tous, et prièrent à messire Loys de Vyane, leur souverain, qu'il en voulsist parler. Si vint [aux créneaulx] ledit messire Loys, et signa qu'il vouloit parlementer. Le roy y envoya tantost le conte de Noirhantonne, messire Watier de Manny, messire Renault de Cobaing, et messire Thomas de Holande. Quant ilz furent là venus, ledit messire Loys leur dit : « Seigneurs, vous estes moult vaillans chevaliers; vous sçavez que le roy de France, que nous tenons à seigneur, nous a cy envoyé, et commandé que nous gardissions ceste ville et chastel si que blasme n'en eussions et il n'en eut point de dommage; nous en avons fait nostre povoir. Or est nostre secours failli, et vous nous avez si estraint que nous n'avons de quoy vivre; ains, nous convendra morir et arragier de faim, se le noble roy n'a pitié de nous. Cher sire, si luy weilliez prier en pitié qu'il weille avoir mercy de nous, et nous en weille tous lesser aler ainsy que nous sommes; si prende la ville et le chastel, et toute la richesse qui dedens est, il y en trouverat assez. »

Messire Watier de Manny respondi et lui dit : « Messire Loys, nous sçavons assez de l'intencion de nostre seigneur, car il le nous a dit, mais ce n'est pas son entente que vous en puissiez aler ainsy que luy avez dit; ains est son propos que vous vous mettez tous en sa pure volenté, ou pour raenchonner ceulx qu'il luy plaira

ou faire morir, car vous luy avez fait tant de despis et le sien despendre, et foison de ses gens morir, si luy en ennoye ce n'est pas merveille. » Ledit messire Loys respondi : « Ce seroit trop dure chose pour nous, se nous consentions ce que vous avez dit; nous sommes chi ens ung poy de chevaliers et d'escuiers, qui avons nostre seigneur servi le plus loyalement que poeu avons, comme vous feriez le vostre et feriez en semblable cas, et avons souffert maintes mésaises; mais ainchoys endurrions-nous le plus grand tourment que oncques gens firent, que nous consentissions que le plus petit garchon de la ville eust aultre mal que le plus grand; mais nous requérons humblement que vous priez au roy qu'il nous weille recepvoir en pitié, au mains prisonniers, saufs nos corps et nos membres. »

Messire Watier dit qu'il feroit voulentiers ce message et en feroient leur povoir. Ilz contèrent au roy toutes ces parolles, mais il n'en voulut riens faire, ne s'acorder à celle derraine requeste, pour prière ne pour raison que on luy sceut monstrer. « Doncques, luy dist messire Watier de Manny, sire, vous porriez bien avoir tort et nous donner mauvaiz exemple; se vous nous envoyez en aucune de vos fortresses, par sainte Marie nous n'yrons pas si voulentiers, se vous faites ces gens mettre à mort ainsy que vous dittes, car ainsy feroit-on de nous en semblable cas, combien que nous feissions nostre debvoir. » Cil exemple amolist grandement le cueur du roy, si dist : « Coseigneurs, je ne weil pas estre tout seul encontre vous, alez vous en arrière, et leur dittes que pour l'amour de vous tous, je les rechevray voulentiers tous comme prisonniers, sauf que j'en weil avoir six des plus gros de la ville, lesquelz venrent par devant moy en

pures et simples chemises, la hart au col, et m'aporteront le clefs de la ville, et feray d'eulx ma pure volenté. »

Ces[1] seigneurs raportèrent ce message audit messire Loys, et luy dirent que à grande paine l'avoient impetré. Ledit messire Loys dist, puis que aultre chose ne povoit estre, il le raporteroit voulentiers à ceulx de la ville et à ses compaignons. Le chevalier se parti des créneaulx, et fist sonner la cloche et assembler toutes les gens de la ville, hommes et femmes, désirant donner bonnes nouvelles, car ilz arragoient de faim tous. Ledit chevalier leur dit ces nouvelles; ilz commencèrent alors si fort à braire et crier, que ce fut grande pitié. Aprez, se leva en piez le plus riche bourgoys de la ville qu'on appelloit seigneur Eustace de Saint-Pierre, et dit ainsy devant tous : « Seigneurs, grand pitié et meschief seroit de laissier morir ung tel poeuple qui ci est, pour famine ou aultrement, et si seroit grande aumosne et grande grâce envers Nostre Seigneur qui les pourroit deffendre. Quant à moy j'ay si grand espérance en Nostre Seigneur, que se je puis sauver ce poeuple par ma mort, j'auray pardon de mes deffaultes; si weil estre le premier des six, et me mettray voulentiers nuds piez, en pure chemise, la hart au col, en la mercy du roy Edowart. »

Quant le bourgoys eut dit celle parolle, chascun l'ala aourer de pitié, et pluseurs femmes et hommes se laissèrent cheoir à ses piez tenrement; ce ne fut pas merveille, car nulz ne pourroit penser la grande destresse de famine qu'ilz avoient enduré plus de six septmaines devant. Quant ce proeudons sire Eustace eust ainsy parlé comme vous avez ouy, ung aultre bourgoys des

[1] Froissart, chap. CCCXXI.

plus riches aussy pareillement se leva, et dit semblablement, et qu'il vouloit estre le second. Aprez, se drescha le tiers bourgoys, après, le quart, et puis le cinquiesme et puis le sixiesme, je n'ay que faire de les nommer tous [1], maiz tous dirent de leur pure volenté qu'ilz se mettroient en la volenté du roy Edowart, qu'on tenoit au plus vaillant prince du monde, ainsy qu'il l'avoit devisé, pour sauver le remanant du poeuple qui là estoit. Ce fut grande pitié pour eulx et grande grâce pour tous ceulx de la ville.

[1] Froissart qui, dans l'admirable épisode du siége et de la reddition de Calais, n'a fait que copier Jean le Bel, cite les noms de trois autres bourgeois, les sires Jean d'Aire, Jacques et Pierre de Vissant.

CHAPITRE LXXXI.

Comment six bourgoys de la ville de Calays apportèrent les clefs de la ville au roy d'Angleterre en pures chemises et la corde au col.

Ces [1] six bourgoys, qui estoient les plus riches de la ville, voulurent le remanant du poeuple sauver, et accomplir le plaisir du roy Edowart. Si se mirent tantost en l'estat que aler debvoient par devers luy, et dirent aux chevaliers : « Nous désirons tous tant de sauver le poeuple de ceste ville, que nous nous mettons ainsy que vous véez et que vous nous avez rapporté, et portons les clefs du chastel et de la ville avecques nous; si nous weilliez mener et prier pour nous qu'il weille avoir de nous pitié. »

Les quatre seigneurs prirent ces six bourgoys et les menèrent par devers le roy. Tout l'ost s'assembla en la place; là y eut grande presse, ce povez sçavoir; et pluseurs disoient que on les pendit apertement, et pluseurs ploroient de pitié. Le noble roy accompagné de ses contes et barons s'en vint en la place, et la royne enchainte le suivi, pour veoir que ce seroit. Les six bourgoys se mirent tantost à genoulx par devant le roy, et [messire Eustace] dit ainsy : « Gentilz roy, véez cy nous six qui avons esté de l'ancienne bourgoisye de Calays, et grands

[1] **Froissart, continuation du chap. CCCXXI.**

marchans, nous vous apportons les clefs de la ville et chastel de Calays, et les vous rendons à vostre plaisir; si nous sommes mis en tel point que vous véez à vostre pure volenté, pour le remanant du poeuple sauver, qui a souffert mainte paine; si weilliez de nous avoir pitié et mercy par vostre très-haulte noblesse. » Certes il n'eut adoncques en la place seigneur ne chevalier qui ne plourast de pitié ne qui poeut parler de pitié; et le roy avoit adoncques le cuer si dur de couroux, qu'il ne poeut à grand pièce respondre, puis commanda que on leur copast les testes tantost. Tous les seigneurs et chevaliers luy prièrent tout en plourant tant que ilz poeurent, que il eut pitié d'eulx; mais il n'y voult entendre. Adoncques parla le gentil chevalier messire Watier de Manny, et dit: « Ha! gentil sire, weilliez refréner vostre courage; vous avez la renommée et fame de toute gentillesse; ne weilliez pas faire chose par quoy on puist parler sur vous en nulle villainie; se vous n'en avez pitié, toutes gens diront que vous avez le cuer plain de toute cruaulté, comme de faire morir ces bons bourgoys, qui de leur propre volenté se sont venus rendre à vous pour sauver le remanant du poeuple. » A ce point se grignya le roy, et dist: « Messire Watyer, souffrez-vous! il n'en sera aultrement; faceon venir le bourreau; ceulx de Calays ont fait morir tant de mes hommes qu'il fault aussy ceulx-cy morir. »

[Adoncques fit la noble royne d'Angleterre grand humilité, qui estoit durement enceinte, et plouroit si tenrement de pitié que elle ne pouvoit se soustenir. Si se jeta à genoux par devant le roy son seigneur, et dit ainsy] [1] : « Ha! gentil sire, depuis que j'ay passé la mer en grand péril

[1] Les mots placés entre deux crochets manquent dans le manuscrit de Châlons; nous les avons rétablis d'après Froissart.

ainsy que vous sçavez, je ne vous ay riens demandé, si vous prye et requier, à jointes mains, que pour l'amour du filz de Nostre Dame, vous weilliez avoir mercy d'eulx. » Le gentil roy arresta un poy de parler et regarda la royne devant luy à genoulx, amèrement plourant; si luy commença ung petit le cueur à amollier, et luy dist : « Dame, j'amasse mielx que vous fussez aultre part; vous me priez si tenrement que je ne le vous ose escondire; et combien que je le face envis, néantmains, prenez-les, je les vous donne. » Si prist les six bourgoys par les chevestres, et les livra à la royne, et quitta de mort tous ceulx de Calays pour l'amour d'elle; et la bonne dame fist revestir et aisier lesdis six bourgoys.

Ainsy [1] fut la forte ville de Calays assiégée par le roy Edowart, l'an de grâce mil CCC XLVI à l'issue d'aoust, et fut rendue l'an mil CCC XLVII en ce mesmes moys. Si [2] poeut-on penser que le roy avoit moult grande volenté de le conquerre, quant il y demoura ung an tout entier, et y despendi moult grand trésor tant en frais comme en gages de souldoiers, et de maisonnements et de fabriques d'engins, avecques les aultres charges d'Escoce, de Gascongne, de Bretaigne, de Poytou et en aultres marches où il menoit et faisoit mener guerre. Et croy que on ne trouveroit en hystoire que oncques roy crestien guerriast en tant de marches en ung temps, ne poeut soustenir si grands frais et despens comme il a fait jusques à ores; je ne scay comment il en sera le temps advenir. Or weil-je retourner à nostre matère.

Quant le noble roy eut donné les six bourgoys à la

[1] Froissart, chap. CCCXXII.
[2] Ce qui suit jusqu'à l'alinéa, a été omis par Froissart.

royne, il envoya ses mareschaulx messire Watyer de Manny et pluseurs aultres en la ville pour en prendre possession et saisine, et leur commanda qu'ilz prissent messire Loys de Vyane et tous les aultres et les envoyassent en Angleterre, et que tous les aultres souldoiers et ceulx de la ville fussent mis dehors en leurs draps sans plus. Ainsy fut fait que commandé fut; si firent lesdis mareschaulx apporter aux souldoiers tout leur harnas en la halle et jetter en ung mont. Puis saisirent toutes les maisons des bourgoys, et commandèrent que nulz sur la hart n'y forfeissent. Quant tout cė fut fait, le roy entra en la ville et la royne aussy, à tout grande solemnité de trompettes et de clarins, et tint le roy une grande court au chastel, et envoya ses gens dont il n'avoit que faire envoye. Si demoura en la ville de Calays à grand nombre de gens d'armes, par l'espace de trois septmainnes, pour le chastel et la ville remettre en bon point, et pour ordonner qui le garderoit et qui en la ville demourroit.

Or [1] m'est advis que c'est grand pitié à considérer que ces vaillans bourgoys et bonnes bourgoyses devinrent, dont il avoit grand foison en la ville de Calays, riches et poissans de héritages et d'avoir, et si leur convint tout laissier et aler hors en leurs simples draps. Il m'est advis qu'il a [cuer] bien dur à cui pitié n'en prendroit, mesmement que le roy Philippe ne leur en fit oncques denrée davantage. Adoncques estoit le roy Philippe retrait à Arras, et donnoit à ses estrangiers congié, et envoya à grand foison de ses meilleurs hommes, pour contregarder sur les frontières que les Anglois ne revenissent plus par deçà la mer. Ce

[1] Froissart, chap. CCCXXIII, mais le récit de Jean le Bel est plus étendu.

n'estoit pas signe qu'il eust entente de faire une telle entreprise sur les Angloys par delà la mer, comme le roy d'Angleterre avoit fait et faisoit sur luy. En ce temps se travaillèrent les deux cardinaulx, et alèrent tant, d'ung costé et d'aultre, que trèves furent acordées, lesquelles debvoient durer jusques à la Saint-Jehan, qui seroit l'an mil CCC XLVIII; et debvoit chascun tenir ce qu'il avoit et dont estoit en saisine.

Quant ces trèves furent acordées, le roy Philippe s'en ala à Paris et départi de ses gens; et le roy Edowart establi à chastellain à Calays ung Lombard; et y mit grand foison de bonnes gens d'armes, et grand foison de gens qui vouloient labourer et gaagnier en ces beaulx hostelz de bourgoys; et donna aux souldoiers, et à ceulx qui là demouroient, de ces armeures lesquelles estoient là demourées; puis s'en alèrent en Angleterre luy et la vaillant royne, et vinrent à Londres où ilz furent grandement et à grand joye recheus; chascun poeut penser que le roy fut merveilleusement festié. Là il ala veoir ses prisonniers, et les salua moult courtoisement, et leur donna à disner en plaine sale avecques luy. Si [1] y poeut-on veoir belle compaignie de prisonniers, et il debvoit bien Dieu grâcier quant il avoit en sa prison le roy d'Escoce, le conte de Moret qui luy avoit ars et exillié son pays, messire Charles de Bloys, duc de Bretaigne, qu'on luy avoit envoyé, le connestable de France, conte de Ghynes et conte de Eu, le chambellan de Tancarville, conte de Melun, messire Loys de Vyane, chappitaine de Calays, et grand foison d'aultres chevaliers d'ung escu et des bour-

[1] Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du chapitre, a été omis par Froissart.

goys d'Amiens et des bonnes villes de Normendie, et ses adversaires ne tenoient nul des siens. Si m'est advis que selon le monde on luy doibt tourner à grand honnour et à grande grâce de Dieu; et avecques ce que il et ses gens avoient gasté et exillié toute la terre d'Escoce jusques à la cité de Saint-Jehan, et jusques à la grande forest de Gendours, et conquis la bonne cité de Berwich et toutes les fortresses de là entour; et d'aultre part, ses gens avoient gasté et exillié la plus grande partie de Gascongne jusques prez de Thoulouse, et par dechà gasté et exillié tout le pays de Poytou, et conquis pluseurs bonnes villes et forts chastelz comme Leysignen, Saint-Jehan-d'Angely et la cité de Poittiers; tout en telle manière le grand pays de Bretaigne. En aprez, en propre personne avoit gasté et exillié le pays de Constentin, de Normendie, de la conté d'Évreuz jusques à Paris, et puis passé la grande rivière de Saine au pont de Poissy, et puis gasté et exillié tout le pays d'Aminois, de Beauvoisys et la conté de Ponthyeu; en aprez demouré en la bataille arrengie, à poy de gens et à plains champs, sans fosse ne fortresse, contre toute la poissance de France, et tenu champ deux jours entiers, et desconfit, pris et tué tous les plus grands seigneurs du royaume de France, de l'Empire et d'Alemaigne, et puis tantost assiégié la forte ville de Calays sans raler en son pays, et là demouré par l'espace d'ung an, et au chief de l'an l'avoir conquise, ainsy que vous avez ouy. Il m'est advis que telles grandes et haultaines entreprises ne sont pas sans très-grand honnour, et que on ne poeut trop loer, ne prisier, ne honnourer le très-noble roy à cui Dieu a voulu si évidanment aydier. Je m'en tairay atant et vouldray à nostre matière retourner.

CHAPITRE LXXXII.

Comment les brigans s'assembloient et roboient villes et chasteaulx en Bretaigne et ailleurs.

Toute [1] celle année que les trèves furent acordées, les deux roys se tinrent en paiz l'ung contre l'aultre; mais pour ce ne demoura pas que messire Guillaume Douglas, le vaillant chevalier, et les Escots sauvages qui se tenoient avecques luy en la forest de Gendours, ne guerriassent tousjours aux Angloys et les dommagassent là où les poeussent trouver, jasoit ce que le roy leur seigneur fust ès prison du roy d'Angleterre; et pour les trèves acordées ne laissèrent oncques de guerryer ceulx de la part du roy d'Angleterre en Gascongne et en Poytou. Ceulx de la part au roy Philippe ne tindrent aussy oncques trèves, ains gaagnoient et conquéroient souvent fortes villes les ungs sur les aultres, par force ou par emblée, comme par eschelier souvent de nuit et par trahison; et souvent y avoit de belles aventures l'une foys aux ungs, l'aultre foys aux aultres; et les brigans toudis aguetoyent à desrober les villes et les chasteaulx, qu'ilz conquéroient si grand trésor que merveille, et en devenoient aucuns si riches qu'ilz devenoient chappitaines et maistres des aultres. Tel y avoit qui estoit riche de quarante mille escus. Ilz espyoient, telle foys estoit, et bien souvent une bonne ville ou ung bon chastel une journée ou deux, et puis s'assembloient trengte

[1] **Froissart, chap. CCCXXIV.**

ou quarante brigans, et aloient tant de costé et d'aultre qu'ilz entroient en celle ville sur le point du jour, et boustoient le feu en une maison, et ceulx de la ville cuidoient qu'ilz fussent encores mille armeures de fer, si s'enfuioient qui mielx mielx, et cilz brigans brisoient et rompoient les maisons et tout roboient, puis s'en aloient ainsy chargiez. Ainsy firent-ilz à Donsenal et en pluseurs aultres villes. Entre les aultres eut ung brigant qui en telle manière espya le très-fort chastel de Comborne, qui siet assez prez de Lymoges, en moult fort pays; si prit trente de ses compaignons et vinrent à ce fort chastel et montèrent dedens par eschielles; si le gaagnèrent et prirent le seigneur, que on nommoit le visconte de Comborne, en son lit, et tuèrent toute la maisnie de layens, et mirent le seigneur en prison en son chastel mesmement, et le tinrent si longuement qu'il se raenchonna à vingt-deux mille escus. Encores détint le brigant le fort chastel et le garnit bien, et le vendit au roy Philippe parmi trente mille escus que on luy bailla, et devint machier du roy, et avoit nom Bacon le brigant. Il fut aprez, à Paris et en France, grand maistre bien monté et vestu.

Ainsy [1] se maintenoit-on en la duchié de Bretaigne, en pillant et robant villes et chasteaulx. Entre les aultres, y en ot ung qui avoit nom Croquart, qui avoit esté toute sa vye povre garchon et page au seigneur d'Erkes en Holande. Quant il commença à venir grand, il eut congié de son maistre; si s'en ala suivir les guerres de Bretaigne, et s'y pourvéi en telle manière, en poy de temps, que on disoit qu'il avoit bien quarante mille escus, sans ses chevaulx, dont il avoit bien en l'estable trengte ou quarante

[1] Froissart, chap. CCCXXV.

bons coursiers, et avecques ce il avoit le nom d'estre le plus apert en armes qui fut en tout le pays; et fut esleu pour estre l'ung des trengte Angloys qui se combatirent contre les trengte Françoys en Bretaigne, de quoy vous orrez parler cy aprez, et fut l'ung des pris à celle bataille; et puis luy avint une grande meschéance, car ainsy qu'il chevauchoit ung jour son coursier aux champs, et luy vouloit faire saillir ung fossé, il chéy à terre et se rompit le hasteret [1]. Je ne sçay qui emporta son trésor. Telz brigants multiplièrent aprez tant qu'ilz firent moult de dommages ès pays où ilz estoient.

[1] Le cou.

CHAPITRE LXXXIII.

Comment li roy Edowart personnellement rescouit le chastel de Calays vendu par trahison du chastellain à messire Jeffroy de Charny.

Aprez [1], avint l'an mil CCC XLVIII que messire Jeffroy de Charny, vaillant et proeu chevalier, pourchassa tant envers ce Lombard nommé Aymery, de cui le roy Edowart tant se fioit qu'il l'avoit fait chastellain et garde de Calays, qu'il luy convenança de luy livrer le chastel par nuit, parmi la somme de vingt mille escus. Aprez, avint que le roy Edowart sceut ces convenances, je ne sçay comment ce fut; si manda ledit Lombard, et fit tant, par amours ou aultrement, que ledit Lombard luy congnut la vérité. Quant le roy eust ouy fin et commencement de la besongne, il s'avisa et dit au Lombard : « Si tu vouloyes faire ce que je te diray, et m'en vouloyes asseurer, je te pardonneroye tout et te tendroye à tousjours de mon conseil. » Le Lombard luy dit que moult voulentiers le feroit : « Doncques, dit le roy, je te diray que tu feras; je weil que tu gaagnes les florins; tu parferas tes promesses, mais que tu ayes ton payement; et luy feras sçavoir qu'il soit appareillié de grand foison de gens d'armes et garny d'argent, car tu luy tendras très-bien ta promesse, et tu me lairas chevir du remanant. Mais ne fay nul semblant

[1] Froissart, chap. CCCXXVI.

à homme du monde que je en sache riens. » Le Lombard luy promit que non feroit-il ; puis s'en ala moult joyeux de ce qu'il auroit l'argent au gré du roy, et puis avenist ainsy qu'il pourroit du remanant. Il s'en revint à Calays, et fit tant qu'il parla en lieu secret à messire Jeffroy de Charny, et s'acordèrent tant que la besongne iroit avant, et aroit le Lombard les vingt mille. Quant ce fut acordé, et le Lombard eut envoyé son frère en hostage au noble roy Edowart, pour seurté de bien et loyaument faire ce que commandé luy avoit, il luy fist sçavoir le jour et l'eure que la besongne se debvoit faire.

Puis [1] que le noble roy sceut le jour et l'eure que la chose se debvoit faire, il fit une hardie entreprise que chascun prince ne feroit pas ; il eut plus chier qu'il se mit en aventure de morir et son filz aussy, qu'il perdist par trahison ce qui tant luy avoit cousté. Aussy luy estoit-il advis qu'il feroit plus seurement la besongne que celluy qu'il y envoyeroit. Si fist tant qu'il vint à Calays, à la minuit devant le jour que la besongne se debvoit faire ; si se mirent luy et aucunes de ses gens [dedens le chastel, en tours et en chambres], les aultres s'encloyrent en vielles murailles et y demourèrent tout le jour aprez si paisiblement que on ne s'en aperchut. Quant vint la minuit, ledit messire Jeffroy vint bien à tout dix mille hommes de pyé et grand foison de gens d'armes, à celle entente que s'il avoit le chastel, il gaagneroit la ville aprez.

Quant il sembla au Lombard que temps estoit, il s'en ala celle part où il cuida trouver ledit messire Jeffroy ; si le trouva et luy dit que point estoit, mais que il eut les

[1] Froissart, chap. CCCXXVII et CCCXXVIII. Le récit de Froissart est plus circonstancié que celui de Jean le Bel.

florins. Ledit messire Jeffroy dit que les florins estoient tous prests, mais il envoyeroit ainchoys avecques luy deux escuiers pour sçavoir s'il estoit ainsy qu'il disoit. Si les envoya et sembla aux escuiers qu'il avoit vray dit, et le rapportèrent ainsy à leur maistre, et l'argent luy fut baillié. Il le prist et l'emporta et dist qu'on le suivist bellement, sans faire frainte. Quant il fut dedens la porte, il se mit dedens la chambre du portier et laissa la porte ouverte. Ceulx entrèrent dedens premièrement aux quelz messire Jeffroy l'avoit commandé; adoncques sailli hors le noble roy, et son filz aussy, crians : « A la mort, à la mort, » et les aultres aprez, sique ces douze furent tantost tuez; puis fist-on alumer grand foison de falos, et issi hors le noble roy, et ses gens avecques, et coururent sus messire Jeffroy et ses gens, qui furent si esperdus qu'ilz cuidèrent que les Angloys fussent plus la moitié qu'ilz n'estoient, car ilz virent bien qu'ilz estoient trahys. Si en y eut qui s'enfuirent et qui aussy se deffendirent grandement. Si eut là une bataille moult dure, et moult bien se deffendi le vaillant chevalier messire Jeffroy, et pluseurs aultres escuiers que je ne sçay nommer; mais sur tous les aultres vaillamment se deffendi messire Eustace de Ribemont, et eut à faire au roy corps à corps; et là fut tué ung moult vaillant bachelier qu'on nommoit messire Henry du Boys. Ainsy que le noble roy se combatoit grandement, ceulx de la ville s'esmurent et s'armèrent, et saillirent hors à grande lumière et vinrent ferir dessus. Quant les Françoys virent ce, ilz se desconfirent et fuirent le mielx que ilz poeurent; mais grand foison y en demoura de mors; mais les gens de pyé qui goutte ne véoient en fuyant, s'en alèrent ferir dedens une grosse rivière et foison s'y noya. Ainsy fut rescous le chasteau

de Calays moult vassaument, et fut pris messire Jeffroy de Charny, qui avoit brassé toute la besongne, et messire Eustace de Ribemont et pluseurs aultres, jusques à dix, que je ne sçay nommer.

Quant [1] la bataille fut finie, le vaillant roy rentra en son chastel et tous ses compaignons avecques leurs prisonniers, et les firent désarmer et firent apprester à celle heure à souper. Si furent les gens de la ville ungs et aultres de la venue du roy moult esbahys, et de la sauvage aventure qui avenue estoit aussy.

Quant le souper fut appareillié, le noble roy Edowart fit tous ses chevaliers souper à sa table encosté luy, et leur fit toute la feste et honneur qu'il poeut par raison. Quant le souper fut passé, il parla à eulx assez d'unes choses et d'aultres, et entre les aultres il dit à messire Jeffroy de Charny : « Messire Jeffroy, je vous doy par raison poy amer, quant vous voulez par nuit embler ce qui m'a tant de deniers cousté, et l'ay si bien acheté. Si suys moult aise quant je vous ay pris sur le fait; vous en vouliez avoir meilleur marchyé que je n'en ay eu, qui le cuidiez avoir pour vingt mille escus; mais Dieu m'a aydié que vous n'estes pas venu à vostre entente, encores m'aydera, s'il luy plaist, aussy vrayement qu'il scet bien que j'ay bonne et juste cause. » Puis parla à messire Eustace et luy dist : « Vous estes le chevalier du monde que je veisse jamais mielx et plus vaillanment assaillir ses anemis, et qui mielx soet son corps deffendre, ne qui en bataille où jamais fusse m'a donné le plus à faire corps à corps; si vous en donne le prix de toute la bataille par dessus tous. » Puis prit le roy ung moult riche chappellet, moult richement ouvré

[1] Froissart, chap. CCCXXIX.

de perles, et le portoit sur sa teste, et le mist sur la teste de messire Eustace, et luy dit : « C'est en signe de prix que je vous ay donné ce chappellet, et vous prye tant que je puis que vous le portez ceste année entière partout là où vous vendrez entre seigneurs, dames et damoiselles que moult amez, ainsy que je pense et l'ay bien entendu ; et me créanterez, par vostre foy, que vous direz partout que je le vous ay donné pour ce. Se ce me voulez promettre, je vous quitteray, pour l'amour des dames et damoiselles, de vostre prison.

Quant le chevalier ouyt ces nouvelles, il fut moult joyeulx en cueur, ce n'est pas merveille; si l'en regrâcya moult humblement et luy créanta que ainsy le feroit; puis alèrent couchier et reposer jusques à heure de messe. Adoncques se leva le noble roy et tous les aultres et ouyrent messe, et puis alèrent disner. Aprez disner donna le noble roy deux chevaulx audit messire Eustace et vingt escus pour retourner en sa maison ; puis monta en ses vasseaulx, et enmena messire Jeffroy de Charny et ses aultres compaignons prisonniers avecques luy à Londres. Là furent-ilz grandement recheus, car on ne sçavoit aviser que le roy estoit devenu. De ceste aventure fut le roy Philippe durement confus et esbauby ; ce n'est pas merveille [1].

[1] C'est ici que finit dans l'édition de Froissart, publiée par M. Buchon, la première partie du premier livre de ses chroniques.

CHAPITRE LXXXIV.

Comment le roy Philippe et son filz furent remariez, et assez tost aprez trespassa ledit roy; si fut le duc de Normendie couronné roy.

Assez [1] tost aprez celle aventure que le roy Edowart eut rescous le chastel de Calays de trahison, trespassa de ce siècle la royne de France, femme au roy Philippe et suer au duc de Bourgongne. Aussy trespassa madame Bonne, femme au duc de Normendie et fille du plus noble et plus gentil cuer de roy qui fut oncques, ce fut le roy de Bohème. Je ne sçay laquelle de ces deux dames trespassa premièrement, maiz moult de gens disoient que on avoit avancé la mort à madame Bonne, je ne sçay pour quoy, ne ce fut vray ou non. Touteffois le père et le filz furent tous deux vefves assez tost l'un aprez l'aultre, et assez tost aprez remariez; et prist le père une belle joeune damoiselle que son filz eust voulentiers eue; mais le père l'eut plus chier pour luy, pour tant qu'elle estoit si belle et si gracieuse que droit souhet, combien qu'il fut cousin germain à la damoiselle; elle estoit fille du roy de Navarre, qui trespassa en Guernade quant le roy d'Espaigne estoit devant Alghesyde, et suer au roy de Navarre qui est maintenant, de quy vous orrez compter merveilles cy-aprez. Et le filz duc de Normendie prit par le conseil de son père

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. I.

la fille de la contesse de Boulongne, qui estoit sa commère, et avoit esté femme à son cousin germain, le joeune duc de Bourgongne, qui par grande meschéance trespassa au siége d'Aguillon. Ces deux mariages furent fais bien apertement contre les commandemens de saincte Esglise, mais le pape Clément s'y consenti, car il n'y osoit contredire.

L'an [1] de grâce mil CCCXLIX commença la maladie de la boche, que les physiciens appellent épydimie, de quoy grande mortalité s'ensuit par l'universel monde, aussy bien entre les Sarrazins que les Crestiens, de quoy vous porrez trouver escript cy-devant; et si couronna le roy des Romains, messire Charles de Bohème, la seconde femme, ou moys de juillet, à grande noblesse.

L'an [2] de grâce mil CCCL trespassa le roy Philippe de France, et fut couronné son filz le duc de Normendie à Rains. Si fut appellé le roy Jehan de France et empira tantost les monnoyes par convoitise, et fit faire nouveaulx escus qu'on nommoit *Johannes,* dont la tierce partie estoit cuivre. Assez tost aprez il s'en ala par devers le pape Clément, en Avignon, pour impétrer disiesmes sur le clergié de son royaume et aultres priviléges. Quant il eut fait au pape ce qu'il voulut, il s'en ala à Montpellier, puis à Nerbonne par Carcassonne, et là séjourna par aucun temps, je ne sçay combien, puis s'en revint par Gascongne et par Lymosin et Poytou à Paris. Si avoit par tout trouvé le pays ars et gasté, et grande foison de bonnes villes et chasteaulx perdus qui soloient estre de son royaume. Or, les

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. V, seulement les détails que l'on trouve ici dans Froissart, ont été donnés par Jean le Bel, au chap. 41 de ses chroniques, tome 1, p. 203.

[2] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. VI.

tenoient les Angloys en moult grand despit; si s'en plaingny à ses barons et chevaliers, pour avoir conseil que on en pourroit faire. Si fut avisé qu'il seroit bon qu'on assiégast Saint-Jehan d'Angely; si envoya celle part, pour l'assiégier, messire Guy de Noyelle et le vaillant chevalier le seigneur de Beaugieu, ses deux mareschalz, avecques grand foison de gens d'armes, de Gennevois et de gens de pyé; si assiégèrent la ville parmy deux bastides qu'ilz trouvèrent et avisèrent là ainsy que à demye lieuue prez de la ville; ce fut ainsy que ou millieu de quaresme; et chevauchoient toudis à l'entour de la ville, affin qu'il n'y poeut venir nulles pourvéances; mais ceulx de dedens se deffendirent si vassaument que l'ost ne les dommageat guères.

Entour l'entrée de may, ceulx de la ville envoyèrent messages en Angleterre ou noble roy, pour luy prier et requérir qu'il les venist dessiégier ou renouveller de vitaille, car leurs vivres commenchoient moult grandement à amenuisyer, et ne povoient ainsy longuement durer.

CHAPITRE LXXXV.

Comment les Angloys et les Gascons desconfirent les Françoys devant Saint-Jehan d'Angely.

Le[1] roy Edowart dit que sans délay moult voulentiers feroit ce que on luy requéroit pour la ville de Saint-Jehan d'Angely ; si envoya ung moult vaillant chevalier messire Jehan de Beauchamp et pluseurs aultres par deçà mer à la cité de Bordeaulx, et leur dit qu'ilz priassent le seigneur de La Bret, le seigneur de Pons, le seigneur de l'Espare, messire Alexandre, seigneur de Chaumont, et à tous ses aultres chevaliers et amis de Gascongne, qu'ilz se voulsissent appareillier pour dessiégier la ville de Saint-Jehan d'Angely, ou qu'elle fust renouvellée de vitaille, affin que plus longuement se tenist. Ledit messire Jehan de Beauchamp et ses compaignons se mirent en mer et firent tant que ilz vinrent à Bordeaulx, et requirent les chevaliers et seigneurs de Gascongne qu'ilz leur aidassent ainsy que le roy leur prioit et mandoit. Si s'aprestèrent du plus tost et du mielx qu'ilz poeurent, et firent tant qu'ilz eurent six cents armeures de fer, deux mille archiers et bien huit mille hommes de pyé, et assemblèrent grand foison de blez, de farine, de vin, de bestes, de chair salée et d'aultres pourvéances pour remettre dedens la ville de Saint-Jehan d'Angely par force, s'il avenoit qu'ilz ne se poeussent com-

[1] **Froissart, continuation du chap. VI, liv. 1er, part. II.**

batre à ceulx qui devant estoient, car ilz sçavoient bien qu'ilz estoient si fort enfermez dedens leur bastide qu'ilz ne se pourroient combatre à eulx s'ilz ne vouloient. Si passèrent la grande rivière de Gyronde, et vinrent en Poytou et s'adreschèrent par devers Saint-Jehan pour accomplir leur entente.

Ces seigneurs qui estoient devant Saint-Jehan en eurent nouvelles; si s'acordèrent atant que le seigneur de Beaugieu demourroit devant la ville à tout la moytié de l'ost, et messire Guy de Noyelle, et messire Renault de Pons, ung moult vaillant chevalier qui là estoit, messire Arnoul d'Anderhen, et pluseurs vaillans hommes qui là estoient; et l'aultre moitié de l'ost iroit garder le pont d'une forte rivière que on clame Carente, par où il convenoit ces Angloys passer pour venir à la ville de Saint-Jehan; et n'y avoit que cinq legues de là où ilz estoient. Ces seigneurs se partirent par nuit de la bastide, et alèrent tant qu'ilz vinrent au point du jour à celluy pont et se logièrent devant entour heure de tierce. Ces seigneurs d'Angleterre et de Gascongne vinrent sur la ditte rivière, et cuidoient passer; si furent tous esbaubis et esperdus quant ilz virent ces Françoys ainsy fayticement rengiez sur le pont, et si ne povoient par aultre part passer; et s'ilz se metoyent en aventure de passer, ilz perderoient davantage, car autant valoient cent de l'aultre part du pont que dix mille de deçà. Si se conseillèrent longuement sur ce pont, car envis retournoient et envis se mettoient en péril évident, et toudis traioient archiers contre Gennevoys, et Gennevoys contre archiers, mais la rivière estoit entre eulx deux. Au derrain, ilz s'acordèrent que le meilleur estoit de soy retraire, si se retrairent.

Quant ces seigneurs de France les virent ainsy retourner,

ilz dirent entre eulx que ainsy ne retourneroient-ilz pas, ains auroient de leurs pourvéances; si se ferirent oultre le pont aprez eulx apertement, criant et huant, chascun la targe au col. Quant ces seigneurs de Gascongne et d'Angleterre virent que ainsi les suivoient, ilz dirent que mielx ne demandoient, si se retournèrent et assemblèrent encontre eulx. Là commença ung moult beau hustin, car c'estoit toute fleur de chevalerie et gens d'eslite; si en y eut de ruez par terre d'une part et d'aultre, et dura longuement la bataille, car ce n'estoient pas gens ne d'ung costé ne d'aultre pour estre tantost desconfis, puis qu'ilz estoient per à per et main à main; si poeut chascun sçavoir qu'il y eut mainte belle proesse, mainte belle rescousse et apertise d'ung costé et d'aultre; mais, au derrain, les Françoys en eurent du pys et furent desconfis, et en y eut grand foison de mors et de navrez. Aussy ne l'eurent pas davantage les Angloys ne les Gasçons, mais ilz détinrent le champ et prinrent le mareschal du roy messire Guy de Noyelle, messire Renault de Pons, messire Arnoul d'Anderhen et pluseurs aultres chevaliers et escuiers que je ne sçay nommer, tant qu'il y eut bien jusques à quarante bons prisonniers, et se logièrent celle nuit en la pyèce de terre. Lendemain, ilz s'en ralèrent devers Bordeaulx, et enmenèrent les prisonniers et leurs pourvéances, car ilz ne povoient vir manière comment ilz les peussent mettre dedens Saint-Jehan d'Angely, puisque les Françoys avoient le pont en leur saisine. Quant ilz furent venus à Bordeaulx, et messire Jehan de Beauchamp et ses compaignons se furent reposez, il se mirent en mer à tout leurs prisonniers, et en firent présent au roy d'Angleterre qui les recheut et vit moult volentiers, car tousjours croissoit le nombre.

Le roy Edowart fut joyeux de ces nouvelles; le roi Jehan

en fut dolent, et dist que par l'âme du bon roy son père, il s'en iroit en propre personne devant Saint-Jehan d'Angely, et ne s'en partiroit pour riens qui poeut avenir tant qu'il les auroit à sa volenté. Si ala tantost celle part et commanda que chascun le suivist. Tandis qu'il s'en aloit par devers Saint-Jehan, les seigneurs et bourgoys, véans qu'ilz ne povoient estre renouvellez de vitailles ne de pourvéances, commencèrent à traittier à ceulx de dehors, et tant firent qu'ilz eurent une trève laquelle dureroit quinze jours, par telle manière que ceulx de la ville ne se debvoient de riens efforcer ne de vivre ne d'aultre chose, et debvoient envoyer à Bordeaulx et en Angleterre mander secours; et ou cas qu'ilz ne l'aroient dedens les quinze jours, ilz se debvoient rendre, saufs leurs corps et biens. Le roy Jehan vint en l'ost trois jours aprez ce que la trève fut acordée. Quant les bourgoys le sceurent, ilz eurent paour qu'il ne se voulsist consentir audit acord, si vinrent par devant luy et luy requirent humblement à genoulx qu'il voulsist tenir celle trève. Le roy Jehan eut sur ce conseil et respondi qu'il tendroit pour bon ce que les chevaliers avoient fait; si demoura là tous les douze jours entiers que les trèves avoient à durer, car s'il brisoit les trèves et contraingnoit plus fort ceulx de la ville, le roy d'Angleterre porroit penser que il ne l'oseroit attendre pour combatre à luy; et pour tant qu'il sçavoit de certain que ceulx de la ville avoient mésaise de faim, il envoya en la ville foison de vitaille, pour les soustenir les douze jours, pour raisonnable marchyé. Quant les douze jours furent passez et nul ne venoit, ceulx de la ville ouvrirent les portes et recheurent le roy Jehan à grande joye, et pour seigneur le recongnurent. Ce fut l'an de grâce mil CCCLI, entour le moys d'aoust que la ville de Saint

Jehan d'Angely fut rendue au roy Jehan de France; et y avoient esté ses gens devant par l'espace de sept moys. Quant le roy Jehan y eut mis ses garnisons, il s'en repaira en France.



CHAPITRE LXXXVI.

Comment trente Françoys se combatirent contre trente que Angloys que Alamans, par certaines convenances, en Bretaigne, et furent vaincus les Angloys et Alamans.

En[1] celle saison mesmement avint en Bretaigne ung moult merveilleux fait d'armes que on ne doibt pas oublier. Et affin que vous le puissiez mielx entendre, vous debvez sçavoir que toudis estoient guerres en Bretaigne entre les parties des deux dames; combien que messire Charles de Bloys fust emprisonné en Angleterre, et combien que trèves fussent entre les deux roys, si guerryoient les parties des deux dames. Si avint ung jour que messire Robert de Beaumont, moult vaillant chevalier et du plus grand lignage de Bretaigne, estoit cappitaine de Chastel Josselin, et avoit avecques luy foison de gens d'armes et d'escuiers de son lignage; et vint par devant le chastel de Plaremel, dont estoit chastellain ung souldoyer d'Alemaigne qu'on appeloit Brandebourch; et avoit avecques luy grand foison de souldoiers d'Alemaigne, de Bretons et d'Angloys, d'ungs et d'aultres, et estoit de la part de la contesse.

Quant ledit messire Robert vit que nul de la garnison issoit dehors, il vint à la porte et fist appeller celluy Brandebourch sur asseurance, et luy demanda s'il y avoit

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. VII.

layens nulz compaignons ou deux ou trois qui voulsissent jouster de fers de glayves encontre trois pour l'amour de leurs dames? Brandebourch luy respondi et dist : « Que leurs amyes ne vouldroient pas qu'ilz se feissent tuer si meschanment que d'une seule jouste, car c'est une aventure de fortune trop tost passée, si en acquiert-on plus le nom d'oultrage et de folie que d'onneur et de prix ; mais je vous diray que nous ferons, s'il vous plait; vous prendrez vingt ou trente des compaignons de vostre garnison, et j'en prendray autant de la nostre. Si alons en ung beau champ, là où on ne nous puist destourber n'empeschier, et commandons, sur la hart, à nos compaignons d'une part et d'aultre, et à tous ceulx qui nous regarderont, que nul ne face aux combattans force ne ayde. » — « Par ma foy, dit messire Robert, je m'y acorde de trente contre trente, et le jure ainsy par ma foy. » — « Aussy, fait Brandebourch, le jure-je, car là acquerra plus d'onnour qui bien s'y portera que en une jouste. »

Ainsy fut ceste besongne acordée et jour donné au mercredi aprez, qui debvoit estre le quart jour. Le terme pendant, chascune partie eslut les siens trente ainsy qu'il luy pleut, et chascun des soixante se pourvei d'armeures ainsy qu'il poeut.

Quant le jour fut venu, les trente compaignons Brandebourch ouïrent messe, puis se firent armer et s'en alèrent en la pièce de terre où la bataille debvoit estre; et descendirent à pyé trestous, et commandèrent à tous ceulx qui y estoient que nul ne fut si hardy qu'il s'entremist d'eulx, pour meschief qui leur avenist. Ces trente compaignons que nous appellons Angloys [1] à ceste besongne attendi-

[1] Brandebourg n'ayant pu trouver que vingt Anglais, y ajouta quatre Bretons de son parti et six Allemands ou Flamands.

rent longuement les aultres que nous appellons Françoys. Quant les trente Françoys furent venus, ilz descendirent à pyé et commandèrent, ainsy que les Angloys avoient fait, que on ne leur fist ayde ne secours. Aucuns dient que quatre ou cinq des Françoys demourèrent à cheval sur l'entrée de la place, et les vingt-cinq descendirent à pyé, ainsy que les Angloys estoient, mais je n'en sçay le certain, car je n'y fus mye. Touteffoys, comment que ce fut, ilz parlementèrent ung poy ensemble tous les soixante, puis se trairent arrière, l'ung d'une part, l'aultre d'aultre, et firent toutes les gens traire sus la place bien loing. Puis fist l'ung d'eulx ung signe, et tantost se coururent sus et se combatirent grandement tout en ung tas, et rescouoient l'ung l'aultre gentement quant ilz tournoient à meschief.

Assez tost aprez qu'ilz furent assemblez, fut tué l'ung des Françoys, mais pour ce ne laissèrent pas les aultres de combatre, ains se maintinrent noblement d'une part et d'aultre, aussy bien que tous fussent Rolant ou Olivier. Je ne sçauroye dire à la vérité se cil le fit mielx que cil aultre, mais tant se combatirent longuement que tous perdirent force et pooir par faulte d'alaine; si les convint reposer par acord, l'ung d'une part et l'aultre d'aultre. Adoncques estoit mort ung des Françoys et deux des Angloys. Ilz se reposèrent longuement d'une part et d'aultre, et telz y ot qui burent du vin et restraindirent leurs armeures qui desroũppes estoient, et purgèrent leurs playes.

Quant ilz furent assez reposez, le premier qui se releva fist signe et rapella les aultres. Si recommença la bataille, et dura moult longuement; mais, au derrain, en eurent le pyre les Anglois, car, ainsy l'ay-je ouï raconter à ceulx qui y furent, l'ung des Françoys qui estoit à cheval les débrisoit et défouloit laidement, si que Brandebourch,

leur cappitaine, y fut tué et huit de leurs compaignons, et les aultres se mirent en prison, quant ilz virent que leur deffense ne leur porroit aydier qui ne les convenist ou rendre ou morir, car ilz ne povoient ne debvoient fuir. Ledit messire Robert et ses compaignons qui estoient demourez en vye les prirent, et les menèrent au chastel Josselin à grande joye; mais ilz laissèrent en la place six de leurs compaignons mors, puis en morut pluseurs des aultres, pour l'ocasion des playes qu'ilz avoient [1]. Je n'ouys oncques mais dire ne raconter que telle hathaine entreprise adreschast ne alast avant fors que celle; si en debvroient estre plus honnourez, partout où ilz venront, ceulx qui demourèrent de celle bataille. Ce fut l'an de grâce mil CCC LI.

[1] Froissart a remplacé le restant de ce chapitre, par l'addition suivante : « Et depuis je vis seoir à la table du roy Charles de France un chevalier breton qui esté y avoit, messire Yvain Charnel; mais il avoit le viaire si détaillé et découpé qu'il monstroit bien que la besogne fut bien combattue; et aussi y fut messire Enguerrant d'Endin, un bon chevalier de Picardie, qui montroit bien qu'il y avoit esté, et un autre bon écuyer qui s'appeloit Hues de Raincevaus. Si fut en plusieurs lieux cette avenue contée et recordée. Les aucuns la tenoient à povreté, et les aultres à outrage et grand outrecuidance. »

Le chapitre de Froissart où se trouve raconté le combat des trente Bretons contre trente Anglais, a été publié pour la première fois par M. Buchon, d'après un manuscrit qui avait appartenu au prince de Soubise. Le récit de Froissart est entièrement conforme, sauf quelques additions, à celui de Jean le Bel.

CHAPITRE LXXXVII.

Comment le roy Jehan de France fit décoler le gentil conte de Eu et de Ghynes, connestable de France, et si estoit prisonnier aux Angloys.

Or [1] weil-je raconter qu'il avint en France, assez tost aprez ce que la ville Saint-Jehan d'Angely fut rendue et reconquise. Le conte de Eu et de Ghynes et connestable de France qui estoit si courtois et si amiable, en toutes manières amé et prisié de grands seigneurs, chevaliers, dames et damoiselles et de toutes gens, aussy bien en Angleterre comme en France, il fit sa raenchon envers le roy Edowart parmi la somme de soixante mille escus, et eut congié de venir en France pour faire la fin de laditte somme, ou de retourner en prison dudit roy par sa foy promise à certain jour. Quant il fut venu en France, il s'en ala par devers le roy Jehan de cui il cuidoit moult bien estre amé ainsy qu'il estoit ainchoys qu'il fut roy; si s'enclina et le salua humblement, et cuidoit estre moult bien venu et moult bien festié pour ce qu'il avoit esté cinq ans hors du pays en prison. Le roy Jehan le mena seul en une chambre et luy dit : « Regardez ceste lettre, la vistes-vous oncques aultre part que cy ? » Le connestable fut merveilleusement esbauby, quant il vit la lettre, ce

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. X.

dit-on. Quant le roy le vit esbauby, il luy dit : « Ha! mauvaiz traitre, vous avez bien mort deservi, si n'y fauldrez pas, par l'âme de mon père. » Si le fit tantost prendre par ses machiers, et le fist mettre en prison en la tour du Louvre, à Paris, où le conte de Montfort fut mis et puis y morut, ce dit-on. Chascun fut dolent du gentil connestable qui ainsy fut mené, car moult estoit amé, et ne sçavoit nul deviser pour quoy le roy luy faisoit cela. Le roy jura lendemain, par devant les amez du connestable qui prioient pour luy, que jamais il ne dormiroit, ne jà pour ung ne pour aultre il ne le lairoit que il ne luy fist la teste copper; et ainsy fut fait la nuit mesmes en la tour du Louvre, sans loy et sans jugement, de quoy toutes gens furent dolens et couroussiez, et le roy durement blasmé et moins amé; et ne sceut-on pour quoy ce fut fait, fors que les plus privez du roy; mais aucunes gens adevinoient que le roy avoit esté infourmé d'aucunes amours, lesquelles avoient esté ou debvoient estre entre madame Bonne et le gentil connestable. Je ne sçay se oncques en fust rien à la vérité, mais la manière du fait en fit pluseurs gens souspeçonner[1].

[1] Cette dernière circonstance a été passée sous silence par Froissart.

CHAPITRE LXXXVIII.

La cause pourquoy hayne vint et sourdi entre le roy Jehan de France et le roy de Navarre et ses frères.

En[1] ce temps amoit très-durement le roy Jehan ung gentil chevalier avecques lequel il avoit esté nourri d'enfance, que on clamoit messire Charles d'Espaigne; et estoit ses compaings de toutes choses, et le croyoit devant tout aultre. Si ne sçavoit ce gentil chevalier rien deviser ne convoitier que le roy ne luy donnast tantost; et aussy il estoit large, et courtois entre les aultres chevaliers, et gentement le compaignoit. Si avint que le roy de France le fit connestable et luy donna une terre qui longuement avoit esté en débat entre le roy Philippe et le roy de Navarre; car elle estoit, ainsy que on disoit, du royaume de Navarre; si que, à occasion de celle terre, grande envie et grand hayne multiplia ou pays entre le chevalier et le roy Jehan d'une part couvertement, et le joeune roy de Navarre et son frère d'aultre. Si ne passa pas longtemps que le roy de Navarre et Philippe son frère tuèrent ledit chevalier en ung fort chastel au point du jour moult sauvagement, je ne vous conteray pas la manière comment, car je n'y estoye pas, maiz oncques puis les deux frères de Navarre, non obstans pluseurs acords et traittiez de paix, ne furent

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. XIII.

si bien amez du roy Jehan de France que toudis il n'y eut guerre couvertement et hayne; et doubtoit toudis qu'ilz ne aidassent au roy d'Angleterre, de quoy grands maulx en avinrent puis aprez au royaume de France.

En[1] ce temps mesmement envoya, le pape Clément VIme, le cardinal de Boulongne en France pour trouver acord et paix entre les deux roys de France et d'Angleterre, car il estoit du lignage de l'ung et de l'aultre. Si y vint en plus grande pompe que oncques saint Pierre, qui fut tant amé de Dieu, n'ala par terre, car on disoit qu'il avoit bien en sa compaignie sept cents chevaulx, que tous soustenoient des esglises de France. Cil cardinal de Boulongne néant mains tant traitta, que fut acordée une trève entre les deux roys, je ne sçay combien longuement debvoit durer, et demoura longtemps en France, mesmement à Paris, et estoit souvent le roy Jehan en grande joye et grand rével avecques luy.

En[2] ce temps avint que le roy Jehan avoit saisy la conté de Eu et de Ghynes, aprez la mort du vaillant connestable, et avoit mis garnison ou chastel de Ghynes, qui est ung des plus forts chasteaulx du monde, ainsy que on dit. Messire Jehan de Beauchamp, ung moult vaillant chevalier qui estoit gardien de Calays, de par le roy d'Angleterre, fist tant parlementer à ceulx du chastel de Ghynes, qu'ilz promirent audit messire Jehan qu'ilz luy rendroient le chastel ou à ceulx qu'il y envoyeroit, pour la somme de trente-quatre mille escus, saufs leurs corps et leurs harnas, et les souldoiers qui dedens la ville estoient. Le jour vint; les florins payés, le chasteau fut ouvert au point du jour, et les Angles entrèrent baudement dedens, et trouvèrent

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. IX.
[2] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. XI.

les souldoiers dessus leurs lis, et ne leur firent nul mal, mais leur dirent : « Or sus, seigneurs, levez vous; vous avez trop dormy céans; vous ne dormirez plus. » Quant les Françoys virent ce, ilz furent bien esbahys; ilz eussent bien voulu estre en Jhérusalem, ce n'est point de merveille. Touteffoys, ilz s'armèrent et partirent du plus tost qu'ilz poeurent, et portèrent ces nouvelles au roy Jehan de France qui grandement en fut courouchié. Si s'en plaindi au cardinal, luy disant que les trèves estoient rompues et brisiées. Le cardinal envoya faire requeste audit messire Jehan de Beauchamp, que ce qu'il avoit fait fut réparé et amendé, et le chastel rendu, ou il tenroit la trève enfrainte et rompue. Le chevalier luy respondi et lui dist que il pourroit dire et tenir ce qu'il vouldroit, mais devant tout proeudomme on poeut vendre et acheter dedens trèves et hors, pour argent ou pour or, héritages, chasteaulx, fortresses, et telles choses sans trèves rompre. Si demoura ainsy le fort chasteau de Ghynes aux Angloys.

CHAPITRE LXXXIX.

Comment le roy de France Jehan ordonna une compaignie de chevaliers, à l'exemple de la Table-Ronde, et l'appella-on la compaignie de l'Estoille.

L'an[1] de grâce mil CCCLII le roy Jehan de France ordonna une belle compaignie grande et noble sur la Table-Ronde, qui fut jadis ou temps du roy Artus. De la compaignie debvoient estre trois cents chevaliers des plus souffisans du royaume de France ; et debvoit estre appelée celle compaignie, la compaignie de l'Estoille ; et debvoit un chascun chevalier tousjours porter une estoille d'or, ou d'argent dorée, ou de perles, pour recongnoissance de la compaignie. Et promit le roy de faire une belle maison et grand emprez Saint-Denis, là où tous les compaignons et confrères debvoient estre à toutes les festes solempnelles de l'an, ceulx qui seroient ou pays, s'ilz n'avoient empeschement raisonnable ; et debvoit estre appellée la noble maison de l'Estoille, et y debvoit le roy chascun an tenir court plainière de tous les compaignons au moins ; et y debvoit chascun raconter toutes ses aventures, aussy bien les honteuses que les glorieuses, que avenues luy seroient dès le temps qu'il n'auroit esté à la noble court; et le roy debvoit ordonner deux ou trois clercs qui escouteroient toutes ces aventures, et en ung livre mettroient, affin qu'elles fussent

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. XII.

chascun an raportées en place par devant les compaignons, par quoy on poeut sçavoir les plus proeuz, et honnourer ceulx qui mielx le deserviroient. Et ne povoit nul entrer en celle compaignie, s'il n'avoit le consentement du roy et de la plus grande partie des compaignons présens, et s'il n'estoit souffisant, sans deffaulte de reproeuche. Et leur convenoit jurer que jamais ilz ne fuiroient en bataille plus hault de quatre arpens à leur advis, ainchoys morroient et se rendroient pris, et que chascun aideroit et secourroit l'aultre à toutes ses besongnes; et pluseurs aultres status et ordonnances y avoit que chascun avoit juré. Et fut la noble maison prez que faitte; et quant aucuns devenroit si viel qu'il ne pourroit plus aler avant le pays, il debvoit avoir son mainage et ses despens ou dit hostel à tout deux varlès, tout le cours de sa vie, s'il y vouloit demourer, affin que la compaignie fust mielx entretenue. Mais il avint que l'an mil CCC LIII vinrent grand foison de gens d'armes d'Angleterre en Bretaigne, pour conforter et aydier la vaillant contesse de Montfort, et pour gaster le pays qui estoit de la part messire Charles de Bloys. Tantost que le roy de France le sceut, il y envoya grand foison de gens d'armes et des chevaliers de la compaignie; mais quant les Anglois sceurent leur venue, ilz firent si soubtillement, par une embusche qu'ilz firent, tous ces Françoys qui trop avant et trop folement s'embatirent furent tous tuez et desconfis, et y furent bien tuez quatre-vingt et neuf chevaliers de l'Estoille pour ce qu'ilz avoient juré que jamais ne fuiroient; car se le serment ne fut, ilz se fussent bien retrais arrière. Si y en morut pluseurs aultres pour l'amour d'eulx, qu'ilz eussent par aventure sauvez, se ne fust ce qu'ilz avoient juré et ce qu'ilz doubtoient que il ne leur fust reprouvé à la compaignie. Oncques puis ne fut parlé de celle noble

compaignie, et m'est advis qu'elle soit alée à néant, et la maison vague demourée; si m'en tairay et parleray d'aultre matière.



CHAPITRE LXXXX.

Comment le roy de France fist accord au roy de Navarre, et puis aprez comment le roy Edowart passa mer et vint à Calays exillant le pays.

Vous[1] avez ouy comment le roy Jehan de France hayoit durement le joeune roy de Navarre, et messire Philippe son frère, pour l'amour de messire Charles d'Espaigne qu'ilz avoient tué. Celle hayne ne poeut oncques partir de son coeur, quelque semblant qu'il leur monstrast, mais toudis leur pensoit faire contraire, comment que ce fust, et s'en descouvri à aucuns de son conseil. Ung jour, il avisa qu'il le manderoit qu'il venist parler à luy à Paris à ung certain jour, et qu'il ne le laissast nullement. Aucun du secret conseil du roy s'en descouvri au cardinal de Boulongne en confession, car il doubtoit que grand mal n'en avenist. Quant le cardinal entendist ce à quoy le roy Jehan tendoit, il manda secrètement au roy de Navarre, son cousin, qu'il ne venist point au mandement du roy à Paris, car il se doubtoit que mal n'en vint, et tenoit fermement que le roy n'avoit nulle bonne volenté sur luy. Ainsy le roy de Navarre ne vint point au jour mandé par devers le roy Jehan, de quoy il fut très-durement courroussé, et se pensa que messire Robert de Loris, qui estoit

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. XV, mais il y a des différences notables entre les deux récits.

de son secret conseil, n'eust avisé le roy de Navarre de quelque chose; si le hay tant qu'il luy en convint aler hors du pays.

Quant le joeune roy de Navarre et messire Philippe son frère veirent que le roy Jehan avoit mauvaise voulenté sur eulx, et ne sçavoient de certain pour quoy, ilz firent bien pourveir et garnir tous leurs chasteaulx et places de gens d'armes, et aultres choses qui y faisoient mestier et dont ilz avoient assez et ont encores en la conté d'Évreuz et aultre part, et chevauchoient toudis armez à grande compaignie de gens. Tant ala de mal en pys la besongne, que ung moyen se trouva, ce disoit-on, que acord se feroit entre le roy Edowart d'Angleterre et le roy de Navarre, à celle entente que le roy d'Angleterre debvoit venir prendre port en Normendie, et le roy de Navarre luy debvoit faire voye et chemin, et de son ayde estre et son frère messire Philippe aussy. Et ce apparu assez, car vray est que l'an de grâce mil CCC LV, le noble roy Edowart fit moult grand appareil de gens d'armes et de vasseaulx, et monta sur mer entour le moys d'aoust, et y demoura bien ung moys et plus. Ce sceut bien le roy Jehan; si manda à tous nobles et non nobles qu'ilz venissent à luy à Amiens pour deffendre le royaume, car le roy Edowart estoit sur mer, et debvoit descendre en France ne sçavoit où.

En ce temps, aucuns du conseil du roy sceurent les convenances que on disoit estre entre le roy d'Angleterre et le roy de Navarre; si considérèrent que parmy cel acord, le royaume pourroit estre destruit; si en parlèrent au roy Jehan et lui remonstrèrent tant de raisons qu'il convint qu'il s'en enclinast à leur conseil, combien que ce fust contre son courage. Tant fut en la fin traittié et parlé que une

journée d'acord fut prise entre le roy Jehan de France et le roy de Navarre; et convint que le roy de France venist hors de Paris parlementer au roy de Navarre.

A cel acord fut ordonné que ledit roy Jehan rendi au roy de Navarre toute la terre qu'il avoit au devant donné à messire Charlon d'Espaigne, qui fut tué, et dont la hayne venoit, et luy rendi tous les proffis et arriérages que il et le roy Philippe en avoient eu de l'espace de vingt ans qui povoient monter à cent et cinquante mille escus. Et debvoit estre le roy de Navarre dès doncq en avant féable et loyal au roy Jehan de France, et contremander les convenances du roy d'Angleterre, se aucunes en y avoit. Et encores, avecques ce, le roy de Navarre et son frère povoient chevaucher parmi le royaume de France à tout cent bachines ou cent glayves, sans meffaire, s'il leur plaisoit. Ainsy fut le roy d'Angleterre cunchyé (?), et le convint arrière retourner, sans riens faire, à grands despens, de quoy il fut grandement courouchié et en a toudis demandé au roy de Navarre ses dommages à ravoir. Maiz le noble roy Edowart ne laissa pas ses besongnes ainsy, ains voulut employer ses pourvéances en aucune manière, et dit à ses chevaliers et gens qui avoient longuement demouré sur mer, et estoient grandement travailliez : « Alez vous reposer jusques à ce que je vous manderay, et je veul bien qu'on sache par toute France que briefment je y entreray et me combatteray au roy Jehan, et exilleray le pays si avant que je porray. »

Ces nouvelles s'espandirent en France, et fist le roy Jehan rassembler toutes ses gens. Si y vinrent tant de si grands chevaliers et de communes, que ce fut merveilles; si envoya messire Loys de Namur et son mareschal messire Arnoul d'Auderhem, à tout trois cents armeures de fer,

gesir à Saint-Omer, et envoya à Boulongne, à Hesdin, à Monstroeul, à la bastide devant Ghynes, à Ardre, à Ayre, et par tout les fortresses mettre fist grosses garnisons. Et le noble roy Edowart pensant d'aultre part de sa besongne, envoya son filz le prince de Gales en Gascongne à tout douze cents armeures de fer et quatre mille archiers, et s'en vint luy mesmes à Calays, environ six jours devant Toussains, l'an mil CCC LV, et demoura là environ quatre jours, pour deschargier les naves et traire les chevaulx; et quant il entendi que le roy Jehan estoit à Amiens à tout grand ost, il dit qu'il iroit celle part, et luy monsterroit les flamesches et les fumières de son pays; s'il les vouloit venir destaindre, si y venist. Si se parti ung jour de Calays et ala gesir entre la bastyde de Ghynes et Ardre, là les gens du roy Jehan se tenoient. Et vrayment j'ay ouy dire au chevalier de Harduemont et au seigneur de Berges, et à pluseurs aultres, que le roy Edowart n'avoit pas en sa chevauchie plus de trois mille armeures de fer et de six mille archiers, et si se vouloit combatre au roy de France et à toute sa poissance enmy son pays; et si avoit amené trois joeunes enfans, desquelz le plus viel n'avoit pas quatorze ans, et estoit chascun d'eulx bien monté et bien habillié : les deux enfans dudit roy et le filz à la contesse de Montfort qui debvoit estre duc de Bretaigne, et ainsy l'apelloit-on.

Lendemain [1], le noble roy se parti d'emprez Ardre et s'en ala ardant et exillant le pays, et passa oultre Saint-Omer et joingnant de Terowaine, et se loga assez prez. Là vint à luy ung vaillant chevalier qui n'estoit point... [2],

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. XVII, mais les deux récits diffèrent en plusieurs points.

[2] Il y a un mot omis par le copiste.

car il aloit sur sa foy et estoit son prisonnier, et l'appelloit-on messire Boucicaud, le plus renommé de proesse qui fust ou royaume de France. Le noble roy le salua moult doucement, et luy demanda nouvelles du roy son seigneur. Messire Boucicaud respondi qu'il pensoit qu'il fust à Amiens : « Saincte Marie, dist le roy, pour quoy m'attent-il là qui a si grande poissance et voit son pays ardoir et exillier de si petit de gens? » — « Par ma foy, dit messire Boucicaud, je ne sçay, sire, je ne suys pas de son privé conseil. » Le roy appella tantost trois de ses chevaliers et leur dit : « Je vous prye que vous menez messire Boucicaud par toutes nos batailles, si verra quelles gens nous avons, et le dira à son seigneur le roy. » Messire Boucicaud y ala et revint au roy et luy dit : « Sire, vous avez de belles gens, mais non pas tant comme je cuidoye. » Le roy le fist demourer devers luy toute celle nuit, et lendemain il chevaucha oultre Hesdin, ardant et gastant pays, et n'oyoit nulles nouvelles du roy Jehan. L'aultre jour il se loga en une abbaye et appella messire Boucicaud si luy dit : « Messire Boucicaud, sçavez-vous que vous ferez; je sçay bien que je auroye de vous plus de six mille escus, se je vouloye; vous irez dire à vostre seigneur que je ay ars son pays jusques icy pour tant que je cuidoye qu'il venist estaindre les flamesches, et si luy dirés que je l'attendray ci trois jours; si me trouvera s'il veult venir, et s'il ne vient, je m'en iray ainsy que je suys venu, car je pourroye bien tant demourer que les passages me seroient trop estroits à passer. Se vous me volez bailler la foy de faire ce message, ainsy que je le vous ay dit, je vous quitteray de prison. » Le chevalier humblement le regrâcia, et dist qu'il le feroit volentiers, et qu'il estoit son chevalier en tous aultres cas que encontre le roy de France.

Messire Boucicaud se parti du roy Edowart et s'en ala à Amyens par devers le roy Jehan, et luy fit son message bien et souffisamment; mais le roy Jehan ne voult pas aler au jour que le roy Edowart luy avoit mandé. Si se parti le roy d'Angleterre de celle abbaye, et s'en retourna par devers Faukenberge et parmy la conté de Boulongne, ardant, robant et exillant tout, tant qu'il vint la nuit de la Saint-Martin à Calays, et y donna à souper à ses chevaliers joyeusement, pour l'onneur de la Saint-Martin. Lendemain il fist payer largement tous ceulx qui avoient esté avecques luy de leurs gaages, et donna rentes, chevaulx et joyaulx à pluseurs de ses chevaliers, et puis donna congié à chascun de retourner en sa maison. Et quant le roy Jehan de France vit ces flamesches que le roy d'Angleterre faisoit au retourner, lors il eut conseil qu'il le suivroit; si se parti d'Amyens et vint jusques à Saint-Omer; et aussy bien roboyent et gastoient pays ses gens que les Angloys, hors mis l'ardoir. Quant il fut à Saint-Omer, il envoya son mareschal, messire Arnoul d'Auderhem, et trois chevaliers jusques à Calays faire un message au roy d'Angleterre. Quant ilz furent assez prez de Calays, ilz envoyèrent ung hérault dire au roy d'Angleterre comment là venoient quatre chevaliers de par le roy de France qui voulentiers parleroient à luy. Le duc de Lencaste, cousin du roy, et messire Watier de Manny furent adoncques envoyez parler à eulx, car le roy Edowart dit qu'ilz n'avoient que faire d'entrer dedens Calays. Si alèrent ledit duc et messire Watier hors de la ville parler à ces chevaliers et les saluèrent courtoisement, puis leur demandèrent qu'il leur plaisoit. Cilz chevaliers dirent qu'ilz estoient envoyez de par le roy de France, leur seigneur, dire et prier au roy d'Angleterre que il se voulsist

traire hors de Calays et venir en ung beau champ, que il se combatroit à luy. Le duc de Lencaste adoncques respondi que le roy, leur seigneur, avoit eu assez de temps pour venir estaindre les flamesches de son pays qui estoit ars, s'il en eust eu volenté, car il l'avoit veu ardre par douze jours, et le roy d'Angleterre l'avoit attendu trois jours en champ, aprez ce que mandé luy avoit : « Si vous respons, de par nostre seigneur le roy d'Angleterre, qu'il n'est pas conseillié de faire ce que vous luy requérez, car la moitié de ses gens s'en est alée, et les aultres sont durement lassez et travailliez ; si luy seroit mal à point de combatre au plaisir du roy de France et à toutes ses aises. » Pluseurs raisons là furent dittes et proposées, dont je me tairay, car riens n'y fut acordé. Si se partirent et alèrent les chevaliers françoys par devers Saint-Omer dire la response au roy qui s'en tira par devers Paris tout confus ; et le roy d'Angleterre demoura à Calays tant qu'il luy pleut, et puis s'en ala à Londres en Angleterre.

CHAPITRE LXXXXI.

Comment le roy Edowart assiéga la bonne cité de Berwich que messire Guillaume Douglas et les Escotz avoient conquesté, et le conquist.

Si [1] tost que le roy Edowart fut revenu à Londres, il entendi que messire Guillaume Douglas, le vaillant chevalier, et les aultres qui se tenoient en la grande forest de Gendours avoient assiégié la cité de Berwich et l'avoient conquis. S'il avoit esté joyeux de sa retournée, il fut dolent de ces nouvelles. Si se parti hastivement au plus fort d'yver, et s'en ala par devers la cité de Berwich pour l'assiégier, et commanda que toutes gens le suivissent. Quant ses gens furent venues à luy, il assiéga ladite cité et y fut jusques aprez la Chandeleur; si ardi et gasta tout le pays d'Escoce qui s'estoit rebellé encontre luy. En ce temps qu'il estoit devant Berwich, le vaillant duc de Lencaste chevauchoit ung jour par devant une forte ville que les Escots avoient reconquis, et y avoit pluseurs Escots qui très-souvent faisoient grands destourbiers à l'ost des Angloys. Ces Escoçoys issirent hors de la ville, et issirent si vaillanment qu'ilz coururent sus ledit duc; et y eut ung si grand hustin et tant y vint d'Escoçois qu'il convint que ledit duc s'en retrait arrière jusques à une liewe prez de

[1] Ce chapitre correspond au chap. XVIII de Froissart, liv. 1er, part. II, mais les deux récits sont tout à fait différents.

l'ost du roy. Le cry vint jusques au roy; si monta hastivement sur ung coursier sans attendre chevalier n'escuier, et ala tout droit où le hahay estoit. Si fist retourner ceulx qui s'en affuioient; chascun tantost le suivy, mais, ainchois que nul le poeust aconsuivir, il se fery parmi ses anemis et y fit merveilleuses armes et délivra le duc de Lencaste qui eust esté mors s'il ne l'eust rescoux par sa grande vaillance; et puis desconfit les Escots, car grandes gens luy sourvindrent, les ungs aprez les aultres, laquelle chose luy doit estre comptée à hault honneur avecques les aultres. Aprez ce, ne demoura grandement que la cité de Berwich luy fut rendue et y estably officiers et gardes, puis s'en retourna à joye à Londres, ou temps d'yver, l'an mil CCC LVI [1].

[1] Le manuscrit de Châlons porte par erreur 1340. Suivant Thomas Otterbourn, la ville de Berwich fut reprise le 23 janvier 1355, en prolongeant l'année jusqu'à Pâques, ou 1356, en comptant à partir de janvier.

CHAPITRE LXXXXII.

Comment le prince de Galles fist belle et hardye chevauchye en Languedocq, en exillant et gastant pays entour Nerbonne et Carcassonne.

Raison [1] est que je vous conte comment le prince de Galles se maintint en Gascongne et en Languedocq, où le roy Edowart, son père, l'avoit transmis. Il assembla tant de chevaliers et d'escuiers de Gascongne qu'il eut bien deux mille armeures de fer parmi ceulx qu'il avoit amené, et dix mille brigans à pyé. Si se parti de Bordeaulx et entra en celle Gascongne qui se tenoit aux Françoys; si ala tout parmi ardant et exillant cinq legues de large jusques à la cité de Thoulouse. Là séjourna-il ung jour et passa la grande rivière de Garonne, car il ne trouva qui le deffendist, combien que ceulx de Thoulouse leur fussent si prez, et combien que le roy Jehan y eust envoyé son mareschal messire Jehan de Clermont, le duc de Bourbon, le conte d'Armigniach, le conte de Foix, le conte de Forest et tant de chevaliers et d'escuiers qu'ilz estoient quatre fois plus que les Angloys. Quant ilz eurent passé celle rivière, ilz firent leurs batailles, assez prez de la cité de Thoulouse, et ardirent tout le pays d'entour que oncques nul n'issy de Thoulouse pour le deffendre; puis ala la nuit logier à

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. XIX; le récit de Jean le Bel est beaucoup plus bref que l'autre.

Montgiscart. Lendemain, ses gens allèrent à Chastel-Noeuf; si gaagnèrent, le chastel. Lendemain, ilz robèrent tout et s'en alèrent par devant Carcassonne, et trouvèrent si grand richesse dedens qu'il n'est nul qui le puist croire; et fut toute robée, et belles bourgoyses et filles violées, et demourèrent dedens la ville desoustraine pour le mielx rober et exillier, trois jours, mais à la forte ville qui est dessus ilz ne forfirent rien, car elle est trop forte et trop gardée. Au quart jour, ilz se mirent sur les champs, et au partir de Carcassonne mirent le feu ès belles hales et ès belles maisons, et s'en alèrent par devers la bonne cité de Nerbonne, ardant et gastant pays à destre et à senestre, que oncques ces seigneurs de France ne leur tuèrent ung seul garchon. Et si les suivoient et logoient toudis où ilz avoient esté la nuit; puis alèrent à Leysignen et à Cabestaings, et ardirent les fausbours de Nerbonne, et furent jusques à la cité de Besiers, et oultre jusques à Saint-Thybery, qui est à cinq legues de Montpellier, dont il avint que ceulx de Montpellier eurent si grand paour que ilz firent bouter le feu dedens leurs fausbours, affin que ces Angles ne s'y venissent logier. Mais ces seigneurs d'Angleterre et de Gascongne ne voulurent plus avant aler, car il leur fut advis qu'ilz eussent assez gaagnié et destruit de pays. Si s'en retournèrent à tout leurs prisonniers et leurs richesses. Et sachiez que les prisonniers payèrent si grands trésors de leurs raenchons, que tous les chevaliers et escuiers en furent si riches avecques les bagues et trésors qu'ilz avoient, que encores mielx en est à ceulx qui sont en vye, et sera aprez leur mort à leurs hoirs; et si n'y avoit brigant ne garchon qui feist grand compte d'argent monnoyé, ne de coupes, ne de hanaps, ne de draps, ne de forrures, ne de robes fors que de bons florins d'or, fermailles

et joiaulx. Si alèrent tant qu'ilz revinrent par devant Thoulouse et rapassèrent la rivière de Garonne; mais toudis ces seigneurs de France les suivoient, mais oncques ne ferirent sur eulx, combien qu'ilz fussent plus trois foys, dont ilz furent durement blasmez. Je ne sçay comment ilz se povoient tenir qu'ilz ne feroient en la queue, au mains s'ilz n'estoient enfantosmez ou ensorcellez. Quant le vaillant prince de Galles et ces seigneurs de Gascongne eurent ainsy rapassé la rivière de Garonne, ilz alèrent tant qu'ilz revinrent à Bourdeaulx, là ilz furent bien festiez, et se départirent leurs gens les ungs en Gascongne, les aultres en leurs pays; et le vaillant prince de Galles renvoya partie de ses gens en Angleterre, et s'en détint grande partie avecques luy, et demoura tout l'esté à Bcrdeaulx, et guerrya fort les pays marchissans qui estoient pour les Françoys. Je m'en tairay ung petit, et puis je y retourneray.

CHAPITRE LXXXXIII.

Comment le roy Jehan prist le roy de Navarre de sa propre main et le joeune conte de Harecourt en ung chastel où ilz disnoient avecques son filz.

Le[1] roy Jehan fut grandement courouchié quant il entendi que le prince de Galles avoit ainsy gasté et ars son pays, si grand, si large et si riche, et que ces seigneurs qu'il y avoit envoyé n'avoient rien fait; si ne fut pas merveille s'il fut grandement courouchié, mais ilz en estoient tous honteux et ne sçavoient que respondre.

Si avint ung jour en ce temps que le roy de Navarre, le duc de Normendie, aisné filz du roy de France, le duc de Bourbon, le joeune conte de Harecourt et pluseurs aultres vaillans bacheliers estoient ensemble par bonne compaignie, et leur donnoit à disner le roy de Navarre ou le duc de Normendie, je ne sçay lequel, emprez Rouen, en ung chastel. Ainsy qu'ilz séoient au disner, et si estoient plus de trente, le roy Jehan, qui sçavoit celle compaignie, et qui tousjours hayoit le roy de Navarre, s'en ala celle part paisiblement à tout ses compaignons bien cent armez couvertement. Quant il vint à ce chastel, les seigneurs estoient à disner, et il entra en la salle. Si tost que le roy de Navarre le vit entrer dedens il dit, aussy firent tous les aultres : « Sire, sire, venez boire; » et se levèrent tous

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. XX.

encontre luy, comme ils debvoient faire par droit et par raison. « Riens, riens, seigneurs, dist-il lors à morne chière, ne vous movez nul sur la hart. » Tantost messire Arnoul d'Auderhem sacha l'espée hors du fourrel, et dist : « Or y périra qui se mouvera; » et tantost aprez ce mot, le roy Jehan se lancha au roy de Navarre et le prist par le col, et le tira par la table et luy dist : « Certes, mauvaiz traitre, or vous convient-il morir? » Le duc de Normendie dist tantost : « Ha! cher sire, qu'est-ce que vous volez faire? Vous véez qu'il est en ma compaignie et en mon hostel. » Le roy Jehan luy commanda qu'il se souffrît, et le fery de son pyé par grand irour; puis prit tantost le joeune conte de Harecourt et ung aultre chevalier, et les fist tantost décoler devant la sale, et prit ung gentil chevalier qui estoit avecques le roy de Navarre, qu'on nommoit Frisquet de Frisquan, et fist envoyer le roy de Navarre en prison à Chasteau-Gaillart, et le chevalier messire Frisquet en Chastelet, à Paris; de quoy tout le poeuple avoit grande merveille, et ne sçavoit-on adeviner pourquoy le roy Jehan avoit ce fait. Aucuns disoient qu'il feroit ledit messire Frisquet escorchier par chaintures, et traîner de rue en rue et puis pendre à Montfaulcon, et au roy de Navarre coper la teste par nuit, ainsy qu'il avoit fait au conte de Ghynes; les aultres disoient qu'il le metteroit en une estroitte chappe de plonc, par quoy il ne poeut longuement vivre, ains le convendroit morir de douloureuse mort temprement.

Quant[1] messire Philippe de Navarre entendi que son frère le roy estoit ainsy pris, et se doubtoit que le roy de France ne le fist morir ainsy qu'il avoit fait le conte de

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. XXI. Le récit de Froissart est beaucoup plus étendu que celui de Jean le Bel.

Ghynes, il saisy tous les chasteaulx qu'ilz avoient en la conté de Évreux et aultre part, et y mist grosses garnisons et grand foison de gens d'armes par tout; et deffya le roy Jehan de France et luy manda que s'il faisoit le roy de Navarre son frère mettre à mort, que jamais n'auroit paix à luy, et que il ne contendist pas avoir la conté d'Évreux ne le royaume de Navarre, pour meffait qu'il voulsist mettre sus son frère, ainsy que fait avoit sur le gentil conte de Ghynes et sur messire Olivier de Clichon, par convoitise d'avoir leur héritage, car il ne l'auroit pas, ains il seroit conte de Évreux et roy de Navarre se son frère moroit. Si commencha tantost à guerrier, le royaume ardoir et exillier, et tuer gens entre Chartres et Paris. Le roy Jehan en eut grand despit; si fist guerrier pareillement contre luy en la conté de Évreux, et ardre et gaster; mesmement la moitié de la cité de Évreux fut arse. Puis assiéga le roy Jehan le plus beau et le plus fort chastel qui fut en la conté de Évreux, qu'on nommoit Berchuel[1], et y séoit longuement ainçoys qu'il l'eust; et messire Philippe de Navarre guerrioit d'aultre part sur le pays de Constentin en Normendie, et pourchassa tant que le vaillant duc de Lencaste passa la mer et prit port à Constentin; et ledit messire Philippe assembla tant de Navarrois et de souldoiers qu'ilz eurent bien prez de vingt-six cents armeures de fer et grande foison de brigans et de gens à pyé. Si s'en vinrent par devers l'ost des Françoys pour le dessiégier ou pour combatre, combien qu'il n'y eut point de comparoison de gens; si vinrent tant ardant et exillant pays, qu'ilz furent d'eulx à quatre liewes, mais le roy Jehan ne se voulut point deslogier pour les venir comba-

[1] Breteuil. Froissart.

tre, ne destaindre les flamesches de ses villes. Et le duc de Lencaste qui estoit sage et expert ès armes se pensa bien que l'ost des Françoys estoit si fort qu'il pourroit plus perdre à férir sur eulx que gaagnier Si n'ala plus avant et s'en retirèrent ardant et gastant tout, et se tinrent longuement ou pays de Normendie et de Constentin, tant que tout fut destruit bien prez du mont Saint-Michiel. Quant ceulx du chastel veirent que leurs pourvéances failloient, et qu'ilz n'auroient point de secours, ilz firent traittié tellement qu'ilz s'en alèrent francs et quittes. Et n'estoient que vingt-quatre personnes, comme j'ay ouy dire, non pas de grand estat. Ce fut l'an de grâce mil CCCLVI, ou moys d'aoust.



CHAPITRE LXXXXIV.

Des merveilleuses aventures et fortunes du vaillant prince de Galles, qui à poy de gens se parti de Bordeaulx, l'an de grâce mil CCC LVI, et s'en vint parmi le pays de Gascongne, de Lymosin et de Berry, ardant et exillant jusques prez d'Orliens et de Paris; et le suivy le roy Jehan jusques prez de Poittiers, et furent les Françoys desconfis et ledit roy pris.

En[1] ce temps mesmement se parti le prince de Galles de la cité de Bordeaulx, sur Gyronde, à tout trois mille armeures de fer, seigneurs, chevaliers, et escuiers de Gascongne et d'Angleterre, quatre mille archiers et trois mille brigans de pyé; et s'en vinrent ces seigneurs parmi le pays de Gascongne et d'Aghynois, ardant et exillant leurs anemis, tant qu'ilz vinrent en Poytou et en Lymosin. Là n'avoient-ilz point encores esté; si ardirent et robèrent tout jusques à la cité de Limoges; si alèrent tant, par leurs journées que je ne sçay raconter, qu'ilz vinrent en Berry; si ardirent et wastèrent tout jusques à la cité de Bourges et les fausbours d'Issodun, et puis s'en vinrent assaillir la

[1] Froissart, liv. Ier, part. II, chap. XXII à LI. — C'est à partir de *la grosse bataille de Poitiers*, comme il le dit dans son prologue, que Froissart, *devant ce moult jeune de sens et d'age* et à peine *issu de l'école*, a surtout *multiplié et accru* le récit de Jean le Bel. Jusqu'alors, sauf quelques épisodes qui lui appartiennent en propre, l'illustre chroniqueur de Valenciennes a pour ainsi dire suivi pas à pas le chanoine de Liége. Il n'en sera plus ainsi désormais, et c'est *après s'être enquis lui-même à son pouvoir et demandé du fait des guerres et des aventures* qu'il poursuivra son admirable ouvrage.

forte ville de Vierson, et le gaagnèrent par assault, et puis l'ardirent toute; et avoient intencion de passer la rivière de Loire, s'ilz peussent, à Orliens, ou à Bloys, ou ailleurs, quelque part que ce fust. Le roy Jehan, quant il ouït ces nouvelles, il n'en fut pas joyeux, ce poeut bien chascun sçavoir, et dit qu'il n'envoyeroit nul de ses gens à l'encontre, mais que luy mesmes iroit. Si se parti de Paris et tira vers Orliens, et commanda que tous nobles et non nobles le suivissent. Chascun fut honteux de demourer, puis que le roy y aloit en propre personne. Ainsy tant de monde le suivy, que, avant qu'il fust à Orliens, il eut tant de gens qu'ilz souffisoient bien à combatre le remanant du monde. Doncques, il s'en ala par devers Bloys, et laissa ses gens à Orliens, car il ne sçavoit quelle part ces Angloys tourneroient. Adoncques le sire de Craon et messire Boucicaud prirent trois cents armeures de fer, et dirent qu'ilz iroient veoir ces Angloys de plus prez, sçavoir s'ilz y pourroient trouver aventure. Ainsy s'en alèrent par devers Vierson, mais ilz furent lourdement racachiez, et perdirent de leurs gens des mal montez, et s'ilz n'eussent si tost trouvé la tour de Montmorentin, ilz eussent esté tous mors ou pris; mais ilz trouvèrent la tour si preste que ilz se boutèrent ens à sauveté; mais les Angloys les poursuivoient de si prez qu'ilz les assiégèrent en celle tour, et ilz se deffendirent vassaument, par quoy ilz ne furent pas pris ce jour ne l'aultre aprez; mais ilz virent qu'ilz n'aueroient point de hastif secours, et qu'ilz n'avoient nulles pourvéances et si estoient foison de gens; si se rendirent sauve leur vye; si furent tous pris et s'en alèrent sur leur foy avecques les Angles, sans armeures. Puis ardirent les Angles la ville de Remorentin et s'en vinrent parmi celluy pays qu'on clame Salongne, par de-

vers la rivière de Loyre; mais quant ilz entendirent que le roy Jehan estoit à Bloys, ilz sceurent bien que par là ilz ne pourroient passer; si s'adreschièrent par devers Amboise, et le roy Jehan ala à l'encontre d'eulx par delà la rivière; et quant ilz virent ce, ilz s'en alèrent par devers la cité de Tours et demourèrent là le jour et lendemain, puis s'en partirent, car ilz virent bien qu'ilz n'auroient pas la cité ne le passage à leur volenté; si ardirent aucunes maisons des fausbours et se mirent au retour par devers Poytou, toudis ardant et exillant.

Quant le roy vit qu'ilz passoient par devers la cité de Tours, il fist passer tout son ost la rivière de Loyre, et ala aprez eulx quanques il peut. Tant ala qu'il se loga une nuit à trois liewes prez d'eulx, et à cincq de la cité de Poittiers; et toudis croissoit son ost, car luy venoient gens de tous costez. Quant il sceut de certain qu'ilz estoient si prez de luy, il pensa bien qu'ilz l'attendroient et que lendemain ou aprez se fauldroit combatre à eulx. Si eut conseil comment il ordonneroit ses batailles : premièrement, fut ordonné que tous se combateroient à pyé, pour la doubtance des archiers qui tousjours tuoient leurs chevaulx, comme à la bataille de Cressy. Aprez, fut ordonné que le duc d'Atheynes et les deux mareschaulx, messire Jehan de Clermont et messire Arnoul d'Auderhem, auroient la première bataille à tout six mille armeures de fer; le duc d'Orliens, aprez, auroit l'aultre à tout quatre mille[1] armeures de fer; le duc de Normendie, qui estoit aisné filz du roy, auroit la tierce à tout trois mille armeures de fer, et chascun aussy debvoit

[1] Le manuscrit porte VI^{c} et IV^{c}; il y a évidemment erreur, et c'est VI^{m} et IV^{m} qu'il faut lire.

avoir bons cappitaines; et le roy debvoit avoir en sa bataille tout le remanant des gens d'armes et gens à pyé, dont il y avoit si grande foison que c'estoit merveilles à regarder. Il avoit en sa bataille le duc de Bourbon, et grand foison des chevaliers et seigneurs de Provence, de Lymosin, de Poytou, de Tourainne, de Berry, de Bourgongne, de Savoye et de pluseurs aultres pays; et si avoit le conte de Nassou et grand foison d'Alemans; tant en y avoit que la terre en estoit toute couverte.

Le prince de Galles et les aultres seigneurs de Gascongne et d'Angleterre entendirent ces nouvelles; si virent bien que combatre les convenoit ou fuir à meschief. Touteffois, ilz dirent qu'ilz arresteroient là à liéwe et demye de Poittiers, et se mettroient tous en l'aventure de bien morir ou de bien vendre leur chair, au plaisir de Nostre Seigneur en fust; et ordonnèrent bien et sagement leurs batailles. Adoncques vint le cardinal de Pyerregord, et ala pluseurs foys entre les deux ostz, pour y trouver quelque acord; enfin fut tant traittié que le prince de Galles s'acordoit de laissier toutes les villes et chasteaulx qu'il avoit conquis, et quittier de prison le seigneur de Craon et pluseurs aultres prisonniers, mais que le roy Jehan le laissast issir hors de son pays; et avecques ce, il créanteroit qu'il ne seroit armé jusques à sept ans contre le royaume de France. Mais le roy Jehan ne voulut point accepter celle belle offre, par nul conseil du monde; si luy en meschéy.

Quant le vaillant joeune prince de Galles entendi que le roy Jehan ne se vouloit consentir à celle offre, s'il ne les avoit à sa pure volenté, il dit qu'il se mettroit en la volenté de Dieu, et qu'il n'avoit que une mort à morir, si l'amoit mielx mettre en l'aventure que vivre à honte.

Sique lendemain au matin, aprez leur messe, ilz se mirent en ordonnance sans soy effréer, et attendirent tant que les batailles des Françoys vinrent avant. Et quant le roy Jehan et son ost furent venus auprez d'eulx, tous se mirent à pyé, exceptez les mareschaulx et le connestable, et aucuns de leurs batailles qui demourèrent à cheval. Si vinrent tout bellement jusques à la bataille des Angloys, lesquelz les rechurent baudement au traire et au lancier, et leur avint ainsy que celle première bataille des Françoys fut desconfite. Et y fut tué le vaillant duc d'Atheynes qui estoit connestable de France; et aussy y morut messire Jehan de Clermont, mareschal de France, et plus de cent chevaliers et escuiers; et durement y fut navré messire Arnoul d'Auderhem, l'aultre mareschal; puis prirent les Angloys et les Gascons hardement, et s'en vinrent pas à pas par devers la bataille du duc d'Orliens, qui tantost fut desconfite et tourna en fuite. Tantost aprez, se rassemblèrent les Anglois et vinrent à la bataille du duc de Normendie, qui n'arresta guères, ains se mit à la fuite par devers la bataille du roy, pourquoy Angloys et Gascons s'en vinrent de leur pas mesmes à la grosse bataille du roy de France, qui estoit large de front, et espesse en la queue. Celle grosse bataille s'arresta et dura longuement, et y demourèrent grand foison de mors; et mesmement messire Godeffroy de Charny, qui portoit l'oriflambe de France y fut tué, et pluseurs aultres chevaliers bannerès et escuiers sans nombre. Et y fut pris le roy Jehan, qui s'y combati le mielx; et si y fut pris emprez luy messire Philippe, son joeune filz, qui n'avoit que douze ans de âge; et si y fut pris le duc de Bourbon, le chambellan de Tancarville, le conte de Nassou et pluseurs aultres grands seigneurs et chevaliers bannerès et escuiers que je

ne sçay nommer, que les Angloys et les Gascons eurent bien deux mille bons prisonniers; et tuèrent tant de communes en desrobant charz et charettes et sommiers, qu'on ne les porroit croire; et dura la chasse et la poursuite jusques aux portes de Poittiers, et en chassant furent pris la plus grande partie des prisonniers.

Celle grande aventure avint au prince de Galles l'an mil CCCLVI, lendemain de la feste Saint-Lambert, ou moys de septembre, laquelle chose doibvent bien les Angloys et les Gascons faire mettre en leurs croniques, car oncques si belle aventure n'avint à poy de gens en crestienté.

Quant celle grande bataille fut desconfite, ainsy que vous avez ouy, et Angloys et Gascons furent revenus au lieu de leur chasse, et eut chascun amené ses prisonniers, l'ung deux, l'aultre trois, l'aultre quatre, chascun se tray à sa loge là où la bataille avoit esté, et si se désarmèrent et firent désarmer leurs prisonniers et les honnourèrent tant comme ilz poeurent, car chascun qui avoit prisonnier, il estoit sien et en povoit faire à sa guise. Si doibt chascun penser que l'onneur et le gaing ne furent pas petis à ceulx qui prisonniers avoient; il vint trop bien à point aux Gascons et Angloys qu'ilz eurent les pourvéances des Françoys, car ilz n'avoient gousté de pain trois jours devant, pour tant offrirent-ilz les choses dessus dites, car ilz doubtoient plus que le roy Jehan ne les affamast que sa bataille. Qu'en fault-il longuement faire procès: fortune voloit les ungs aydier et les aultres fouler, si ne se poeut plus tenir, ains fist sa roe tourner.

Au vespre, le vaillant prince de Galles donna à souper au roy de France en sa loge, et à tous les chevaliers et escuiers prisonniers, et les festia et honnoura du mielx

qu'il poeut de leurs pourvéances mesmement, car ilz n'avoient aultres; et asséy le roy, le duc de Bourbon, et le conte de Nassou et trois aultres vaillans chevaliers à haulte table; et servoit tousjours et par toutes les aultres tables le plus humblement qu'il pooit; ne oncques ne se voult seoir à la table du roy, pour prière que le roy luy feist, ains disoit qu'il n'estoit pas encores assez souffisans pour seoir à la table de si hault prince et de si vaillant homme que le corps de luy estoit, et bien l'avoit monstré à la journée; et toudis s'agenoulloit quant il parloit à luy, et luy disoit : « Sire, ne weilliez pas faire simple chière, se Dieu n'a pas voulu aujourd'huy consentir à vostre voulenté; et sachiez que mon père le roy vous fera toute l'onnour et l'amistié qu'il pourra, et s'acordera à vous raisonnablement, et demourrez bons amis à tousjours; et si m'est advis que vous vous debvez resjouir, jasoit que la besongne soit tournée encontre vous, car vous avez aujourd'huy acquis le hault nom de proesse, et avez surmonté en bien deffendant les meilleurs de vostre ost; je ne le dis pas pour vous lober[1], mais tous ceulx de vostre compaignie s'y acordent et vous en donnent le prix et le chappellet, se vous le voulez porter. » A celluy point commencièrent tous à murmurer, et dirent que moult haultement avoit le joeune prince parlé, et le prisoient tous disans qu'il seroit merveilleux en sagesse, s'il povoit longuement persévérer.

Quant ilz eurent souppé, chascun s'en rala en sa loge à tout ses prisonniers pour reposer; biaucop en y eut qui se raenchonnèrent celle nuit; et certes courtoisement leur faisoient Gascons et Angloys, car ilz ne les contraingnoient

[1] Railler.

aultrement fors qu'ilz leur demandoient combien, sur leur foy, ilz pourroient bien payer sans eulx grever; et les croyoient légièrement de ce qu'ilz leur disoient, et leur donnoient jour de raporter la somme de florins à la feste de Noël aprez ensuivant, à la cité de Bordeaulx, ou de revenir audit jour en personne; et disoient communément qu'ilz ne vouloient pas raenchonner chevaliers et escuiers si oultrageusement qu'ilz ne peussent servir leurs seigneurs selon leur estat. Ce n'a pas esté la coustume des Alemans jusques à ores; je ne sçay comment ilz en feront doresenavant, car ilz n'ont pitié ne mercy de crestiens gens d'armes, quant ilz les tiennent, néant plus que de chiens.

A lendemain, quant la messe fut ouye, ilz se partirent de là et enmenèrent courtoisement le roy Jehan de France et les aultres seigneurs aussy, et les laissoient aler sur leur foy. Si tant alèrent de journée en journée, sans ardoir ne gaster pays, qu'ilz vinrent en la cité de Bordeaulx, là ilz furent recheus à grande joye. Là ilz mirent le roy en une abbaye, pour se herbergier et logier à son aise; mais on le faisoit bien garder, ce n'estoit pas de merveille, et avoit tousjours avecques luy messire Philippe, et l'appelloit chascun : messire Philippe le Hardy. Tous les aultres seigneurs et chevaliers bannerès racheta le prince de Galles envers ceulx qui pris les avoient, pour grande somme de florins, selon ce qu'ilz estoient, et puis les laissa aler sur leur foy à rentrer en prison au jour de la Chandeleur à Londres, en Angleterre, en la prison du roy son père. Et voulentiers eust amené le prince de Galles le roy Jehan en Angleterre, mais ces seigneurs de Gascongne qui avoient esté au prendre n'y vouloient pas consentir, par quoy il demoura tout celluy yver à Bordeaulx avec-

ques le roy Jehan; et luy fist mander tous ses menestrels et tous ceulx auxquelz il povoit prendre soulas et pluseurs parlemens avoit souvent entre eulz, maiz nul ne vint à fin, et quant ce vint au temps d'esté, le roy Jehan fut enmené en Angleterre, et mis en ung beau chastel qu'on clame Vindessore. Je ne sçay comment ce fut, ne comment ces seigneurs de Gascongne le consentirent, mais encores y estoit-il au jour que cil escript fut fait. Et bien est vérité que pluseurs parlemens de paix ont esté entre ces deux roys, par le cardinal de Pyerregord et ung aultre qui demoura bien prez d'ung an en Angleterre, tousjours traittant de la paix; et bien disoit-on qu'ilz estoient prez que d'acord, et que il ne tenoit mais que à la seureté, mais touteffoys oncques la paix ne fut parfaite jusques à la moitié de l'an mil CCC LVIII, que le noble roy d'Angleterre fist faire une très-noble feste au chastel de Vindessore. Et pour mielx festier et honnourer le roy Jehan, il fist venir dames et damoiselles des plus belles et mielx habillées d'Angleterre, et jousta luy-mesmes et ses trois filz aprez en paremens semblables. A celle feste fut parfaitte la paix entre ces deux roys, et baisèrent l'ung l'aultre par devant tous ceulx qui le poeurent et voulurent veoir; et jurèrent et promirent tous deux de tenir la paix fermement, et qu'ilz seroient bons amis à tousjours, aydans et confortans l'ung l'aultre encontre tous; mais la manière de la paix et les condicions ne sçavoit-on encores communément quant ce fut escript. Si m'en tairay jusques au point que on le sceut, et conteray comment la paix du roy David d'Escoce fut faite; et puis conteray des merveilles qui sont avenues ou royaume de France, puis celle grande bataille qui fut à Poittiers, où le roy Jehan fut pris, ainsy que vous avez ouy.

CHAPITRE LXXXXV.

Comment la paix fut faitte entre le roy d'Angleterre et le roy d'Escoce, lequel avoit tenu prison en Angleterre par l'espace de dix ans.

Vous[1] avez bien ouy comment le roy David d'Escoce fut pris l'an mil CCC XLVII, assez tost aprez la bataille de Cressy, ou temps que le roy Edowart estoit devant Calays. Si debvez sçavoir qu'il demoura prisonnier en Angleterre, jusques à l'an mil CCC LVII, que le paix et l'acord fut entre luy et le roy Edowart, ainsy que cy-aprez s'ensuit et que j'ay ouy recorder. Premièrement, il fit hommage de tout le royaume d'Escoce au roy d'Angleterre, exceptées aucunes isles que luy et ses prédécesseurs avoient conquis, ne oncques les Escoçoys ne voulurent consentir qu'il le fist. Aprez, il s'obligea de deffendre le royaume d'Angleterre contre tous hommes féables et subgiez, et de venir chascune année à quatre parlemens qui sont accoustumez d'estre tenus chascun an à Londres; et s'il n'y povoit estre bonnement, il y debvoit envoyer quatre de ses plus grands barons, deux prélats de saincte Esglise et deux chevaliers bannerès; et debvoit quitter à tousjours le droit qu'il prétendoit à la cité de Berwich, et asseurer chascune année par bons hostages. Ainsy fut la paix accordée entre ces deux roys.

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. LVI.

CHAPITRE LXXXXVI.

Comment le duc de Lencaste assiégea et prist la bonne cité de Rennes en Bretaigne.

En[1] ce temps que la bataille fut emprez Poyttiers, ainsy que vous ouy avez, estoit le vaillant duc de Lencaste ou pays de Constentin et de Normendie, où il menoit forte guerre avecques messire Philippe de Navarre; mais assez tost aprez que la bataille fut passée, et il en ouy les nouvelles, il passa oultre au mont Saint-Michiel, et s'en ala au pays de Bretaigne pour aydier la vaillant contesse de Montfort et le joeune conte, son filz, qui clamoit droit à la duchyé de Bretaigne, ainsy que vous avez ouy. Si ardi grandement de pays contraire à eulx, et puis s'en ala tout gastant par devant la cité de Rennes et l'assiégea; et y séit tout cel yver jusques à l'esté qu'oncques nul ne vint là pour la dessiégier; et si aloit messire Charles de Bloys parmi le pays, mais c'estoit comme prisonnier, si ne se povoit armer; et montoit sa raenchon à quatre cent mille escus vielz. Il s'en vint souvent en France et à Paris pour les avoir, et pour venir dessiégier Rennes, mais oncques ne trouva seigneur qui s'en voulsist mouvoir; ains convint au derrain qu'elle fust rendue et rachetée de soixante mille escus, pour les despens que ledit duc avoit fait devant.

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. LVII, mais le récit est beaucoup plus détaillé chez ce dernier que dans Jean le Bel.

CHAPITRE LXXXXVII.

D'ung chevalier qui assembla gens de tous pays aprez la prise du roy de France, et desroboient la Prouvence.

En[1] ce temps mesmement prist ung chevalier, que on clamoit l'Archiprestre, une grande compaignie de gens d'armes assemblez de tous pays, qui virent que leurs soldes et payemens estoient faillis puis que le roy Jehan estoit pris, si ne sçavoient ou gaagnier en France; doncques s'en alèrent devers la conté de Prouvence, et prirent fortes villes et chasteaulx, et desrobèrent tout jusques en Avignon et oultre; et n'avoient aultre chief que le chevalier dessusdit, de quoy le pape et tous les cardinaulx, demourans adoncques en Avignon, avoient si grande paour qu'ilz ne sçavoient que devenir, ains faisoient prestres et clercs armer chascune nuit pour garder la ville encontre ces pilleurs. Et manda au derrain le pape messire l'Archiprestre en Avignon, et luy fist aussi grande révérence que ce fust le roy de France. Si disoit-on communément que le pape et le collége luy avoient donné quarante mille escus vielz pour départir entre ses compaignons, et pour eulx asseurer. Je n'en weil plus parler, ains weil retourner à parler des merveilles qui sont avenues ou royaume de France.

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. LX.

CHAPITRE LXXXXVIII.

Comment le royaume de France fut gouverné par les trois estats, c'est assavoir clergie, chevalerye et bourgoisye, tandis que le roy Jehan estoit prisonnier en Angleterre.

Or[1] est venu le point de raconter comment le royaume de France fut gouverné puis le temps que le roy Jehan fut pris en Poytou, qui soloit estre la fontaine et la flour de tout le monde en clergie, en chevalerie, en marchandise, en exemplaire de tous biens, de toutes noblesses et gentillesses et de tout honneur. Si debvez sçavoir que aprez celle grande desconfiture qui fut en Poytou sur les Françoys, les chevaliers qui ne furent ne mors ne pris furent si durement blasmez par les parolles des communes, que envis venoient ès bonnes villes, et n'estoit nul, ne le duc de Normendie qu'on appelloit plus souvent Dalphin de Vyane, ne le duc d'Orliens, ne ung ne aultre qui s'esmeut ne feist chief pour chose qui avenist en France. Si avint que tous prélats de saincte Esglise, évesques, abbés, tous les nobles seigneurs et chevaliers, le prévost des marchans et les bourgoys de Paris, les conseilliers des aultres citez et bonnes villes furent tous assemblez à ung jour à Paris, et voulurent sçavoir et ordonner comment le royaume seroit gouverné jusques à tant que le roy, leur sire, seroit

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. LII.

délivré; et vouloient sçavoir qu'estoient devenus les grands deniers et trésors que on avoit levé du temps passé ou royaume, en disiesmes, en maletotes, en forge de monnoyes et en toutes aultres actions dont le pays avoit esté mal mené et durement triboulé; et si en avoit-on mal deffendu le royaume et les souldoiers mal payé. Si s'acordèrent à ce que les prélats esleussent jusques à douze bonnes personnes, lesquelles auroient povoir de par eulx et de par le clergie d'avoir advis sur ce, les seigneurs et chevaliers semblablement esleussent telles personnes pour eulx, et les bourgoys et communes du pays aussy. Lesquelles personnes debvoient estre à Paris ensemble et faire ordonnances ou nom des trois estats, c'est assavoir du clergie, des nobles et des bonnes villes. Si en firent pluseurs qui ne pleurent pas au duc de Normendie; et premièrement, ilz deffendirent à forgier le monnoye que on forgoit, et prirent les cuings; aprez ilz requirent audit duc que il se tenist seur du chancellier du roy, de messire Robert de Lorys, de messire Symon de Bussy, de Poylevilain et des aultres maistres des comptes et conseilliers du roy, par quoy ilz rendissent bon compte de ce que on avoit levé par leur conseil à Paris et qu'il estoit devenu. Quant ces maistres conseilliers entendirent ce, ilz ne se laissèrent pas trouver, ains s'en alèrent hors du royaume l'ung d'une part, l'aultre d'aultre, et firent grand sens.

Aprez[1], les trois estats establirent recheveurs pour lever et rechepvoir toutes maletotes, tonnelys, disiesmes, et toutes aultres droittures appartenans au roy, et firent forgier monnoye de fin or que on appelloit moutons. Et eussent voulentiers veu que le roy de Navarre fust de prison

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. LIII.

délivré, car il leur sembloit que le royaume en seroit plus fort et mielx deffendu, s'il vouloit estre bon et loyal, pourtant qu'il avoit poy de gens ou royaume avecques quelz on se poeut appuyer, car tous estoient ou mors ou pris. Si requirent le duc de Normendie qu'on l'en voulsist délivrer, car il leur sembloit que ce seroit le proffit du royaume; et aussy il leur sembloit que à grand tort on l'y tenoit, et si ne sçavoit-on pour quoy. Le duc respondi qu'il ne l'oseroit délivrer, pour la doubtance du roy son père. Si ne fut pas ledit roy de Navarre délivré adoncques.



CHAPITRE LXXXXIX.

Comment les robeurs gastoient le royaume de France, et comment le prévost des marchans de Paris fist tuer deux conseilliers du duc de Normendie.

En[1] ce temps vint une compaignie de gens d'armes et de brigans assemblez de tous pays, et conquéroient et roboyent quanques ilz trouvoient, et le pays gastoient entre la rivière de Saine et de Loyre, par quoy nul n'osoit aler entre Paris et Vendosme, ne entre Paris et Orliens, ne entre Paris et Montargys; ne nul du pays n'y estoit demouré, ains estoient tous affuis à Paris ou à Orliens; et avoit celle compaignie fait pour cappitaine ung que on clamoit Ruffin, et le firent faire chevalier, et devint si riche et si poissant d'avoir qu'on ne povoit sçavoir le nombre. Ilz chevauchoient souvent prez de Paris, l'aultre foys à Orliens jusques aux portes, et boutoient le feu ès fausbours. Il ne demoura ville ne villette en celluy pays, tant fust grande ne poeuplée, qu'elle ne fust courue et robée, c'est assavoir Saint-Arnoul, Gailhardon, Bonnevaux, Cloros, Estampes, Castres, Montlehery, Peviers en Gastinoys, Larchan, Milly, Chasteau-Laudon, Montargis, et tant d'aultres grosses villes que merveilles est à raconter; et chevauchoient aval le pays par tropeaulx chà vingt, chà trente, chà quarante, et ne trouvoient qui les destourbast. D'aul-

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. LXI.

tre part, ou pays de Normendie, sur la marine, avoit une aultre plus grande compaignie, dont Robert Canolle estoit maistre et cappitaine, lesquelz en telle manière conquéroient pays et roboient et exilloient tout. Si le doibt-on raconter pour très-grande merveille que le plus grand et le plus noble pays du monde fust en telle manière gasté et foulé, et ou plus fort de tout le royaume. Et sachiez que cil Robert Canolle dont je vous ay parlé estoit parmentier de draps quant ces guerres commenchèrent; si devint brigand et soldoyer à pyé, et estoit Alemand. Si se porta si bien et par fortune et par soubtilité, et conquesta tant de chasteaulx en Saintonge, en Poytou et en Bretaigne, par emblée et aultrement, que il eut bien de revenus quarante mille escus et bien cent mille en meubles, ainsy que on disoit; et toudis conquéroit et tenoit soldoiers à ses gages. Et bien disoit qu'il ne guerrioit pas pour le roy d'Angleterre, mais pour luy mesmes et en son nom; et bien payoit ses souldoiers et de ses propres deniers.

En[1] ce temps les prélats de saincte Esglise et les nobles commencèrent à estre ennuyez de l'emprise des trois estats, et en laissoient le prévost des marchans de Paris convenir, pour ce qu'ilz s'entremettoient par aventure plus avant qu'ilz ne voulsissent. Si avint ung jour que le duc de Normendie estoit au palais à Paris, à tout grande compaignie de chevaliers, de nobles et de prélats; le prévost des marchands assembla grand nombre des brigans de Paris, qui estoient de sa secte et de son acord, et s'en vint au palais et requist le duc aigrement qu'il voulsist entreprendre le faiz, et mettre conseil et ordonnance à ce que le royaume qui luy debvoit parve-

[1] Froissart, liv. Ier, part. II, chap. LXII.

nir fust si bien gardé que telles gens n'alassent pas par le pays. Le duc respondi qu'il le feroit voulentiers s'il avoit le mise par quoy il le poeut faire, mais cil qui levoit et faisoit lever les appartenances du roy le debvoit faire, si le feist s'il vouloit. Je ne sçay comment ne par qui ce fut, mais les parolles montèrent si hault que deux de son conseil furent tuez emprez luy, tant que sa robe en fut ensanglantée; et par aventure y eust-il esté tué, si on ne l'eust mis hors la presse. L'ung des chevaliers mors avoit nom messire Robert de Clermont, vaillans chevalier et sage durement, l'aultre ne sçay-je nommer, mais il estoit chevalier en loys.

Aprez[1] avint que ung chevalier nommé messire Jehan de Pinquegny, et aultres, vinrent, soubs le confort du prévost des marchans et du conseil des bonnes villes, au chastel où le roy de Navarre estoit; si le prirent en prison et menèrent à Paris, dont chascun eut grande joye, car chascun ne sçavoit mie ce qu'il avoit en son ventre. Quant il fut à Paris, il fit assembler toutes manières de gens, clercs, nobles et lays, et les sermonna moult sagement et bellement, soy complaignant des griefs et des villanies que on luy avoit fait à tort; et dist que nul ne se doubtast de luy, car il voloit vivre et morir en deffendant le royaume de France, et le debvoit bien faire, car il en estoit extrait et de père et de mère de tous costez; et monstra par pluseurs poins, que s'il vouloit calengier la couronne, on trouveroit par pluseurs causes qu'il en estoit plus prochains que cil qui estoit en Angleterre en prison, ne que le roy d'Angleterre n'estoit. Il feist puis aprez tant, par beau parler et par l'acord

[1] Froissart, liv. Ier, part. II, chap. LXIII et LXIV.

qu'il acquist au prévost des marchans, que tout estoit fait et deffait ainsy qu'il le commandoit et devisoit; et eut la grâce et la convenance de la plus grande partie de Paris et de Rouen, et d'Amyens et de Beauvaiz, et des aultres bonnes villes. En ce temps on disoit que la paix des deux roys estoit accordée, mais que le pays de France s'y accordast, et que on voulsist baillier bons hostages pour la fermement tenir. Mais le prévost des marchans, et ceulx qui levoient les maletotes et les droitures du roy, quéroient toudis voye de délay et occasions diverses par quoy France ne fut oncques sans descord. Ainsy demoura celle paix à faire jusques au moys de may mil CCC LVIII qu'elle fut acordée, ainsy que vous avez ouy cy devant. Si le brisoient et quéroient voyes d'empeschement le prévost des marchans et ses compaignons, et ne voulsissent pas que le roy retournast affin qu'ilz ne rendissent compte et fussent déposez de leurs offices. Aussy ne le voulsist pas le roy de Navarre, car il doubtoit trop la revenue du roy.

CHAPITRE C.

Comment aucunes gens sans chief se levèrent à l'intencion de tuer les gentilz hommes, dames et damoiselles, et firent de maulx inhumainement.

Si tost que vinrent les nouvelles en France que les deux roys s'estoient acordez par eulx-mesmes, et qu'ilz estoient alliez l'ung à l'aultre encontre toutes gens, le prévost des marchans eut plus grande doubtance que devant, car il sçavoit bien qu'il estoit durement hay du duc de Normendie, qui se complaingnoit par tout de luy, pour le despit qu'il luy avoit fait ou palais à Paris. Si quérist tant de manières d'acord que le roy de Navarre fut mandé, et quant il fut venu, ilz firent tant envers luy, le prévost et les bourgoys de Paris, que il leur jura et promit qu'il demourroit avecques eulx encontre et envers tous, nuls exceptez, non pas le roy, dont biacop de gens eurent moult grande merveille.

Assez [1] tost aprez, environ à Penthecouste, avint une merveilleuse tribulation en pluseurs parties du royaume de France, en Biauvoisis, en Amynois, en Brye, en Partoys, en France et en Valois jusques à Soissons, car aucunes gens des villes champestres s'assemblèrent ès villages partout

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. LXV.

sans chief; et ne furent pas cent au premier, et dirent que les nobles chevaliers et escuiers honnissoient et gastoient le royaume, et que ce seroit bien fait qui tous les destruiroit. Chascun dit : « Il dit voir, il dit voir; honny soit par qui il demourra! » Ainsy premièrement s'en alèrent sans aultre conseil, sans armeures que des bastons ferrez et des coustiaulx, en la maison d'ung chevalier; si brisèrent l'ostel et le tuèrent et sa femme et ses enfans, et puis ardirent l'ostel. Aprez, ilz alèrent à ung fort chastel et firent pis assez, car ilz prirent le chevalier et le loyèrent à une estache moult fort, et violèrent devant ses yeulx la dame et la fille; puis tuèrent la dame enchainte et la fille, et puis le chevalier et tous les enfans, et ardirent le chastel. Ainsy firent-ilz en pluseurs chasteaulx et bonnes maisons; et tant multiplièrent qu'ilz furent bien six mille, et partout là où ilz venoient, leur nombre croissoit, car chascun les suivoit qui estoit de leur oppinion, sique chevaliers et dames, escuiers et damoiselles s'enfuioient partout où ilz povoient, en portant souvent à leur col leurs petis enfans dix ou vingt liewes loing, et laissoient les manoirs et chasteaulx. Ainsy ces gens assemblez sans chief ardoient et roboient tout, et murdrissoient gentilz hommes et nobles femmes et leurs enfans, et violoient dames et puchielles sans miséricorde quelconque. Certes, entre les crestiens ne sarrasins n'avint oncques rage si désordonnée ne si dyablesse, car qui plus faisoit de maulx et de vilains faiz, telz maulx que seulement créature humaine ne les debvroit penser sans honte et vergongne, il estoit le plus grand maistre. Je n'oseroie escrire ne raconter les horribles faiz ne les inconvéniens que faisoient aux dames, mais entre les aultres déshonnestes faiz, ilz tuèrent ung chevalier et le mirent en haste et le rostirent,

voyant la dame et les enfans. Aprez ce que dix ou douze eurent enforcis la dame, ilz luy en voulurent faire mengier par force, puis ilz le firent morir de male mort. Ilz ardirent et abastirent en Byauvoisis plus de soixante bonnes maisons et forts chasteaulx, et se Dieu n'y eust mis remède par sa grâce, le meschief fut si multiplié que les communaultés eussent tous les nobles destruit, et saincte Esglise et toutes riches gens par tous pays; car en celle manière faisoient celles gens ou pays de Brye et de Partoys, sur la rivière de Marne; et convint tous les nobles hommes chevaliers et escuiers qui eschapper poeurent, dames et damoiselles, affuir à Myaulx en Brye, l'ung aprez l'aultre, en pure chemise aucuns. Pareillement faisoient ou pays de Normendie et entre Paris et Noyon, et entre Paris et Soissons, par devers la terre du seigneur de Coussy; et en ces deux pays exillèrent plus de quatre-vingt chasteaulx, bonnes maisons et notables manoirs de chevaliers et d'escuiers. Si tuoient et gastoient tout, mais Dieu y mist tel remède par sa grâce que chascun bonhomme l'en doibt remercyer, ainsy que vous orrez cy aprez.

On [1] se doibt bien esmerveillier dont ce courage vint à ces meschans gens en divers pays loing l'ung de l'aultre, et tout en ung mesme temps, se ce ne fut par le pourchas et conseil d'aucun de ces gouverneurs et rechepveurs de maletotes qui ne voulsissent pas que la paix se feist ou royaume, par quoy ilz fussent ostez de leurs offices. Aucuns souspechonnoient l'évesque de Laon qui estoit et fut tousjours malicieux, et sur le prévost des marchans, pour tant qu'ilz estoient d'une secte et d'ung acord et du conseil du roy de Navarre. Je ne sçay s'ilz en

[1] Tout cet alinéa a été omis par Froissart.

furent coulpables, maiz je m'en tairay atant et parleray du remède que Dieu y envoya.

Sachiez[1] que quant ces seigneurs de Biauvoisis et de Corbyois virent ainsy leurs maisons destruites et leurs amis ainsy tuez meschantement, ilz mandèrent secours à leurs amis en Flandres, en Poytou et aultre part. Si coururent sus à ces meschantes gens de tous costez et les tuoient et pendoient aux premiers arbres qu'ilz trouvoient; et quant on leur demandoit pour quoy ilz avoient ainsy fait, ilz respondoient qu'ilz ne sçavoient fors qu'ilz l'avoient veu aux aultres faire, si le faisoient aussy; et bien pensoient en celle manière destruire tous les gentilz hommes. Si y en avoit de telz qui confessoient avoir aidié à enforcer les ungs six dames, les aultres sept, les aultres huit et neuf et dix et douze, et les avoient tué mesmement, elles enchaintes. Si tost que ces estranges gens furent venus en Biauvoisis, et ilz eurent fait la première desconfiture, ces meschans gens furent si esperdus et si esvanuys qu'ilz ne sçavoient que devenir. Si alèrent ces gens d'armes de ville en ville parmi le pays, jusques à Creel, dont ilz pensoient que ces meschans gens fussent; si y ardirent et robèrent tout aussi bien sur les ungs comme sur les aultres, car ilz n'avoient point loisir de faire enqueste. Comment eust-on poeu penser que telles gens eussent osé encommencer celle dyablerie sans le confort d'aucuns aultres; certainement il est à croire, mesmement ou royaume de France. Par semblable manière manda le sire de Coussy gens partout où il le poeut avoir; si courut sus ses voisins et le destruit, et en pendi et fist morir de male mort tant que merveille seroit à recorder; et avoient ces

[1] Froissart, liv. Ier, part. II, chap. LXVI.

meschans gens ung chappitaine qu'on appelloit Jaque Bonhomme, qui estoit ung parfait vilain ; et vouloit adeviner que l'évesque de Laon l'avoit enhorté à ce faire, car il estoit de ses hommes. Le seigneur de Coussy aussy n'amoit pas ledit évesque.



CHAPITRE CI.

Comment aucuns chevaliers et escuiers qui s'estoient retrays à Myaulx en Brye tuèrent biacop de ces communes.

Or[1] weil-je revenir à ceulx qui estoient affuis en la cité de Myaulx, ainsy que vous avez ouy; il y estoit le conte de Foix, le duc d'Orliens et bien deux cents hommes d'armes, chevaliers et escuiers, et bien trois cents dames à tout leurs enfans; et se tenoient ou marchié, voyans leurs maisons abatre et leur villes ardoir par le pays; si n'osoient issir pour les deffendre. Quant nouvelles furent venues à Paris que ces grandes dames et gentilz hommes estoient à Myaulx et ne s'osoient mouvoir, gens se partirent de Paris malicieusement, et s'assemblèrent en ung lieu tant qu'ilz furent bien six mille; et puis s'en alèrent par devers Myaulx et arrestèrent ung petit devant la porte. Quant ces seigneurs et gentilz hommes, dames et damoiselles, virent si grand nombre de gens, ilz eurent paour merveilleusement et ne sceurent que faire ne quel conseil prendre; les ungs conseilloient de fuir par l'aultre porte, les aultres disoient qu'ilz ne sçauroient où fuir et que aussy chière avoient-ilz à morir là tost que tart. Si s'en coururent armer, puis vinrent aux barrières. Les meschans gens de la ville ne voulurent pas contredire l'entrée à ceulx de Paris, si ou-

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. LXVII et LXVIII.

vrirent les portes, et ces meschans gens entrèrent apertement et s'en coururent comme gens arragiez par devers le marchié pour tout tuer. Quant ilz vinrent aux barres, et ilz trouvèrent ces gens appareilliez à deffense, ilz ne furent pas si arragiez comme devant; aucuns coururent avant et commencèrent à lanchier, mais ce ne fut pas longuement, car on ne pourroit si tost dire ung *Ave Maria* qu'ilz reculèrent arrière et se mirent à fuir si durement que l'ung chéioit parmi l'aultre; et ces gens d'armes issirent hors sur eulx et les tuoient comme pourceaulx, les ungs sur les aultres. Tant entendirent à tuer, et les rues estoient si estroittes qu'on ne s'y povoit avanchier, que grande partie de ceulx de Paris s'en issirent hors et alèrent aux champs. Et ces gens d'armes, quant ilz eurent tué ceulx qu'ilz trouvèrent, ilz se retirèrent, puis boutèrent le feu en la ville et l'ardirent jusques au marchié, et prirent tout ce qu'ilz trouvèrent, car il leur sembla que les gens de la ville fussent de leur adverse partie, puisqu'ilz avoient laissé entrer ceulx de Paris ainsy.

Ces seigneurs, dames et damoiselles demourèrent longuement en ce marchié à grand mésaise, aprez ce que celle belle aventure leur fut avenue, laquelle fut moult belle pour eulx et pour toute crestienté, car s'elle fust tournée au contraire, ces gens n'eussent jamais esté reboutez, ains fussent tousjours multipliez en orgueil et leur dyablerie, et s'enforchassent de jour en jour contre les nobles, et tant se fussent eslevez par le monde, se Dieu n'y eut mis remède par sa saincte miséricorde, France espécialment estoit deffaitte. Quant le prévost des marchans sceut ces nouvelles, et ceulx de sa secte, ilz firent semblant d'en estre courouchiez, mais oncques personne qui y alast ne fut corrigé ne puni par eulx.

CHAPITRE CII.

Comment le duc de Normendie assiéga Paris et le prévost fut tué dedens, dont le roy de Navarre deffya Paris et guerrya le royaulme.

Tantost[1] aprez, le duc de Normendie manda tous les nobles du royaume; et y en vint assez de l'éveschié de Liége, de Lorrhaine, de Haynau et d'aultres pays, tant qu'il y eust bien six mille armeures de fer, et ala assiéger la cité de Paris par devers Saint-Anthoine, toutes ses gens logiez à Saint-Mor et aux aultres villettes de là autour, entour le bois de Vicennes, et prendoient fourrages et aultres pourvéances de vivres aval le pays; et ardirent bien cinq cents villes et plus, pensans qu'elles fussent de l'acord de ces meschantes gens, et demourèrent bien devant Paris environ par l'espace de trois septmaines; et le roy de Navarre estoit venu d'aultre part à tout grosses gens à cheval et à pyé, et y avoit des archiers d'Angleterre, et estoit logié en l'abbaye et ville de Saint-Denis. Chascun se pensoit qu'il fust venu à l'ayde de ceulx de Paris, pour tant qu'il avoit aultrefois juré et promis qu'il ne leur fauldroit, à droit ne à tort, encontre tous ceulx qui grever ou nuire leur vouldroient; si envoya vers le duc de Normendie luy demander de sa voulenté, car luy, roy de Navarre, avoit à Paris bien deux cents ou trois cents archiers, à soldes et à gages de ceulx de Paris mesmement; des archiers d'Angleterre

[1] Froissart, liv. Ier, part. II, chap. LXIX à LXXVIII.

avoient mesmement ceulx de Paris. Tant fut parlé d'ung costé et d'aultre que le roy de Navarre s'en vint en l'ost du duc, et luy parla gracieusement et s'excusa, et enfin promit qu'il demourroit avecques luy à bien et à mal. Ainsy avoit-il juré d'une part et d'aultre.

Quant ce fut fait, il commença à traittier de paix entre ledit duc et ceulx de Paris. Si traitta tant et si longuement que il fist entendant au duc que ceulx de Paris amenderoient le despit que fait luy avoient de tuer ses chevaliers emprez luy, et ce que meffait avoient ceulx qui avoient esté à l'assault de Myaulx, en l'ordonnance de quatre arbitres, desquelz le roy de Navarre debvoit estre l'ung; et avecques ce ledit duc debvoit eslire douze personnes dedens les bourgoys de Paris qui debvoient estre justiciez et corrigiez par le jugement des pers de France. Ainsy, pour cel acord que on fist entendant au duc de Normendie, il donna congié à ses gens et s'en ala par devers Myaulx, là la duchesse et toutes ces gens estoient; et le roy de Navarre se retray à Paris. Et estoient souvent ensemble en secret conseil ledit roy et l'évesque de Laon et le prévost des marchans, et ne sçavoit-on qu'ilz conseilloient si couvertement, ains s'en esmerveilloient les gens, car ilz véoient bien que la paix, laquelle avoit esté traittie, ne venoit point avant; et ne sçavoient comment ce estoit, et si le désiroient, car ilz véoient que les Angloys et ceulx qui avoient esté leurs souldoiers les guerrioient et desroboient entour Paris de jour en jour, et tousjours accroissoit leur nombre. Si se commencèrent aucuns bourgoys de Paris à aviser et entrer en souspechon d'aucune trahison, et si n'en osoient parler, car le prévost des marchans avoit attrait si grand acord par toute la ville, et les avoit ainsy surmonté et enfantosmé que Jacquemart d'Artevelle avoit

fait les Flamens jadis; ainsy estoit tout ordonné et devisé comme il vouloit, et n'osoit-on dire à l'encontre.

Au derrain, Dieu ne voulut plus tel orgueil régner; si inspira et esveilla áucuns des bourgoys et les mist en voye de souspechon de trahison; et entre les aultres en y eut ung que on appelloit Jehan Maillart, qui se mist en plus vray advis que les aultres. Si assembla une partie de ceulx qui plus avoient la partie du duc de Normendie que du roy de Navarre; si s'en vint tout armé avecques eulx au prévost des marchans, et luy demanda qu'il vouloit faire, et à quoy il tendoit, car il luy estoit advis qu'il ne pensoit à nul bien. Ledit prévost ne respondi pas au gré de cil bourgoys; si multiplièrent tant parolles qu'il fut là tantost tué et huit personnes de sa secte et de sa maisnie avecques luy; puis coururent ledit bourgoys et ceulx de sa compaignie par la ville, quérans ceulx de la secte au prévost; et en tuèrent pluseurs et en prirent bien soixante, et mirent en prison en Chastelet pour mielx sçavoir la vérité de la souspechon, puis envoyèrent grands messages au duc de Normendie, prians qu'il venist à Paris, car toute la cité estoit preste d'obéir à tous ses commandemens. Si y vint ledit duc, qui fut recheu à grande solempnité et pardonna tantost le meffait que fait avoient en tuant le prévost des marchans et ses compaignons; et fut adoncques descouverte la manière comment le prévost des marchans et ceulx de son acord avoient avisé que ces Angloys et gens d'armes qui estoient à Saint-Denis entreroient dedens Paris, dont il y avoit bien huit mille, et debvoient mettre à mort tous ceulx de l'acord au duc et qui ne vouldroient obéir au roy de Navarre.

Et vous debvez sçavoir que le roy de Navarre estoit à Paris quant le prévost fut tué; mais aussy tost qu'il le

sceut, il monta hastivement à cheval et s'en tira à Saint-Denis, et fist deffier ceulx de Paris et se mit ouvertement avecques ces gens qui se tenoient à Saint-Denis, et commencèrent à ardre et exillier tout le pays d'entour Paris. Quant tout fut wasté entre la ville de Paris et la cité de Senlis, il s'en ala par devers Creel et au pont Saincte-Maxence, et commencèrent à guerrier le pays de Beauvoisis d'une part et d'aultre, devers Compiengne et Noyon, et gaagnèrent pluseurs bonnes villes et chasteaulx, entre les aultres ung fort que on nomoit Mauconseil, qui estoit à l'évesque de Noyon, et le garnirent si bien qu'ilz en conquirent tout le pays. Ainsy le noble royaume de France, le plus noble des nobles, qui soloit estre le reffuge de seureté et de páix, estoit adoncques sans justice foulé et confondu.

Quant le duc de Normendie, qui estoit à Paris, entendi que ces gens gastoient et exilloient ainsy le pays, soubs le confort du roy de Navarre, il envoiast par toutes les bonnes villes de France, que chascune envoiast gens d'armes à pyé et à cheval pour contr'ester à ces gens qui gastoient le pays. Les bonnes villes le firent voulentiers, chascune selon sa poissance. Quant toutes ces gens furent assemblez, on les envoya par devers Noyon, là où ces gens estoient, et assiégèrent le chasteau de Mauconseil que les Angloys tenoient; si furent devant pluseurs jours, et avoient avecques eulx l'évesque de Noyon, messire Raoul de Coussy, le Flamenc de Cauny et grand nombre de gens d'armes, tant qu'ilz avoient bien dix mille hommes que à pyé que à cheval. Si avint ung jour que messire Jehan de Pinquegny et pluseurs aultres chevaliers et escuiers, qui estoient de la part du roy de Navarre, assemblèrent grande compaignie de gens d'armes pour secourir

les Angloys assiégiez ou chastel de Mauconseil; si se partirent de nuit de Creel et se férirent ainsy que à soleil levant en l'ost des François; si les desconfirent tous et en prirent de prisonniers ceulx qu'ilz volurent, et en tuèrent tant que merveilles; des huit cents que la ville de Tournay y avoit envoyé n'en eschappa pas la moitié, et ainsy des aultres villes. Là furent pris l'évesque de Noyon, messire Raoul de Coussy, le Flamenc de Cauny et pluseurs aultres que je ne sçay nommer. Ce fut l'an de grâce mil CCC LVIII, le mardi aprez la feste Nostre-Dame my aoust.

Aprez ce, ces Navarrois et Angloys chevauchèrent par tropeaulx parmi les pays de Beauvoisis, de Compiengne et de Vermendois; si roboient quanques ilz voloient sans contredit, et ardoient et raenchonnoient villes; et ne trouvoient nul des seigneurs des bonnes villes ne d'aultres qui les destourbast, ains se gardoit chascune bonne ville le mielx qu'elle povoit, et laissoit le pays rober et gaster; et tousjours se doubtoient de trahison et tousjours avoient grandes souspechons les ungs sur les aultres. Par quoy les chevaliers et gentilz hommes du royaume n'osoient riens entreprendre ne se mettre avant, car s'il leur en mesavenist, tantost on les souspechonnast de trahison. Ainsy estoient François enchantez et enfantosmez les ungs pour les aultres; et le duc de Normendie mesmement, à qui debvoit estre le royaume aprez son père le roy Jehan, le conte de Poitiers, son frère, le duc d'Orliens, son oncle, et pluseurs aultres grands seigneurs et barons, et tous généralment gisoient tous coys en la ville de Paris, et laissoient ainsy le royaume gaster et fouler; mais quant seigneurs et gens de pays estrange venoient, ilz leur promettoient et offroient grandes richesses et bons gages, et les retenoient moult voulentiers, maiz au derrain ilz ne

les paioient point, sique tousjours croissoit leur déshonneur, et les anemis de plus en plus continuellement s'enforchoient. En ce temps la noble abbye d'Oskans fut gaagnie, arse et destruite par les pilleurs du chastel de Mauconseil emprez Noyon, de quoy ce fut grand dommage.

Aprez, avint que messire Jehan de Pinquegny, qui estoit de la part du roy de Navarre, acquist si grande aliance aux bourgoys d'Amyens pour la plus grande partie, et des communes aussy, qu'il osa bien ung jour venir soubz leur fiance à tout huit cents glayves et entrer dedens les fausbours et bouter le feu dedens à grand bruit et à grand hustin; et de celluy feu furent bien arses les deux pars de la cité, et eust esté conquise et gaagnie par force, se le conte de Saint-Pol ne la fust venu secourir; mais quant ledit messire Jehan et ceulx de sa compaignie le sentirent venir, ilz se retirèrent arrière; mais puis aprez fut descouverte la trahison des bourgoys; et en furent mis à mort quatorze des plus grands et traynez publiquement, car on trouva qu'ilz avoient mis et mussié grande quantité de gens d'armes en leurs celiers, qui avoient conforté ledit messire Jehan et laissié entrer ès fausbours. Aussy furent traynez à Laon six des plus riches bourgoys, car on disoit qu'ilz avoient voulu vendre la cité; je ne sçay s'ils en estoient coulpables ou non, mais je croiroye envis que bons bourgoys et honnourables feissent telle chestiveté. Celles souspechons estoient adoncques entre les grands et les petits, nobles et non nobles, et estoit le royaume de France ainsy traittié et gouverné.

En ce temps que le duc de Normendie et son frère se tenoient à Paris, n'osoit nul marchant issir dehors de Paris, n'aler par pays, car le roy de Navarre et messire Phi-

lippe son frère se tenoient à grande poissance à Melun sur Saine dessus Paris, et à Mantes par dessoubs, par quoy riens ne povoit venir à Paris. Si y avoit si chier temps que on vendoit ung tonnel de harens trente ou quarante escus; de laigne ne de sel ne povoit-on recouvrer, fors par le commandement dudit duc qui tout avoit retenu; et faisoit les clercs et les aultres demourans à Paris acheter par force à sa volenté, pour avoir plus d'argent pour soy gouverner, car à malaise de toutes les revenues du royaume povoit-il avoir pour soustenir son tynel. Adoncques estoit si grande division entre les bourgoys de Paris, que le duc de Normendie n'osoit eslongier de Paris, car la plus grande partie des bourgoys estoit pour le roy de Navarre, sique il doubtoit que s'il eslongnoit la cité, qu'elle ne se mist ès mains dudit roy, pour quoy luy et son frère et tous ses amis se tindrent tout l'yver et l'esté jusques à la Penthecouste à Paris, sans riens faire, de quoy tout le poeuple parloit laidement sur eulx.

CHAPITRE CIII.

Des roberies merveilleuses que les pilleurs faisoient ou très-noble royaume de France, et comment en la fin ilz furent destruis.

En[1] ce temps, avoit ung frère meneur de grand entendement et soubtil de grande clergie en la court de Rome, en Avignon, et l'avoit fait le pape Innocent VI[me] mettre en prison ou chastel de Baignolz emprez Avignon, pour les grandes merveilles qui estoient à avenir mesmement sur les prélas de saincte Esglise, sur le royaume de France, sur les grands seigneurs de crestienté ; et les vouloit souffisanment prouver par l'Apocalipse et par les prophéties et les anciennes escriptures ; et les annonchoit en troubles et obscures parolles par la grâce du Saint-Esprit, et en disoit pluseurs moult fortes à croire que on véoit avenir dedens le temps et le jour qu'il avoit dit. Et bien disoit, quant on luy demandoit comment il disoit ce, que il ne le disoit pas comme prophète, mais il le sçavoit par les anciennes escriptures, et par une grâce que Dieu et le Saint-Esprit luy firent ung jour qu'il estoit en prison en une orde fosse en grande contemplation ; et adoncques Nostre Seigneur luy ouvry tous ses cinq sens de nature, et luy donna entendement pour déclairier toutes ces anciennes prophéties, pour anonchier à tous crestiens la venue et le

[1] Ce chapitre correspond aux chap. CXXIX et LXXIX à XCVIII de Froissart, liv. I[er], part. II.

temps quant elles debvoient venir, et en fist pluseurs livres bien fondez et bien dictez, desquelz l'ung fut commencé l'an de grâce mil CCC XLV et avoit écrit dedens tant de merveilles à avenir entre l'an mil CCCLVI et l'an LXX, qui trop longs seroient à escrire[1]. Et entre les aultres merveilles que on luy demandoit qu'il avendroit de la guerre des Angloys, il disoit que ce n'estoit riens de ce qu'on avoit veu envers ce qu'on verroit, car il ne seroit paix jusques à ce que le royaume de France seroit gasté par toutes ses parties. Ce est bien avenu en moult de cas, puis l'an LVI que le roy de France et tous les barons les plus grands au mains furent desconfis, mors et pris, ainsy que vous avez ouy; et si voit-on au temps présent que ledit royaume est et a esté si feru et si foulé en toutes ses parties, que nul des princes, barons et seigneurs ne s'osoient monstrer contre gens de bas estat, assemblez de tous pays et espandus parmi le royaume de France à le gaster, ardre et pillier.

Ces gens assemblez, que on nommoit robeurs et pilleurs, avoient souverains cappitaines entre eulx par toutes les parties du royaume, si grands que ceulx du royaume obéissoient à eulx; et tous ceulx qui se mettoient en leur compaignie et prenoient gages d'eulx, ilz leur debvoient rendre tousjours les deux pars de leur gaing, fust de prison ou de roberie, en quelque manière que ce fust, par quoy lesdis cappitaines debvoient avoir si grand trésor, comme ilz avoient, qu'ilz ne sçavoient le nombre de leur chevance. Desquelz cappitaines je weil descrire les noms d'aucuns qui se tenoient ès marches de par dechà Paris et

[1] Le manuscrit porte : « L'an de grâce mil CCCXLV et l'aultre mil CCCLVI et l'an LXX, qui trop longs seroient à escrire. » Il doit y avoir une omission du copiste, que nous avons cherché à rétablir d'après Froissart.

la rivière de Saine, affin que ilz ne soient oubliez. Le plus riche et qui plus avoit suivy la ruse avoit nom Robin Canolle; cil finast bien de deux mille bons florins au mouton et de soixante bons chasteaulx qui estoient en son commandement; et si avoit gaagnié la bonne cité d'Aussoire, et robé et raenchonné tout le pays d'autour deux ou trois journées loing, jusques à Tonnoirre et à Vergelay, d'une part et d'aultre, toute la rivière de Loyre, de Nivers jusques à Orliens, et tous les fausbours d'Orliens ars et exilliez par force de gens jusques aux portes; et avoit gaagnié la noble maison que on clame Chastel Neuf sur Loyre, et tenoit dedens ses garnisons; et avoit bien, quant il voloit, trois mille glayves ou trois mille combastans, que à pyé que à cheval, à ses gages et à son commandement.

D'aultre part, par devers Pons sur Saine, en Brye et Nogent, et sur la rivière de Marne par devers Troyes et Provins en Champaigne, se tenoient aultres pilleurs et robeurs qui avoient pluseurs cappitaines, desquelz l'ung avoit nom messire Pierre Dadeler, chevalier angloys, grand et sage guerrieur; et si y estoit ung chevalier de Haynau que on clamoit messire Eustace d'Obrechicourt; et si y estoit ung escuier d'Alemaigne nommé d'Albrecke. Ceulx avoient bien mille ou douze cents combastans pour ung jour à leur commandement, et avoient mis tout celluy pays à leur voulenté, robé, raenchonné et gasté sans mercy, et avoient pris et gasté Dainemary, Espernay, la bonne ville de Vertus, et par tout la rivière sur Marne jusques à Chasteau Tierry; ainsy entour la cité de Troyes et par tout le pays de Champaigne, jusques à Rethes et jusques à Bar sur Abe. Et avoient gaagnié la bonne ville de Renay et le chasteau de Hans en Champaigne, et tout pris et robé, et ars et gasté les fortresses et villes d'autour,

exceptez les fortes villes et chasteaulx qu'ilz voloient pour eulx détenir, si comme Buchy, Saponay, Trechy, Nogent, Pons sur Saine, et pluseurs aultres que je ne sçauroye nommer.

D'aultre part, par devers Soissons et entre Laon et Rains se tenoient aultres robeurs, qui raenchonnoient tout celluy pays d'Abenton en Tyerace jusques à Chaalons en Champaigne, et toute la terre du seigneur de Coussy et la conté de Roussy, fors mises les fortresses que ces deux seigneurs gardoient. Ces pilleurs se tindrent longuement à Wailly sur Ayne, et l'avoient grandement refortiffiée, et estoient bien de six à sept cents combastans; et avoient ung cappitaine auquel ilz obéissoient, lequel retenoit Alamans et toutes manières de gens; et l'appelloit-on Rabigot de Dury, et estoit Angloys; et estoit avecques luy ung aultre qui se faisoit grand maistre, que on clamoit Robin l'Escot. Cil Robin ala moult sauvagement à la feste de Noël gaagnier le chastel de Roussy, et y prit le propre conte dedens, et madame sa femme et madamoiselle et tous ceulx de dedens. Si fut toute la ville robée, et mist ledit Robin ou chastel et en la ville une grosse garnison, laquelle grandement greva le pays d'entour; et raenchonna, ledit conte, la contesse et la fille à douze mille florins; et si détint le chastel et tout l'yver et tout l'esté aprez, qui fut l'an LIX; et ledit conte s'ala tenir à Laon et où il ama le mielx. Tantost aprez Pasques, ces compaignons robeurs qui se tenoient à Roussy et à Wailly s'en alèrent prendre la ville de Sissone, et y mirent une grosse garnison; et avoient ung cappitaine qui se faisoit nommer Hanequin Françoys, et estoit de Coulongne, ce disoit-on. Celle garnison de Sissone fit grands dommages ou pays, et gastoient et raenchonnoient tout, et les villes qu'ilz ne po-

voient mettre à raenchon ilz ardoient. Si avint ung jour que le conte qui véoit ainsy gaster son pays, et qui jà avoit esté raenchonné, se voulut revengier et aventurer, et assembla aucuns chevaliers et escuiers et enmena de Laon trente ou quarante compaignons à cheval. Tant fist qu'il en eut bien soixante. Si vint ung jour au matin ledit conte sur la garnison de Sissone, qui ardoit une ville, et lui courut sus baudement; et y eut ung moult grand hustin; et eussent esté desconfis ces Alamans de Sissone, se ne fussent ces compaignons de Laon qui s'enfuirent de première venue, par quoy ledit conte fut desconfit et toute sa compaignie, et fut secondement prisonnier et durement navré. Et aussy y fut pris le sire de Montigny en Austrevant, chevalier banneret, et messire Gerard de Chavechy, et le conte de Porcyen qui fut livré à messire Rabigot de Dury, qui nouvellement estoit devenu chevalier, et à Robin l'Escot qui l'enmenèrent en prison à Roussy. Encores y estoit-il quant cil escript fut fait, l'an LIX, ou moys de may.

Assez tost aprez ce, messire Rabigot se parti de Wailly et en ardi partie, et s'en ala à Pontarsi, pour avoir le chastel, mais il estoit de si bonnes gens garny qu'il ne le poeut avoir. Ceulx de Soissons tantost aprez préardirent la ville de Wailly affin que ces robeurs ne s'y arrestassent plus.

L'an de grâce mil CCC LIX, entour la Saint-Jehan, le duc de Normendie fit tant envers ung moult vaillant chevalier, sage et bon guerrieur, nommé messire Broquart de Fenestrege, qu'il demoura de son ayde parmi certaine somme de florins, à tout cinq cents glayves à cheval. Si enmena premièrement ses gens en Champaigne, et avecques l'ayde d'aucuns chevaliers de la conté de Rethes et de

Chaalons, il assiéga le chastel de Hans que nouvellement avoient pris Angloys et Navarroys ; et y eut fort assault qui dura tout le jour, et au derrain il fut pris par force. Si furent pris tous les Angloys et Navarroys, combien qu'ilz se fussent vaillanment deffendus; et avoient ung cappitaine, nommé Jacques Senak, qui, du premier cop, offry seize mille escus. Layens avoit bien quatre-vingt compaignons qui tous furent pris ou mors. Assez tost aprez, ceulx de Cormessy et de la conté de Rethes et de la ville de Rains assiégièrent Sissone, laquelle fut prise d'assault au tiers jour, et tous ceulx qui estoient dedens mors et pris furent. En celle mesme septmaine, avint que l'évesque de Troyes, messire Jehan de Chaalons, et le conte de Waudemont et messire Broquart de Fenestrege firent une grande assemblée de gens pour aler assiégier Pons-sur-Saine ou Nogent, là où ces pilleurs se tenoient, desquelz estoient cappitaines messire Eustace d'Obrechicourt de Hainau, messire Pierre Dadeler, angloys, et ung Alamans que on nommoit Albreke. Quant ilz ouïrent parler de l'assemblée que ces seigneurs avoient fait, ilz mandèrent leurs compaignons par toutes leurs garnisons à Saponay, à Cressy, et firent tant qu'ilz eurent bien de six à sept cents glaives à cheval. Si se trairent aux champs pour combastre à ces seigneurs ; mais ilz ne pensoient pas qu'ilz eussent si grande poissance comme ilz avoient, si en furent décheus. Neantmains, ilz descendirent et se mirent à pyé. Quant ces seigneurs veirent leur manière, ilz se mirent en trois batailles et les assaillirent par trois costez sagement ; si les desconfirent assez tost ; et y en demoura grand foison de mors, et le remanant fut pris et ledit messire Eustace durement navré ; mais cil Dadeler n'y fut pas, ains fut dit qu'il avoit vendu trois chasteaulx,

lesquelz il tenoit, et estoit alé à Malignes ou à l'Escluse prendre la fin de soixante mille moutons qu'il les avoit vendu. Les aultres disoient qu'il estoit malade au lit, dont il morut tantost aprez. Dieux luy pardoint tous ses villains faiz, et aux aultres aussy.

En ce temps le duc de Normendie se parti de Paris et ala assiégier Melun à tout grand compaignie, et y séit longuement jusques à l'aoust. Encore y estoit-il quant j'escris ceste matère; si m'en tairay atant jusques atant que on en aura veu la fin.

D'aultre part, devers le Beauvoisis, Pontyeu, Amynois, et par devers Boulegnois, sur la marine, avoit telle guerre et telle manière de robeurs gastans et destruisans tout le pays. La plus grande garnison estoit en la ville de Creel, et en estoit cappitaine ung chevalier angloys que on nommoit messire Fodrigand, et avoit cinq cents lances à cheval soubs ses gages, sans les archiers. Au chastel de Poys avoit une aultre grosse garnison, et messire Jehan de Pinquegny qui estoit tout maistre du roy de Navarre, et qui l'avoit jetté de prison, estoit souverain sur ces garnisons, et avoit attrait de son acord pluseurs chevaliers et escuiers du pays, les aucuns par force, les aultres par doubte; et avoit d'or et d'argent sans nombre, tant avoit oppressé et raenchonné le pays.

Au derrain, monstra Dieu tout puissant son miracle sur luy, car il arraga moult villainement, et par rage menga ses mains et estrangla son chambellan, qui estoit du plus grand lignage de Picardie. En telle manière arraga et forsena ung aultre chevalier qui estoit de son acord, que on nommoit l'Ours de Briquisy, qui estoit avecques messire Pierre Dadeler et d'Albreke dessus nommez.

Ledit messire Pierre et d'Albreke à toute leur compai-

gnie estoient entrez en une ville que on nomme Renay, et le desroboient qui mielx mielx; et ainsy que les gens estoient à la messe et que le prestre debvoit prendre le très-précieux corps de Nostre Seigneur, s'en vint ung ribauld qui luy arracha le calice hors des mains à tout les corporaulx et le très-saint Sacrement, et tout bouta en son sain; encores fery le prestre par l'oreille de son gantelet de fer, pour ce qu'il ne luy laissoit prendre; mais qu'en avint-il? Quant toute la ville fut robée et que chascun se départi et emporta son pillage, ce ribauld monta sur son cheval et ala aux champs avecques les aultres, et n'eut pas longuement alé, non pas le quart de demye legue, que il et son cheval ne arragassent et estranglassent l'ung l'aultre si hydeusement que tous les compaignons qui le virent s'enfuirent, l'ung chà, l'aultre là, que oncques n'y eut si hardy qui les osast aprochier jusques adoncques que le ribauld et le cheval furent tous frois mors. Les jugemens de Dieu se font à temps, combien qu'il attende.

Assez tost aprez, environ la moytié d'aoust, l'an mil CCC LIX, avint que ceulx de la cité de Rains et les Champegnois et tout le pays de là autour, à l'ayde de ceulx de la conté de Rethes, chevaliers et escuiers, ungs et aultres, gaagnièrent le chastel de Roussy qu'ilz avoient assiégié par l'espace de trois septmaines, et se rendirent ceulx de dedens, saufs leurs vie et membres; et povoient aler sauvement chascun à tout son cheval et son harnas, mais la plus grande partie en fut tuée par les communes, encontre l'acord des seigneurs. Pris y fut Hanequin Francoys qui avoit fait de si villains faiz, ars villes et destruit chasteaulx, raenchonné, robé, pris à force et violé bonnes dames et vaillans femmes, et puis raenchonné ou tué, et tant de si horribles cas que honte auroye à les re-

corder. Et si debvoit estre ung povre garchon d'Alemaigne; si avoit tant robé qu'il avoit conquesté le chastel de Roussy, ainsy qu'il estoit à messire Rabigot de Dury et à Robin l'Escot, parmi la somme de sept mille florins au mouton. Cil Hanequin fut pris et amené à Rains, pour le faire morir villainement encontre la voulenté des seigneurs qui là estoient; mais, au derrain, les seigneurs le firent délivrer quitte, malgré les communes, pour leur foy acquitter. Ce fut pitié et dommage que tous ceulx qui dedens le chastel furent trouvez ne morurent cruelement, ou que Dieu les eust tous fait arragier, car oncques sarrasins à crestiens ne firent tant de inhumanitez que ilz faisoient au pays; et qui plus de maulx faisoit, il estoit le plus prisé entre eulx. Et encores, qui est bien merveilleuse chose, quant ilz se virent assiégiez, et qu'ilz ne povoient par nulle manière eschaper ne raenchonner les prisonniers dont foison avoient, ilz faisoient les bonnes gens prisonniers, hommes et femmes, monter tous nuds sur les murs, et puis leur bailloient deux ou trois cops de leurs espées, et les faisoient trébucher aval.

En ce temps, vinrent nouvelles que le roy de Navarre s'estoit acordé avecques le duc de Normendie, séant devant la ville et chastel de Melun, et fut tout rendu; mais on ne sçavoit la manière de leur acord; et touteffois estoient-ilz entrez ensemble à Paris par acord, de quoy de gens maintes s'esmerveilloient, attendues moult de choses lesquelles avoient esté faittes, et bien se doubtoit-on que grand fiance n'auroit jamais l'ung de l'aultre; ne oncques puis ne fist ne l'ung ne l'aultre semblant de grever les anemis du royaume.

En celle saison mesmement avint que cil chevalier, messire Broquart de Fenestrege, qui avoit esté de l'ayde

du duc de Normendie contre Angloys et Navarrois, avecques messire Jehan de Chaalons, ne fut pas payé de ses gages, ainsy qu'on luy avoit promis; si deffya le duc de Normendie et tout le pays de France. Si fist puis aprez autant de mal ou pays de Champaigne et environ comme ces robeurs avoient fait; et tenoit ses garnisons, à l'ayde de ses complices, en ung chastel nommé Conflans; et quant il eut grandement gasté pays, on fit tant envers luy qu'il luy souffist, mais ce fut trop tart, puis s'en rala en son pays; mais partie de ses gens qui encores voloient desrober et gaster le monde, demourèrent en ce chastel, et gaagnèrent en une journée par force les fausbours de Chaalons, et desrobèrent tout à leur volenté, et prirent de prisonniers à merveilles.

En ce temps mesmement, Robin Canolle chevauchoit parmi Berry, d'Auvergne et de Lymosin, à tout trois mille lances, qui toutes estoient à ses gages, et mist tous ces pays à subjection et à sa volenté, sans nul débat, de Orliens jusques à Nostre-Dame-du-Puy, et jusques à Lymoges, et puis s'en retourna en Bretaigne et Poytou, où il avoit plus de vingt chasteaulx conquesté à tout leur tente et seignourie, et laissa grand nombre de ses gens aval le pays en ses fortresses qu'il avoit conquesté et mis à subjection. Si me weil atant taire de luy et de tous les aultres pilleurs et robeurs, et des grandes iniquitez et merveilles du royaume de France, et retourneray à nostre première matère, c'est au noble roy Edowart et au prince de Galles.

CHAPITRE CIV.

Comment la paix des deux roys de France et d'Angleterre fut acordée et séellée par eulx mesmement, mais les Françoys ne la voulurent garder; si s'apresta le roy d'Angleterre de venir derechief en France.

Bien[1] est heure de retourner à l'istoire du noble roy Edowart, dont longuement me suys teu, lequel tenoit en prison le roy Jehan de France et les plus grands barons de France, et laissoit ces pilleurs dont nous avons parlé faire et gaster tout le royaume, soubs espérance ou d'avoir fin de guerre ou d'avoir paix à sa volenté. Si avint l'an mil CCC LIX, environ la Penthecoste, aprez ce que deux cardinaulx que le pape avoit envoyé en Angleterre pour faire paix entre ces deux roys, dont toute crestienté estoit tourmentée, estoient départis d'Angleterre sans riens faire, combien qu'ilz y eussent séjourné par l'espace de deux ans et plus, à leur aise à grands despens, avint que les deux roys se trairent ung jour à part en la cité de Londres, et n'y avoit fors que le prince de Galles, aisné filz du roy Edowart, et le hardi conte de Lencaste; et firent ung certain acord séelé de leurs seaulx, et l'envoyèrent aux princes et barons de France, et à tous les communaultez, par le chambellan de Tancarville et conte de Melun, et par

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. XCIX.

messire Arnoul d'Auderhem, qui estoit le plus proeu chevalier de France, qui tous deux estoient prisonniers au roy Edowart.

Ainsy que ces deux seigneurs furent venus en France, s'estoient accordez le duc de Normendie et le roy de Navarre, et revenus de Melun à Paris, ainsy que vous avez ouy. Si firent mander tous les barons, tous les nobles et communes des bonnes villes, à la requeste des chevaliers dessus dits. Quant tous furent assemblez, les deux chevaliers firent leur message, et firent lire, devant tous, les lettres qu'ilz apportoient et tous les poins de la paix acordez de bonne volenté entre les deux roys. Quant tout fut leu, ilz se trayrent à conseil, et quant ilz eurent bien longuement conseillié, si ne furent-ilz pas d'acord, car ladite paix sembloit aux aucuns trop griève pour le royaume de France en pluseurs manières, et eurent plus chier à endurer le meschief où ilz estoient, et cil où le roy Jehan estoit, et attendre le plaisir de Dieu, que à consentir que le noble royaume fust ainsy amendry et departi par la ditte paix. Quant les chevaliers entendirent ce, ilz prirent congié et s'en retournèrent en Angleterre, et contèrent aux deux roys ce qu'ilz avoient trouvé.

Quant[1] le noble roy Edowart eut entendu ces nouvelles, il en fut durement couroussé; si dist si hault que chascun le povoit bien ouïr que, avant ce que l'aoust fust passé, il vendroit si poissanment ou royaume de France qu'il y demourroit tant qu'il auroit fin de guerre ou paix à son honneur; et commença à faire le plus grand appareil que on avoit jamais veu en celluy pays n'en aultre. Celle renommée issi par tous pays en Alemaigne, en Brabant, en

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. C et CV.

Haynau, sique chevaliers et escuiers se commencèrent à pourveir de chevaulx, de harnas et de tous habillemens de guerre; et s'en aloit chascun par devers Calays attendre la venue du roy d'Angleterre, car chascun se pensoit de gaagnier tant avecques luy que jamais ne seroit povre. Si en vint tant à Calays, de costé et d'aultre, que ilz ne se sçavoient où herbergier, et furent pain, avaine et vivre si chiers, que on n'en povoit recouvrer. Et tousjours, leur disoit-on, le noble roy vendra l'aultre septmaine. Ainsy attendirent tous ces Alamans, Hansenaires, Hesbignons, Brabanchons, Flamens, Haynuiers, povres et riches, la venue du roy Edowart, de la fin d'aoust jusques à la Saint-Remy, à grand meschief et à grands despens et grande povreté, tant qu'il convint les pluseurs vendre leurs chevaulx; et se le noble roy fust venu à Calays, il ne se eust sceu où logier; et si estoit bien doubté que ces seigneurs estans à Calays ne se voulsissent partir ne pour ung ne pour aultre, se on ne leur rendoit tous leurs despens.

Le[1] noble roy Edowart, qui ne poeut avoir bonnement ses gens ne ses pourvéances comme il voulsist, et avoit bien entendu la grand multitude de gens qui l'attendoient à Calays, pour avoir grâce et bienfaiz de luy, combien qu'il n'en eust pas mandé la quarte non la cinquième partie, ains estoient les aucuns venus de leur volenté pour leur avancier en honneur, et les aultres pour gaagnier. Il eut doubtance de ce que dit est; si s'avisa sagement qu'il envoyeroit son cousin, le duc de Lencaste, à Calays vers eulx, et s'excuseroit par devers eulx. Ledit duc s'apareilla en grande et grosse compaignie, et vint à Calays à tout trois cents armeures de fer et deux mille archiers galoys. Il fut là gran-

[1] Froissart, liv. Ier, part. II, chap. CVI.

dement recheu, et moult courtoisement excusa le noble roy Edowart de sa demourée envers ces seigneurs, comme cil qui bien faire le sçavoit; si fist deschargier ses nefs de chevaulx et de harnas, et puis dist à ces seigneurs que le séjourner là ne leur valoit riens; si estoit merveille de chevaucher par France; si leur prya qu'ilz alassent avecques luy, et il bailleroit à chascun certaine somme d'argent pour ses menus despens faire. Il assembla ces seigneurs et se partirent de Calays à grande noblesse, et alèrent jusques à Saint-Omer en deux jours; et povoient bien estre deux mille armeures de fer sans les archiers et sans les gens de pyé. Lendemain, ilz s'en alèrent par devers Bethune et par devers la bonne ville d'Arras, et puis se trayrent par devers une noble abbaye que on clame le mont Saint-Éloy, et là séjournèrent par l'espace de quatre jours pour eulx aviser, car ilz la trouvoient bien garnie, et aussy ilz en avoient bien besoing comme ceulx lesquelz n'avoient mengé de pain ne bu de vin bien quatre jours au devant, ains avoient enduré maintes mésaises, combien qu'ilz eussent gasté et desrobé villes et villettes.

Quant[1] ilz eurent séjourné là quatre jours et gasté le pays tout à l'entour, ilz s'en alèrent par devers la rivière de Somme et devers Péronne, ardant et gastant tout, et vinrent à Bray, ville fermée, et l'assaillirent grandement, mais ilz y perdirent assez; si s'en partirent suivant la rivière à grand mésaise de pain et de vin. Ilz vinrent jusques à Cressy; là trouvèrent souffisanment vitaille et y passèrent la rivière, car le pont n'estoit point roupt, et y séjournèrent le jour de Toussains. Là endroit vinrent nouvelles au vaillant duc que le roy Edowart estoit venu à Calays, et luy mandoit

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CVII.

qu'il se traist par devers luy à toute sa compaignie. De ces nouvelles furent moult joyeulx tous, pour l'espérance d'avoir monnoye dont ilz avoient eu grande souffrence; si repassèrent la rivière et retournèrent à Calays.

En celle chevauchie estoient messire Henry de Flandre, à tout deux cents armeures de fer du pays de Flandres; de Brabant, y fut messire Henry de Bautersem, seigneur de Berghes, messire Gérard de le Heyde, messire Francq de Halle; des Haynuiers, messire Watier de Manny, le sire de Commingnies à belle compaignie; des Hesbignons, messire Godeffroy de Harduemont et son filz messire Jehan, messire Watier de Haltepenne, son cousin, messire Jehan de Duras, messire Tierry de Seraing, messire Watier, son joeune frère, messire Race de Jemeppe, messire Gile Surles, messire Jehan de Bernamont, messire Renault de Berghes et pluseurs aultres, les Alemans, les Hansenaires, les Holandoys, les Bourguignons, les Savoyens, et tant d'aultres de pluseurs pays que tous dire ne les pourroye.

Ainsy[1] que le duc de Lencaste à toute celle belle compaignie tiroit par devers Calays, pour y trouver le noble roy Edowart que tant avoient désiré, ilz le rencontrèrent sur le chemin à quatre legues de Calays, à si grande compaignie que toute la terre estoit couverte de gens; et estoit grand plaisir de regarder la noblesse, armes reluire, banières voler, clarins et trompettes sonner. Quant ilz furent venus jusques au roy, ilz luy firent la révérence, et il les salua moult courtoisement et doucement, les remercya de ce qu'ilz estoient ainsy venus à son service de leur bonne volenté. Tantost Alamans, Hansenaires, Hesbignons, Brabanchons monstrèrent au noble roy leur po-

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CVIII.

vreté moult humblement, comment en l'attendant ilz avoient tout despendu et chevaulx et harnas, sique pour le servir poy leur estoit demouré, ne pour raler en leur pays; si lui prièrent que pour sa noblesse et humanité, il y voulsist pourveir.

Le noble roy se conseilla assez briefment sur les champs tout à cheval; si leur respondi: « Je ne suys pas encore pourveu plainement de vous respondre, et aussy vous estes travailliez comme je pense; alez vous reposer et rafreschir deux jours ou trois à Calays, et je m'aviseray à nuit pour vous faire response, laquelle vous manderay. Ces estrangers ne poeurent adoncques avoir aultre response, si s'en alèrent à Calays pour attendre la bonne response dont ilz espéroient d'avoir argent. Ilz n'eurent pas alé demye liewe qu'ilz encontrèrent le plus beau charroy et le plus grand de toutes pourvéances que jamais avoient veu; aprez, ilz rencontrèrent le noble prince de Galles si noblement paré d'armes, et toutes ses gens aussy, que c'estoit ung déduit de les regarder, et chevauchoient trestous le commun pas, rengiez comme s'ilz voulsissent combatre, toudis une liewe ou deux dessus l'ost du roy son père, si que leur charroy et les pourvéances estoient tousjours entre les deux osts, laquelle ordonnance ces seigneurs estrangiers prisèrent merveilleusement.

Aprez[1] que ces seigneurs estrangiers eurent veu la manière de leur conroy et salué humblement le noble prince, lequel les recheut courtoisement comme cil qui le sçavoit bien faire, et qu'ilz luy eurent remonstré leur nécessité, prians qu'il les voulsist secourir et aydier, ilz s'en alèrent logier à Calays, reposer et rafreschir.

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CIX.

Le second jour aprez qu'ilz eurent demouré à Calays, le noble roy Edowart leur envoya sa response par deux ou par trois messages chevaliers, comment il n'avoit pas aporté tant d'argent d'Angleterre qu'il poeut fournir à ce qu'ilz demandoient, car tout luy faloit bien à achever ce que entrepris avoit, mais s'ilz vouloient prendre l'aventure avecques luy, et fortune leur fust bonne, il estoit content qu'ilz partissent leur gaygne à l'avenant, sauf tant que ilz ne poeussent riens demander ne de chevaulx ne de harnas perdus pour despense faitte, car il avoit assez amené de gens pour sa besongne.

Celle response ne pleut pas à ces seigneurs estrangiers, qui avoient ainsy durement travaillié et souffert grande famine et povreté, ainsy que vous avez ouy; et touteffoys on bailla à chascun certaine somme d'argent en prest pour retourner en son pays, mais ce fut moult petit; si s'en retournèrent les ungs mal montez, les aultres à pyé; les ungs vendoient leur harnas ou leurs costes, et laissoient à leurs hostes en gaage, les aultres leurs houseaulx. C'estoit toute povreté que de leur fait, et ouy dire que le marquis de Nuse avoit tant despendu que par nulle manière il ne povoit retourner en son pays; si eut conseil qu'il suivroit le noble roy Edowart et se mettroit en l'aventure de tout perdre ou d'aucune chose gaagnier; si s'en ala avecques le noble prince de Galles faire du mielx qu'il poeut. Or me tairay atant de celle chevauchie et du duc de Lencaste qui, par grande soubtilleté, les tira hors de Calays, affin que le roy qui venoit s'y poeust logier, et aussy, car il doubtoit qu'ilz ne s'en voulsissent partir se on ne leur rendoit leurs despens; si retourneray au noble roy Edowart.

CHAPITRE CV.

Comment le roy Edowart vint plus poissanment en France que oncques mais fait n'avoit, en intencion d'avoir paix à son honnour ou de jamais retourner en Angleterre.

Or [1] est à sçavoir que quant le duc de Lencaste parti d'Angleterre pour venir à Calays à ces seigneurs estrangiers, comme vous avez ouy, le noble roy Edowart fist le plus grand appareil de venir en France pour accomplir son intencion que nul eust jamais veu, et fist départir tous ses prisonniers, les plus haults barons de France, et les mit en ses plus fors chasteaulx et grosses garnisons dedens; et renvoya le roy Jehan en ung plus fort chastel et le restraindi de la plus grande partie de ses déduis, et le fist garder plus estroittement que devant.

Aprez, il fist sçavoir à tous ceulx qui estoit appareilliez de venir avecques luy, qu'ilz se traissent par devers Douvres et il leur liverroit naves et vaisseaulx. Chascun s'apresta de partir; si ne demoura ne chevalier, n'escuier, ne homme d'onneur entre vingt et quarante ans en Angleterre, ou qui ne fust honteux de demourer, quant ilz virent que le noble [roy] leur sire retournoit en France si poissanment; sique tous princes, barons, chevaliers et escuiers, et gens de toute sorte vinrent aprez le roy à Douvres le mielx habilliez que poeurent. Quant tous furent assem-

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CX.

blez, le roy fist assembler toute la compaignie en une place, et leur dist plainement que son intencion estoit de retourner ou royaume de France, et de jamais n'en retourner ne repasser la mer s'il n'avoit fait fin de guerre ou paix à son honneur grandement, ou il morroit en la paine; s'il en y avoit aucuns qui de ce attendre ne fussent tous confortez, il leur prioit qu'ilz s'en retournassent en leurs maisons; mais sachiez qu'ilz estoient tous d'une volenté avecques leur roy. Si entrèrent ès naves joyeusement ou nom de Saint-George et de Saint-Nicolas, et tant nagèrent que ilz vinrent à Calays deux ou trois jours devant Toussains, l'an mil CCC LIX.

Quant[1] le roy Edowart fut arrivé à Calays avecques le prince de Galles et ses deux frères, il commanda que on deschargast les vasseaulx et qu'on s'aprestat de mouvoir, car il ne vouloit point là séjourner, ains vouloit aler aprez le duc de Lencaste, son chier cousin, car il ne sçavoit comment il luy estoit. Si se parti lendemain de Calays à tout le plus beau charroy que oncques homme vit, car on disoit qu'il y avoit bien six mille chars bien atelez, qui tous estoient venus d'Angleterre; et puis ordonna ses batailles si notablement que c'estoit plaisir à les regarder; et avoit nom son connestable monseigneur de la Marche, et le fist chevaucher demye lyewe devant luy à tout six cents armeures de fer des mielx habilliez de l'ost, et mille archiers; aprez, il ordonna sa bataille et prit bien trois mille armeures de fer avecques luy et cinq mille archiers, et chevauchoit toudis rengié et serré aprez son mareschal ainsy que pour tantost combatre, se besoing en fust. Aprez celle grande bataille estoient les charroys qui duroient bien

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CXI.

deux legues franchoises, qui menoient tout ce de quoy on se poeut aviser pour hostel et pour fait de guerre, si comme molins à main, fours pour cuire pain, pour doubtance que tous les fours et molins ne fussent rompus où ilz venroient. Aprez, venoit le prince de Galles et le conte de Richemont son frère, qui nouvellement estoit marié à la fille du duc de Lencaste, et avoient en leur bataille deux mille et cinq cents armeures de fer montez noblement et richement parez, et avoient quatre mille archiers et autant de brigans faisans l'arrière-garde ; et ne laissoient pas ung garchon derrière qu'ilz ne l'attendissent ; et ne povoient aler le jour plus de trois lyewes. Si doibt-on sçavoir que il plouvoit nuit et jour, qui estoit grand contraire aussy bien aux hommes comme aux chevaulx. Si trouvèrent tout le pays gasté, par quoy on poeut entendre que grands et petis estoient en grande mésaise et de pain et de vin et de chair, et mesmement pour le mauvaiz temps qu'il faisoit.

Tant[1] chevaucha le noble [roy] Edowart qu'il vint emprez Cambray ; si y trouva le pays ung petit plus gras, pour quoy il y laissa séjourner ses gens quatre ou cinq jours, et puis se mist au chemin par devers Saint-Quentin, et passa tout le Vermendoys ordonnéement, ainsy que devisé vous ay, et passa la rivière de Somme, la rivière d'Oise, la rivière d'Ayne, et fist tant qu'il se vint logier en la marche de la cité de Rains, c'est assavoir à Saint-Thierry, au pont Fauregye, et là entour ; et demoura en celluy pays de la feste Saint-Andryen jusques à cinq septmainnes aprez Noël, que on debvoit compter l'an de l'incarnation mil CCC LX. Et tousjours plouvoit continuellement, et tousjours chevauchoient ses gens de costé et d'aultre par où ilz cuidoient

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CXIV.

:omme en la conté de Rethes jusques à Warck, à
à Donchery, à Moison; et se logoient ou pays
ois jours, et desroboyent tout et gastoient, mais
wart avoit commandé sur la hart que nul n'ar-
ville, fors une maison ou deux, pour les aultres
chonner.

s gaagnièrent par force Athegny durement
si trouvèrent foison vin dedens dont ilz s'ai-
ur poste, et en départirent aux seigneurs de
n fut cappitaine ung moult vaillant chevalier
ı, nommé messire Eustace d'Obrechicourt, qui
pitaine de tous ceulx qui couroient par la
Rethes; et avoient gaagnié la ville de Rethes
u chastel et la ville de Chayne-Poullieux;
tres qui chevauchoient vers Laon et Soissons
agnié la ville de Cormessy jusques au chastel;
roy et ses enfans gisoient en leur ost tous coys
ouvoient; et aloient à chasse [en boys] ou sur
s les jours quant il leur plaisoit; ne oncques ne
rrier par nuit combien que loing alassent.

i
s
e
r
i
a
s
;
s
;
s
r
e

CHAPITRE CVI.

Comment une trahison fut pourpensée à Paris de par le roy de Navarre, pour faire tuer le duc de Normendie par ung chevalier qui en fut à mort mis.

En ce temps que le roy d'Angleterre gisoit à tout son ost ès marches de Rains, ainsy que vous avez ouy, ne oncques ne voulut consentir que nul s'aprochast de ville ne de fortresse pour assaillir, car il ne véoit pas voulentiers ses gens perdre ne mettre leurs corps en si évidente aventure, avint que une grande trahison fut pourpensée à Paris, ainsy que la renommée en couroit, car le roy de Navarre, qui s'estoit racordé au duc de Normendie, ainsy que dit est cy-dessus, se tenoit à Paris, et accompaignoit souvent ledit duc, combien que les communes n'y eussent pas trop bonne fiance. Si avint que aucunes gens de son hostel estoient moult privez dudit duc, et aloient chasser en boys et en rivière avecques luy souvent; si traittèrent ensemble, et avecques aucuns bourgoys de Paris, que ilz tueroient ledit duc quant il seroit à privée maisnie à la chasse. Si avint, par la grâce de Dieu, que ainsy que il debvoit aler à la chasse à privée maisnie, que celle trahison luy fut descouverte, et fut tantost pris le chevalier qui estoit maistre de celle entreprise; tantost confessa sans contrainte la trahison et accusa ses compaignons, et fut justicié la nuit du Noël à Paris. On le nommoit le Bastoux

de Morrely, et estoit ung des maistres chambellans du roy de Navarre, ainsy que on disoit. Tantost que ce fut fait, le roy de Navarre se trayt à Saint-Denis, et redevint Angloys, et deffya le duc et ses frères[1].

Et assez tost aprez ces nouvelles, le roy Edowart se parti des marches là où il avoit demouré par yver par l'espace de sept septmainnes, et s'en ala par devers Champaigne et passa par emprez Chaalons, là il trouva mielx à vivre, et puis ala vers la cité de Troyes; mais il avoit laissié grosses garnisons ès marches de Rains, dont messire Eustace d'Obrechicourt estoit souverain, et avoit bien deux mille combatans qui desroboyent et gastoient tout, maiz on ne sçavoit que penser à quelle fin le roy tiroit parmi Champaigne. Ce chevalier messire Eustace et ses compaignons dommagèrent terriblement le pays d'entour Rains, et mesmement le conté de Rethes entour Maisières, et tuèrent sans pitié hommes, femmes et enfans qui ne se poyoient raenchonner, et gaagnèrent tant que on ne le pourroit extimer de raenchons de prisonniers et de rachas de villes, car ilz gisoient bien deux ou trois jours en une place sans destourbier nulluy. Les nobles et aultres du pays les menassoient bien, et faisoient semblant d'issir hors contre eulx, mais au jour que ce fut escript ne avoient riens fait, de quoy moult de gens se sont merveilliez, et l'ont tourné à très-grand blasme et deffault de coeur mesmement qui souvent véoient que ces gens ne povoient avoir secours du roy d'Angleterre et les véoient tous confortez de attendre le siége.

Aprez, leur avint l'an LX, environ cinq jours aprez Pasques, en ce temps que on les menassoit d'assiégier, ilz vinrent par nuit à une forte ville de Lannoys, assez prez

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CXIX et suivants.

de Montagu, entre fors mares; et le nommoit-on Pierrepont, et avoient les gens du pays nobles et aultres mis leur chevanche dedens. Si tost que ces compaignons sentirent le guet endormi, ilz se mirent, pour convoitise de gaagnier, dedens ces mares, et vinrent jusques aux murs, et puis entrèrent en la ville et le gaagnèrent sans deffense; si le desrobèrent tout à leur volenté et trouvèrent dedens plus de richesse qu'en place où ilz eussent esté. Si s'en retournèrent à tout leur proye à Athegny, à tout bien trois cents prisonniers et trente belles damoiselles, sans les aultres, pour faire leur volenté et plaisir.

CHAPITRE CVII.

Vous povez cy veoir quelles marches du royaume de France le roy d'Angleterre gasta et raenchonna, et combien de temps il y demoura sans estre empeschyé.

Or[1] weil-je retourner au roy Edowart qui s'en ala parmy Champaigne aprez ce qu'il eust gasté le pays d'entour Rains, et puis se mist en Bourgongne; si le trouva si planteureux de tous biens que il s'y tint jusques à my karesme depuis Noël, puis en une place, puis en aultre; si gastoient tout le plat pays mais n'ardoient que une maison en une ville; et se tint en celluy bon pays bien par l'espasse de dix septmainnes sans nul destourbier, et y gaagnièrent si grand trésor que à croire n'est. Quant il eust tout gasté le pays, le duc de Bourgongne fut bien joyeux de luy donner deux foys cent mille florins au mouton, affin qu'il s'en partist et eust trèves à luy par l'espace de trois ans. Adoncques se parti le noble roy et mena son ost par le conté de Nyvers et le conté d'Aussoure; si raenchonna le pays et en eut tant de finance que on ne le pourroit nombrer; puis s'en tira par devers Montargis et y demoura trois jours, et puis passa par Gastinoys et s'en vint par devant Paris, là tous les nobles barons de France estoient assemblez; et se fust voulentiers combastu à eulx

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CXXII et CXXIII.

s'ilz fussent issus hors. Là il demoura par l'espace de six jours pour attendre leur volenté, et quant il vit qu'ilz n'avoient point de conseil de combatre, ne de courage, il s'en ala par devers Chartres et envoya le prince de Galles son filz par devers Rouen en Normendie. L'abbé de Clugny aloit souvent en l'ost du roy, et du roy à Paris, pour traittier de la paix, mais de ce me tairay atant tant qu'il soit heure d'en parler.

Au département que le roy Edowart fist du pays de Bourgongne, pluseurs chevaliers et escuiers, et aultres d'estrange pays qui l'estoient venus servir de leur volenté, prirent congié de luy et s'en retournèrent en leur pays, et chevauchèrent ensemble pour aler plus seurement hors de France, comme Lorhains, Savoyens de la haulte Bourgongne. Tant alèrent qu'ilz vinrent en la duchyé de Bar, là ilz trouvèrent foison de gens assemblez qui gastoient et exilloient tout le pays; et avecques ce ilz entendirent que le duc de Bar faisoit grand aprestement pour aler assiégier, avecques ceulx de la conté de Rethes et de Rains, ces Angloys qui se tenoient à Athegny. Si s'acordèrent avecques ceulx de la duchyé de Bar qui estoient contre le duc, affin qu'ilz luy donnassent à faire et l'empeschassent qu'il n'alast à Athegny contre ceulx qui estoient de leur acord. Si se mirent tous ensamble et alèrent par devant Saint-Mehu, qui est la meilleure ville de la duchyé de Bar, et gastèrent tout le pays d'entour. Et toudis croissoit leur ost, car de toutes pars leur venoient gens; et estoient bien, comme on disoit, quinze mille combatans, dont il en avoit bien trois mille à cheval; ilz avoient tant de femmes robé, chevauchans avecques eulx, que merveilles estoit. Quant ilz eurent gasté tout le pays, ilz se trairent par devers le Pont-à-Mosson et l'enclorrent, et gastèrent le pays

d'autour. Bien fut vray que le duc de Bar fist une assemblée pour combatre ces gens soubs le confort de la ville de Mes, mais quant il vint prez d'eulx, il les trouva de si bonne ordonnance qu'il n'eut point de conseil de leur coure sus, ains s'en retourna à toute sa compaignie tout confus, et ilz en demourèrent plus orguilleux. Si s'ordonnèrent plus que devant, et establirent certains cappitaines qui auroient maistrie et justice sur eulx, et aprez ilz s'en alèrent tous en la valée de Mes, qui est moult fertile et plantureuse.

Assez tost aprez, le conte de Saines, en Sainoys, le duc de Lorhaine, le duc de Bar, et ceulx de Mes, véans que ces gens multiplioient de jour en jour et les pourroient destruire se on n'y mettoit remède, ilz mandèrent au duc de Luxembourch et de Brabant, qui estoit en sa plus grand flour de jeunesse, que ces gens gasteroient Luxembourch s'il ne le venoit deffendre; mais, s'il vouloit venir à poissance de gens, ilz se mettroient avecques luy le plus poissanment que pourroient, et mesmement tous ceulx de la grande cité de Mes istroient hors et feroient avecques luy. Ledit duc de Luxembourch, ouyes ces nouvelles, tantost assembla gens de Brabant, du Liége et d'aultres marches, et requist ses amis comme monseigneur du Liége qui luy envoya cent lances, et messire Loïs son frère qui lui mena cent compaignons.

Quant il fut venu à Luxembourch, il trouva que ces seigneurs estoient mal aprestez de faire ce que mandé avoient, et que les bourgoys de Mes estoient comme refroidiez ou de mauvais acord. Si fut grandement confus et esbahy comme cil qui ne sçait que faire; si contremanda et renvoya ses gens; or valu pis la chose que devant, car ces gens d'armes en eurent plus grand cuer. Et certainement

ce fut grande honte auxdits seigneurs et aux bourgoys de Mes.

A celle départie avint ung grand meschief, ce fut pitié et dommage, car le joeune conte de Mons filz au duc de Juley, aisné hoir en la plus grand flour de sa jeunesse, ala pour aler disner en ung chastel de son cousin que on appelloit le seigneur de le Scleyde. Ainsy comme il séoit à disner, ung chevalier que on appelloit le seigneur de la Gerarstene vint à grand foison de gens par devant le chastel et la ville, et enmena les bestes. Le hahay ala jusques au chastel; le sire de Scleyde et son frère et ses gens s'alèrent armer pour les rescouvre s'ilz poeussent. Quant le gentil conte vit ce, il dist puis que là s'estoit enbastu, il feroit comme le seigneur de layens. Le sire et les compaignons luy prièrent assez de demourer, disant qu'il n'apartenoit point à tel prince comme il estoit de mettre son corps en aventure, mesmement pour rescouvre bestes. Le gentil conte ne laissa, pour prière qu'on luy sceut faire, qu'il ne montast sur son coursier; si fut le premier qui aconsuivy les anemis, aussy fut-il le premier tué. Ce fut très-grand dommage que ung tel prince, qui de son aage passoit tous les autres en grâce et en proesse, fust ainsy meschantement tué; si en fut fait si grand doeul par toute Alemaigne et par tous pays où il estoit congneu, que merveilles et pitié estoit; et avint à celle besongne que le chevalier qui avoit mis celle chevauchie y fust tué par ung escuier; car, quant il vit que son seigneur estoit ainsy mort, il abandonna sa vye tout à pyé et fit tant qu'il bouta son espée par la cuisse contre mont jusque au ventre de cil chevalier qu'on nommoit le prévost de Gerarstene. Aussy ledit escuier y fut si navré qu'il le convint reporter au chastel en grande aventure. Si me tairay de ceste ma-

tère et retourneray au noble roy Edowart, pour conter comment il se parti de France par acord et paix accordée l'an mil CCC LX, ou moys de may, par l'abbé de Clugny, entre Chartres et Paris.



CHAPITRE CVIII.

Comment la paix des deux roys fut faitte, et comment le roy Edowart retourna en Angleterre et renvoya le roy Jehan de France.

Premièrement[1], vous debvez sçavoir que le noble roy Edowart passa la mer pour venir en France, ainsy que dit vous ay, l'an mil CCC LIX, trois jours ou quatre devant la Toussains, et y demoura jusques à l'yssue du moys de may, et ne trouva qui se combastit à luy, ne qui le destourbast qu'il n'eust vivres et alast quelle part que voulsist, fors que ès bonnes villes fermées; et n'eurent oncques plus haut de trois jours faulte ne mésaise, fors que de pluye et de mal temps parmy l'yver, tant qu'ilz furent entour Rains. Et debvez sçavoir que le noble roy et ses gens avoient bien entre dix mille et douze mille chars charians à trois bons chevaulx, venus d'Angleterre, et menoient les seigneurs sur leurs chars tentes et pavillons, forges et fours pour faire ce que besoing estoit, et pour doubtance qu'ilz ne trouvassent tout gasté et despechié aval le pays; et avoient pluseurs nacelles et batelles de cuir boully si soubtillement faites, que il y povoit bien trois hommes pour nager en ung estant ou une rivière pour peschier, s'il le plaisoit; et ainsy avoient les seigneurs et gens d'estat assez de poisson [pendant le] karesme, mais les communes se

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CXXI et CXXXII.

passoient à ce qu'ilz povoient avoir. Et avecques ce le noble roy avoit bien trente faulconniers tous chargiez d'oyseaulx, et bien soixante couples de grands chiens et autant de levriers, dont il aloit chascun jour en chasse. L'ost estoit tousjours party en trois parties, et chevauchoit chascun ost à part luy ; et avoit chascun avant-garde et arrière-garde, et se logoit une liewe l'ung de l'aultre, dont le prince de Galles enmenoit ung et le duc de Lencaste l'aultre, et le roy Edowart le tiers. Ainsy chevauchant, tant firent qu'ilz vindrent devant Paris pour avoir bataille, ainsy que vous avez ouy cy devant, et puis se trairent par devers la cité de Chartres, tousjours grevant le plus gros pays, et puis alèrent par devers Bonyvaulx et par devers la marche de Vendosme. Adoncques le noble roy, par la prière de l'abbé de Clugny, se tray par devers Chastres et y demoura par l'espace de vingt et ung jours traittant de paix, laquelle fut faitte et acordée en la manière que s'ensuit.

C'est assavoir que le noble roy Edowart et ses hoirs doibvent avoir, tenir et posséder perpétuellement, paisiblement et quittement, sans nul ressort et sans tenir en fief du roy de France ne d'aultre, tous les pays et terres qui s'ensuivent, c'est assavoir : la Bergorce de Dagenes, le Kaoursin de Pierrepont, de Roerge, de Poytou, de la Rochelle, de Lymosin, de Xaintonge, la conté d'Angolesme, le fief de Chowart, le fief de Belleville avecques toute la duchyé de Guyenne, et si avant que anciennement elle s'estendoit. Et debvoit avoir et tenir ès marches de Picardie, sans ressort et sans tenir de nully, la ville et chastel de Calays à tous ses appendences, la terre de Marque et toute la conté de Guynes, villes et chasteaulx ainsy comme elle s'estent. Et debvoit avoir, s'il luy plaisoit, toute la conté de Pontyeu, laquelle fut donnée à madame

la royne d'Angleterre, sa mère, en mariage; mais celle debvoit-il tenir en fief du roy de France s'il le vouloit ravoir, ainsy comme son père faisoit. Encores debvoit-il avoir pour ses fres et dommages trois milions de florins à l'escu Philippus, qui montent trente foys cent mille florins, à payer à six foys. Le premier payement dedens trois septmainnes aprez la feste Saint-Jehan, l'an mil CCCLX, et le remanant dedens trois ans aprez ensuivant, chascun an la tierce part; et luy demouroient quittement toutes les raenchons des pays, des villes, des maisons et des prisonniers. Et pour tous ces convens, les Françoys debvoient envoyer bons hostages et souffisans des plus grands du royaume, pour estre en la ville de Calays jusques à tant que ce que dit est fust accompli. Et le roi Edowart aussi d'aultre part convenança et promist de ramener le roy Jehan de France à Calays, dedens le jour de la feste Saint-Jehan, et là le tenir par l'espace de trois septmainnes à ses despens, dedens lesquelles les Françoys debvoient avoir accompli les dessusdites convenances et mis les gens du noble roy Edowart en possession paisible de tous les chasteaulx, villes, places et terres qu'il debvoit tenir et avoir sans ressort. Et se tout ce n'estoit plainement fait, ainsy que dit est, ledit roy Jehan de France et tous ses hostages debvoient demourer à Calays, par l'espasse de trois moys, tous coys, et payer trente mille florins pour leurs fraiz et despens; et debvoient les Anglois demourer saisis des chasteaulx et fortresses qu'ilz avoient gaagnié ou royaume de France, mais ne debvoient ne pillier ne faire guerre. Et avecques ce, le joeune conte de Montfort debvoit avoir la conté de Montfort quitte et lige, et sa part de la duchié de Bretaigne si avant que les roys dessusdis diroient qu'il en debvoit avoir par droit, oyées et exami-

nées diligenment les raisons de messire Charles de Bloys d'une part, et les raisons dudit conte d'aultre; et debvoit tout ce tenir en fief du roy de France. Et aprez, quant tout ce seroit fait, le roy Jehan debvoit estre ramené paisiblement à Paris, et seize prisonniers seulement qui furent pris avecques luy, ceulx desquelz les deux roys se pourroient acorder. Et affin qu'on poeut mielx accomplir ce qui est dit, une trève fut accordée à durer par tout jusques à la Saint-Michiel, ung an aprez ensuivant; et debvoient les Françoys mener et conduire le roy Edowart parmi France jusques à Calays paisiblement, ainsy qu'ilz firent. Et ainsy, parmi tout ce, le roy d'Angleterre debvoit renoncier au droit et au nom qu'il prétendoit en France.

Quant[1] toutes ces choses furent faittes et acordées, le duc de Normendie jura les maintenir et poursuivir comme hoir aisné de France, en la présence du prince de Galles, du duc de Lencaste et pluseurs barons d'Angleterre, comme procureurs du roy Edowart. Aussy firent pluseurs seigneurs de France qui là furent présens; aussy le jurèrent d'aultre part les dessusdis procureurs.

Et aprez, l'envoya jurer le noble roy par quatre chevaliers au palaiz à Paris, devant tout le monde, dont chascun eut grand joye; et leur vinrent au devant, hors des portes, clercs et lays à procession moult noblement, et sonnoient cloches de tous costez, et parées estoient toutes les rues de Paris. Chascun les suivy jusques au palays là où ilz firent le serement ainsy que dit est. Puis furent grandement festiez du duc de Normendie et de tous les seigneurs, et les mena-on en la belle chapelle, où leur

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CXXXIII.

furent monstrées les plus belles reliques du monde et les plus beaulx joyaulx, et mesmement la saincte couronne dont Dieu fut couronné à son sainctissime travail; et en donna le duc de Normendie à chascun chevalier une des plus grandes espines de ladite couronne, lesquelles choses lesdis chevaliers prisèrent moult. Aprez, le duc leur fist donner à chascun le plus beau coursier que on poeut veoir ne trouver, et grand foison de joyaulx merveilleusement riches, et puis furent convoyez et remenez poissanment à leurs gens qui les attendoient à Palesyau; et puis chevauchièrent les deux mareschaulx de France avecques eulx jusques au roy Edowart, qui les attendoit pour estre conduit et mené parmi France, ainsy que dit est.

Tantost[1] que les chevaliers angloys furent vers le roy Edowart, ilz luy contèrent l'onneur et la courtoisie des Françoys; si en eut grand joye et les festia grandement et ces seigneurs de France aussy. Lendemain matin, le roy et toutes ses gens se mirent au chemin doucement et ordonnéement par devers Normendie et par devers le pont de l'Arche, pour là passer la rivière de Saine. Partout où ilz passoient, ilz trouvoient les villes ouvertes, et avoient compétent et raisonnable marchié de tout, car vous debvez sçavoir que si tost que la paix fut accordée, on la fist crier par tout le royaume; et le noble roy faisoit toudis chevaucher derrière, affin que ses gens ne feissent villaine force ne oultrage à nully. Ilz se logèrent au pont de l'Arche, et puis, lendemain matin, le noble roy s'en ala à petit de gens par devers le port de Harefleu, et là passa en Angleterre; et ses gens, ainsy que dit est, passèrent bellement et alèrent tant qu'ilz vinrent à Pinquegny, en Picardie, sur

[1] Froissart, liv. I[er], part. II, chap. CXXXIV et CXXXV.

la rivière de Somme, et là la passèrent et s'en tirèrent à Calays. Si prirent les Françoys congié d'eulx et les Angloys s'aprestèrent de passer oultre en Angleterre, chascun le mielx qu'il poeut.

Si tost que le noble roy fut venu à Londres à telle compaignie qu'il avoit, et qu'il eust esté festié de la royne, il s'en ala le plustost qu'il poeut par devers le roy Jehan, et l'enmena à Londres, où il fut festié de la royne, du prince de Galles qui pas ne le hayoit, du duc de Lencaste et des aultres seigneurs, si grandement que chascun le povoit et sçavoit faire, et dura la feste et court ouverte quinze jours.

Quant tout ce fut passé et on eut appareillié le roy de France de si noble appareil comme à luy appartenoit, le noble roy Edowart et ses enfans et tous les aultres seigneurs le menèrent jusques à Douvres sur la mer; et envoya le roy Edowart, son filz et grande compaignie de seigneurs avecques luy jusques à Calays, ainsy que promis estoit. Si attendirent assez longuement à Calays les seigneurs de France, qui debvoient aporter six foys cent mille florins et entrer en hostage ainsy que dit est. Quant ilz eurent assez attendu et virent que ces hostages n'estoient point appareilliez ne l'argent présent, ilz prirent congié du roy Jehan et s'en retournèrent en Angleterre. Si laissèrent ledit roy Jehan et messire Philippe son joeune filz en la garde de quatre chevaliers et d'aultres moult souffisans qui leur faisoient tout le solas que faire povoient bonnement, et laissoient parler à luy à disner et à souper les chevaliers de France à son plaisir, et le menoient souvent à l'esbatement dehors en chasse et aultrement, attendant que ladite somme d'argent, la somme promise, fut apportée à Saint-Omer; mais on ne la voulut pas délivrer jus-

ques à tant que tous les hostages fussent entrez ainsy que promis estoit; et à bonne cause, car se la somme des florins fust délivrée et aprez tous les hostages n'y voulsissent pas entrer ou ne s'y voulsissent accorder, la ditte somme fust perdue, la paix fust brisée, ledit roy Jehan fust remené en Angleterre.

En[1] telle manière demoura ledit roy de France et son aisné filz à Calays moult longuement, par la deffaulte des haults pers et barons de France qui faisoient grand dangier d'entrer en hostage pour délivrer leur roy. Au derrain et au fort le plus disoient qu'ilz estoient prests et appareilliés, mais jà n'entreroient en cel hostage, se les deux filz du roy n'y entroient premièrement, le conte d'Anjou et le conte de Poittiers, qui plus y estoient tenus que nuls aultres. Ilz n'avoient pas moult grand tort, car ces deux contes, par apparence, en faisoient plus de refus que nuls des aultres, et furent tous les aultres qui estoient nommez pour entrer en cel hostage venus à Saint-Omer quinze jours devant lesdis contes. Tant ala la besongne que, environ la feste de Toussains, ladite somme de six fois cent mille florins fut délivrée à Calays, et tous les chevaliers livrez et menez à Calays à grande feste.

Adoncques[2] se départi le roy Jehan de Calays, et le conduisirent le prince de Galles et le duc de Lencaste jusques à Saint-Omer, et tint ledit roy là une grande court à la feste de Toussains; et là y furent durement festiez tous les trois jours ledit prince de Galles et le duc de Lencaste et ceulx de sa compaignie; puis se partirent les seigneurs d'Angleterre, et à grand joie retournèrent en Angleterre.

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CXXXVI.
[2] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CXLIV et CXLV.

Et le roy Jehan s'en vint vers Arras et ala de bonne ville en bonne ville jusques bien prez de Noël qu'il arriva à Paris où il demoura tout l'yver et tous les princes avecques luy. Partout on luy présenta assez de nobles et beaulx joyaulx, mais oncques n'en dit grand mercys de sa bouche.

En[1] ce temps estoit une grande compaignie en Bourgogne et en Champaigne, que on nommoit les *Tart venus,* et avoient gaagnié le chastel de Jenville et tout le trésor qu'on avoit dedens assemblé et mis soubs la fiance de sa force; et estoit si grand et tant valoit que on ne le pourroit nombrer. Environ le Noël, ces compaignons qui avoient tout celluy pays gasté et exillé s'en tirèrent vers Avignon, et gaagnèrent tantost la forte place que on appelle le Pont-Saint-Esprit, et prirent grand nombre de bonnes gens d'armes qui dedens estoient pour le garder, et violèrent bourgeoises et puchelles et robèrent tout ce qu'ilz trouvèrent, et gastèrent tout le pays d'entour d'une part et d'aultre, jusques en Avignon, de quoy le Pape et ses cardinaulx avoient grande paour. Ilz avoient fait ung cappitaine qui s'escrivoit en ses lettres partout et se faisoit ainsy nommer : *Amy de Dieu et anemy de tout le monde.*

Adoncques avoit en France grand foison, en pluseurs marches, de pilheurs et robeurs, qui gastoient le pays, Angloys et aultres, et tenoient encores grand foison de chasteaulx et de fortresses, pour quoy poy de gens osoient aler avant le pays mesmement en Champaigne, en Brye, entre Paris et Orliens, et entre Paris et Chartres, combien que bonne paix fut faitte et que le roy Jehan et tous ses haults barons fussent avecques luy à Paris. Maiz quant ilz eurent

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CXLVII à CLIV.

entendu les nouvelles que ces compaignons avoient pris la forte ville du Pont-Saint-Esprit, et qu'ilz pensoient tantost avoir concquis Avignon et toute pourvéance, chascun eut tantost propos d'aller celle part ainsy qu'ilz firent, dont les aucuns vendoient les chasteaulx et fortresses qu'ilz tenoient à ceulx auxquelz ilz estoient ou aux aultres du pays, les aultres s'en aloient aprez qui mielx mielx.

Adoncques eurent le Pape et les cardinaulx conseil; si ordonnèrent une croiserie sur les mauvaiz crestiens qui gastoient ainsy le pays et crestienté sans déport, et tuoient hommes, femmes et enfans sans mercy, et violoient bourgeoises et puchelles; si firent le Pape et les cardinaulx sermonner publiquement, et assoulurent de paine et de coulpe tous ceulx qui s'abandonneroient à destruire ces mauvaises gens; et firent le cardinal d'Oste cappitaine de celle croiserie, qui assez tost aprez se parti d'Avignon à tout ce qu'il avoit de gens pour attendre ceulx qui voudroient acquérir les pardons de celle croiserie. Pluseurs gens alèrent celle part, chevaliers et escuiers, qui s'attendoient avoir grands biensfaiz du Pape avecques les pardons dessusdis, mais on ne leur voulu rien donner; si se départirent, les aucuns vers Lombardie, les aultres retournoient en leurs maisons, et les aultres se mettoient en la mauvaise compaignie qui toudis croissoit de jour en jour; et firent autant de cappitaines que de compaignies.

CHAPITRE CIX.

Comment le marquis de Montferrant mena les grandes compaignies en Lombardie.

Quant[1] le Pape vit ce, qui grand paour en avoit et ne le povoit amender, il manda le marquis de Montferrant, qui estoit merveilleusement bon homme d'armes et avoit longtemps maintenu guerre contre les seigneurs de Mylan. Si le fist tant traittier à ces grandes compaignies, que, parmi grande somme qu'il leur donna à chascun, ilz se départirent d'entour Avignon et du Pont-Saint-Esprit, et promirent d'aler en Lombardie sur ceulx de Mylan avecques ledit marquis; et encores avecques ce le Pape leur pardonna tous leurs meffais et les assoult de paine et de coulpe. Ce fut l'an de grâce mil CCC et LXI ou moys d'avril.

[1] Froissart, liv. 1er, part. II, chap. CLV.

APPENDICE.

Nous avons eu occasion de citer maintes fois, dans ces deux volumes, le manuscrit de Froissart conservé à la bibliothèque d'Amiens. Afin de mieux faire apprécier encore toute l'importance de ce manuscrit, nous en extrayons le récit des batailles de Crécy et de Poitiers. Cette version est celle qui se rapproche le plus du texte de Jean le Bel, celle que l'on peut considérer comme étant la première rédaction de Froissart.

BATAILLE DE CRÉCY.

Che venredi, si comme je vous ai dit, se loga li roys engles à plains camps à toutte son host, et se aisièrent bien de ce qu'il avoient. Che fu assés, car il avoient trouvet le pays moult cras de vins et de touttes autres pourvéances. Si donna à soupper che venredi tous les barons et le plus des chevaliers de l'host, et leur fist moult grant chière, et puis leur donna congiet d'aller reposer, si

comme il fissent. Ceste meysme nuit, ensi que jou ay oy depuis recorder, quant touttes ses gens furent parti de lui, et que fu demourrés dallés lui les chevaliers de son corps et de sa cambre, il entra en son oratoire et fu là en genou en orisons devant son autel, en priant à Dieu que il le laiast partir de le besoingne à honneur. Environ minuit, il alla couchier, et se leva lendemain assés matin par raison, et oy messe et s'acomenia, et ses fils li prinches de Galles ossi, et en tel manière li plus de l'host; et oïrent tout li seigneur messe, et s'acomenyèrent et confessèrent, et se missent en bon estat.

Après les messes, li roys commanda à touttes gens armer et yssir de lor logeis et à traire sur les camps; et fist faire ung grant parck priès d'un bois de tous les chars et charettes de l'ost, liquelx parck n'eut qu'une seule entrée, et fist mettre tous les chevauz dedens che parck, puis ordonna trois batailles bellement et sagement; si en donna la première à son aisné fil le prinche de Galles, à tout douse cens armures de fier, quatre mille archiers et quatre mille Gallois de son pays, et mist son fils en le garde dou conte de Warvich, dou conte de Kenfort, dou conte de Kent, de monseigneur Godeffroy de Harcourt, de monseigneur Renaut de Gobehen, de monseigneur Richart de Stanfort, de monseigneur Jehan de Biaucamp, de monseigneur Thummas de Hollande, de monseigneur Jehan Camdos, et de pluisseurs autres bons chevaliers et escuiers; et donna la seconde bataille au conte de Norhantonne, au comte de Sufforch, à l'évesque de Durem, à monseigneur Loeys de Biaucamp, au seigneur de le Ware, au seigneur de Willebi et as pluisseurs autres bons chevaliers et escuiers, à tout douse cens armures de fier et trois mille archiers; et la tierche il retint pour lui,

qui devoit estre ces deus batailles à tout quinze ou seize cens armures de fier et quatre mille archiers, et le remanant des piétons. Et sachiés que tout estoit Engles ou Gallois; il n'y eult mies que plus hault six chevalliers d'Allemaingne, desquels fu li ungs messire Rasse Masures, je ne sais les autres noummer, et messire Oulphart de Ghistelles de Haynnau.

Quant li rois eut enssi ordonné ses batailles, par l'avis de ses marescaux, en un biel plain camp, devant son parck, deseure de là où il n'avoit fraite ne fosset, et tout estoient à piet, il alla tout autour, de renck en renck, et leur amonestoit de si bonne chière, en riant, de chacun bien faire son devoir, que ungs hommes couars en deuwist hardis devenir; si commanda sour le hart que nuls ne se movist ne desroutast de son renck, pour cose qu'il veist, ne alast au gaaing, ne despouillast mort ne vif sans son congiet, comment que le besoingne tournaist, car se li fortune estoit pour yaux, chacun venroit assés à temps et à point au gaing, et se li fortune estoit contre yauz, ilz n'avoient que faire de gaagnier. Quant il ot tout ordonnet et commandé, ensi comme vous avés oy, il donna congiet que chacun alast boire et reposer jusques au son de le trompette, et quant li trompette sonneroit, que chacun revenist à son droit renck desoubs se banière, là où ordonné estoit. Si feisent toutes gens son command et s'en allèrent boire et mengier ung morsiel et rafreschir, pour y estre plus nouviel quant il besongneroit.

Che samedi au matin que li roys engles eult ordonné ses batailles, si comme vous avez oy, se parti li roys de Franche de Abbeville, qui séjourné y avoit le venredi tout le jour, atendant ses gens, et chevaucha, bannières desployées, deviers les ennemis. Adont fit biel veoir ces sei-

gneurs noblement montés et acemés, et ces rices paremens, et ces bannières venteler, et ces conrois par ces camps chevauchier, dont tant en y avoit que sans nombre. Et sachiés que li host le roy de Franche fu extimés à vint mille armures de fier à cheval, et à plus de cent mille hommes de piet, desquelz il y avoit environ douse mille que bidaus que Genevois. Et li roys engles en avoit environ quatre mille à cheval, dix mille archers et dix mille Gallois, que sergans à piet.

Quant li roys de Franche se fu trait sus les camps et eslongiet Abbeville environ deux petittes lieuwes, il ordonna ses batailles par l'avis de ses marescaux, et toudis alloient et chevauçoient ses gens avant, bannières desployées, et ossi le sieuvoient-il, car li routte estoit si grande que il ne pooient mies chevauchier ne aller tout d'un froncq. On faisoit les Genevois arbalestriers à leur aise aller tout devant, et porter sus chars leurs arbalestres et leur artillerie, car on volloit de yaux commencher le bataille et assambler as Engles.

Et cils qui se tenoit che jour le plus prochains dou roy, c'estoit messire Jehans de Haynnau, car li dis roys l'avoit retenu dallés lui pour adeviser et ordonner par son conseil en partie de ses ennemis. Quant li roys de Franche eut ordonnet ses batailles et ses conrois, il fist chevauchier avant délivrement pour raconsuir les Engles, et si envoya devant pluisseurs appers chevaliers et compaignons, pour veoir là où on le poroit trouver ne raconssuiwir, car bien pensoit qu'il n'estoient mies loing; et toudis alloit li host avant et li roys ossi. Ainchois qu'il euuist esloingniet Abbeville trois lieuwes, revinrent li chevaliers qui envoyet y avoient estet, et li dissent qu'il avoient veut les Engles, et qu'il n'estoient mies plus hault que trois lieuwes

en avant. Adont pria li roys à un moult vaillant chevalier et moult uset d'armes, que on clamoit le monne de Basele, et à trois ou quatre autres preus chevaliers ossi, qu'il se volsissent avanchier et chevauchier si priès des Engles qu'il peuuissent considérer leur convenant. Chil vaillant chevaliers le fissent vollentiers, et se partirent dou roy qui tout bellement chevauchoit, mes s'arestoit en souratendant leur revenue. Jà estoit-il heure de nonne, et sollaux commenchoit à tourner, et avoit li roys engles fait sonner ses trompettes, et chacuns des siens estoit remis en se bataille desoubs se bannière, si comme ordonné avoit estet en devant, car bien sentoient que li Franchois les aprochoient, et séoient touttes manières de gens bien et faiticement le dos contre le solleil et les archiers mis contre les annemis; enssi et en cel estat les trouvèrent les dessus dits chevaliers. Quant ilz eurent bien considéré et ymaginé leur convenant, que pour rapporter eut le certaineté, et bien s'emperchurent li Engles, ilz s'en retournèrent arrière. Si encontrèrent en leur chemin pluisseurs bannières des leurs à une lieuwe des Engles, qui chevauçoient toudis avant, et ne savoient où ilz alloient. Si les fissent arester et attendre les autres, puis s'en revinrent au roy et à son conseil, et dissent qu'ilz avoient veut et considéret les Engles qui estoient à mains de deux lieuwes de là, et avoient ordonnet trois batailles et les atendoient bellement. Adont estoit dallés le roy messire Jehans de Haynnau, qui le relation oy moult vollentiers, pour tant que li bon chevaliers en raportoient vérité, et li dissent cil qui ce rapport faisoient, qu'il regardast quel cose il en volloit faire. Lors pria li roys au monne de Basele qu'il en volsist dire son advis, pour tant qu'il estoit durement vaillans chevaliers, et les avoit veu et justement considéré.

Li monne s'escuza par pluisseurs foix, et disoit que là avoit tant de nobles seigneurs et de bons chevaliers, que sus yaux ne s'en voiroit mies ensonnyer. Nonobstant ses excusanches et son bel langage, il fu tant pryés et cargiés dou roy qu'il en dist son advis en telle mannierre: « Sire, votre conroy sont diversement espars par ces camps; si sera durement tart ainschois qu'il soient ordonné ne rassemblé, car nonne est jà passée; si conseilleroie que vous fesissiez chy endroit votre host logier, et demain matin, apriès messe, si ordonnissiez vos batailles meurement, et puis chevauchissiez par deviers vos ennemis, rengiés sans desroy, el nom de Dieu et de saint Gorge, car je suis certain que votre annemy ne s'enfuiront mies, ains vous atendront seloncq che que j'ay veut. »

Chils conssaulx pleut assez au roy de Franche, et l'euuist vollentiers fait; si fist envoyer partout as routtes des seigneurs et pryère qu'il fesissent retraire leurs bannierres arrière, car li Engles estoient là devant rengiés; si volloit là endroit logier jusques à lendemain. Bien fu sceu entre les seigneurs li mandement dou roy, mes nulx d'iaux ne se volloit retourner, se chil ne se retournoient qui estoient premiers; et chil qui estoient devant avanchiet ne se volloient retourner pour tant qu'il estoient si avant allet, se li autre ne se retournoient premiers, car ce lor sembloit estre hontes, mais il se tenoient quoys. Li autre qui estoient derière chevauchoient toudis avant, pour tant qu'il volloient y estre ossi avant que li autre ou plus. Et tout ce estoit par orgoeil et par envie, si comme on puet bien supposer, et dont toutes bonnes gens d'armes n'ont que faire, car Dieux et fortune mehet ces deux visces. Or ne fu mies li conssaux dou bon chevaliers tenus, ne li commandemens dou roy accomplis, dont che fu

follie, car oncques bien ne vint de désobéir à son souverain. Tant avoit là de grans seigneurs, de baronnie et de chevalerie que merveilles seroit à recorder; si regardèrent li ungs sus l'autre, si comme pour leur honneur avanchier, car enssi con dist, c'est une bonne envie d'armes, mes que on le face raisonnablement. Ensi en chevauchant toudis avant, le maistre des arbalestriers qui conduisoit les Genevois chevauça tant et se routte qu'il se trouvèrent devant les Engles; lors s'arestèrent tout quoy, et prissent leur arbalestres et leur artillerie et s'appareillièrent pour commenchier le bataille.

Environ heure de vespre, commencha ung esclistre et un tonnoir très-grant, et une pleuve très-grosse, avoecq ung très-grant vent, et l'avoient li Françhois ens ou viaire et li Engles au dos.

Quant li maistres des arbalestriers eut ordonné et aroutté les Genevois pour traire, ils commenchièrent à huer et à juper moult haut, et li Engles tout koy, et descliquièrent aucuns kanons qu'il avoient en le bataille pour esbahir les Genevois.

Après ce que li oraiges fu passés, li dit maistre des arbalestriers fist avanchier bidaus et Genevois, et allèrent par devant les batailles pour traire et pour berser as Engles et yaux desrompre, enssi que coustume est; et allèrent de si priès qu'il traissent assez li uns as autres; et furent assez tôt bidaus et Genevois par les archiers desconfis, et fuissent fuis en voies se il peuuissent, mais les batailles des grans seigneurs estoient si escaffées pour yaux avanchier et combattre lors ennemis, qu'il n'atendirent ne ung ne autre, ne ordonnanche ne arroy, ains coururent tous désordonnés et entremeslés tant qu'il enclorent les Genevois entre yaux et les Engles, par quoy il ne peurent fuir, ains

chéoient li cheval foible parmy yaux, et li cheval fort chéoient parmy les foibles qui cheu estoient, et chil qui derière estoient n'y prendoient point garde pour le presse, si chéoient parmi chiaux qui ne se pooient relever; et d'autre part, li archiers traioient si espessement et si onniement à chiaux qui estoient devant et d'encosté, que li cheval qui sentoient ces saiettes barbues faisoient merveilles : li ung ne volloient avant aller, li autre s'alloient contremont, li pluisseurs regettoient fort, li autre se retournoient les culs pour les saiettes qu'il sentoient par deviers les ennemis, maugret leurs mestres, et chil qui sentoient le mors se laissoient cheoir. Et les gens d'armes engles qui estoient rengiet à piet s'avanchoient et se fréoient entre ces seigneurs et ces gens qui ne se pooient aidier de leurs chevaux ne d'iaux meismes, et tenoient daghes, haces et cours espois de guerre durs et roys, et ocioient gens à leur aise, sans contredit et à peu de fait et de deffense, car il ne se pooient aidier ne dessonnyer li uns par l'autre; ne oncques on ne vit tel mésaventure, ne perdre tant de bonnes gens à peu de fait.

En telle mannière dura chils grans mescief pour les Franchois jusques à le nuit; car li nuis les desparti, et jà estoit vespres quant li bataille commencha; ne oncques li corps dou roy de Franche ne nuls de se bannière ne peut che jour parvenir jusques à le bataille; ossi ne fissent nulles des commungnes des bonnes villes de Franche, fors tant que li sires de Noyers, ungs anchiens chevaliers et durement preudons et vaillans, porta l'oriflambe, la souverainne bannière dou roy, si avant qu'il y demoura.

Li bons roy de Behayngne qui tant fu larges et courtois, preux et vaillans, quant il entendi que on se combatoit, appela le monne de Basele qui estoit dallés lui et de ses

chevaliers, et les bons chevaliers de son pays de Behayngne et de Luxembourch qui durement l'amoient, et leur pria et enjoindi espécialment que il le volsissent mener si avant qu'il peuuist férir ung cop d'espée; si chevalier acomplir veurent son désir, se requeillièrent tout enssamble, et fissent chevauchier les bannières leur seigneur le roy et s'en vinrent de grant vollenté assembler as Engles; et là eut fort hustin et dur, et reboutèrent adont le bataille dou princhе. Lors s'avala la bataille dou comte de Norhantonne et de l'évesque de Durem, et reconfortèrent celui dou princhе de Galles. Li comtes de Blois, li duc de Loraine et leurs gens se combattoient d'autre part moult vassaument, et donnèrent à leur endroit les Engles assez à faire; et fu tel fois que li bataille dou princhе de Galles branla et eut moult à faire; et vinrent doy chevaliers englès de le bataille dou princhе deviers le roy engles et li dissent: « Sire, il vous plaise à venir comforter votre fil, car il a durement affaire. » Adont demanda li roys s'il estoit onques blechiés ne navrés. On li dist : « Oïl, mes non trop durement. » Dont respondi li roys et dist as chevaliers: « Retournez deviers lui, et ne m'en venez meshui querre jusques à tant qu'il soit si navret qu'il ne se puist aidier; laissiez l'enfant gaagnier ses esperons. » Adont retournèrent li chevaliers de le bataille dou roy, et revinrent deviers le princhе et se bataille.

A ceste bataille, qui fu assez priès de Créchi, eut trop de contraires et de inconvéniens pour les Franchois. Premièrement, par orgoel ils se combatirent sans arroy, sans ordonnanche et oultre le vollenté dou roy; car il ne peult oncques parvenir jusques à le besoingne, ne messire Jehans de Haynnau qui estoit retenus pour son corps, ne pluisseurs autres bons chevaliers. Et assamblèrent li Franchois

as Engles li pluisseurs qui n'avoient beu ne mengiet tout le jour, mais estoient lasset et travelliet, dont ils n'estoient mies plus fort ne mieux à leur alainne. Et se combatoient le solleil en l'œil, qui moult les grevoit; et avoecq tout ce il estoit durement tart, car il fu tantost nuis ; se ne savoient li pluisseurs radrechier à leur bannière ne à leurs mestres; mes cil qui aventurer et combattre se volloient, tout enssi qu'il venoient se boutoient ens, et quant il estoient parvenu jusques à la bataille, il trouvoient d'encontre ces archiers qui trop grant encombrier leur faisoient. Enssi se parsévera ceste vesprée, tant que la nuis fu toutte obscurchie, et ne recongnissoient mies l'ung l'autre.

Toutteffois li Engles ne se mouvoient de leur place ne dou lieu où il estoient ordonné, ne nulx hommes d'armes de leur costet ne se metoient devant leur tret, car il peuvissent bien folyer. Li roys de France qui se tenoit enssus de le bataille, dallés lui monseigneur Jehan de Haynnau et aucuns de son conseil bons chevaliers et seurs, qui estoient garde de son corps, enquerri souvent comment li besoingne se portoit. Si li fu di, environ soleil escoussant, li mésaventure et li pestilence qui estoit avenus sur ses gens, et se n'y avoit point de remède de nul recouvrier. Quant ly roys oy ces nouvelles, si fu durement enflamés d'ayr, et se feri son cheval des esperons par deviers ses ennemis; adont le ratinrent chil qui dallés lui estoient, messire Jehans de Haynnau, messire Carles de Montmorensi, li sires de Saint-Digier, li sires de Saint-Venant et aucun bon chevalier qui ordonnet estoient pour son corps garder et li conseillier, et qui imaginèrent et considérèrent le péril, et dissent : « Ha, chiers sires et nobles roys, ayés atemprance et mesure en vous; se aucune partie de vos gens se sont perdu par follie et par leur outrage, ne vous

voeilliez pour ce mettre en péril, ne le noble couronne de France en tel meschief ne tel aventure, car encores estes-vous puissant assez de rassambler otant de gens que vous avez perdu, et plus assez jà ne sera vos royaume si desconfis; retournés meshui à la Broie, qui est assez priès de chy; dedens demain arrez-vous autres nouvelles et bon conseil se Dieux plaist. » Le roys, qui moult estoit escauffés d'ayr, tout en chevauchant considéra les parolles de ses bons chevaliers et leur conseil, et plus celui de monseigneur Jehan de Haynnau que nulx des autres, car il le sentoit si loyal et si adviset que contre se deshonneur il ne l'euuist nullement fourconssilliet. D'autre part ossi, au voir dire, il véoit bien qu'il estoit tart, et une puignie de gens qu'il avoit dallés lui pooient sus une desconfiture peu faire; si se refrenna et tourna son cheval sus frain, et prist le chemin de la Broie, et y vint gésir celle nuit, et li chevalliers dessus nommet qui estoient dallés lui.

Encores se combatoient et entoueilloient aucuns de chiaux qui estoient à le bataille. Si s'emparti messire Carles de Behaingne, fils au bon roy de Behaingne, qui s'appeloit et escripsoit roys d'Allemaingne. Ossi fissent pluisseurs seigneurs, car ce euuist esté pité se tout y fuissent demouret; si en demoura-il assez, dont ce fu dammaiges, mes tels batailles et si grans desconfiture ne se font mies sans grant occision de peuple.

Li comte Guillaume de Namur eut mort desoubs lui son courssier et fu en grant péril de son corps et à grant meschief relevés, et y demoura ung bon chevalier des siens que on clammoit messire Loyes de Jupeleu. Si se sauva lidis comtes par l'avis et l'effort de ses hommes qui le gouvernoient, qui le missent hors dou péril. On ne vous poet mies dire ne recorder de tous chiaux qui là furent,

quel aventure il eurent, ne comment il se combatirent chil qui y demorèrent, ni comment cil s'empartirent qui se sauvèrent, car trop y fauroit de raisons et de paroles, mes tant vous di que on n'oy oncques à parler de si grande desconfiture, ne tant mors de grans seigneurs ne de bonne chevalerie qu'il eut là à si peu de fait d'armes qu'il y eut fait, si comme cil le tesmognent qui y furent tant d'ung lés comme de l'autre, et par lesquelx le pure vérité en est escripte. Ceste bataille fu par ung samedi, lendemain dou jour Saint-Bietremieu, ou mois d'aoust, l'an de grâce notre seigneur mille CCC XLVI.

Quant la besoingne fu départie et la nuis fu venue toutte espesse, li roys engles fist crier sur le hart que nul ne se mesist à cachier apriès les ennemis, et que nul ne despouillast les mors ne les remuast jusques à tant qu'il en aroit donné congiet. A celle fin fist li rois ce ban que on les peuuist mieux reconnoistre au matin, et commanda que chacun allast à se loge reposer sans désarmer, et pria que tout li comte, seigneur, baron et chevalier venissent souper avoecq lui; et commanda à ses marescaux que son host fust bien gardés et escargaitiés toute celle nuit. Li commandemens dou roy fu fais de tout en tout et vinrent soupper dallés le roy chil qui priet en estoient; et poés bien croire qu'il furent en grant joie et en grant repos de coer, pour la belle aventure qui avenue leur estoit.

Li diemenche au matin fist grant brumne, sique grant fuisson des Engles yssirent des loges, aucun à cheval et aucun à piet, et allèrent par le congiet dou roy aval les camps, pour savoir se il porroient veoir aucun des Franchois qui se rassamblaissent par troppiaux ou granment enssamble pour yaux rassaillir de nouviel. Si en trouvèrent fuisson des commungnes des bonnes villes, qui

avoient dormit en boskès, en fossés et en hayes, par troppiaux, et demandoient li ungs as autres de leur aventure et qu'il devenoient, car il ne savoient que avenu leur estoit, ne que li roys ne leurs conduisierres estoit devenus. Quant il virent ces Engles venir viers yaux, il les atendirent et pensèrent que ce fuissent de leurs gens; et chil Engles se férirent entr'iaux, si comme li leux entre brebis, et les tuoient à vollenté et sans deffence.

Une autre compaignie d'Engles allèrent aventurer d'ung autre costet; si trouvèrent grans tropiaux de gens en pluisseurs lieux qui alloient aval les camps pour savoir se il porroient oyr nouvelles de lors seigneurs; li autre quéroient lors mestres, li autres leur proïsmes, li autres lors compaignons, et chil Engles les ocioient tout enssi qu'il les trouvoient ou encontroient. Environ heure de tierche, il revinrent à leurs loges en ce point que li roys et li seigneur avoient oy messe, si lor comptèrent lor aventure et chou qu'il avoient fait. Adont commanda li roys à monseigneur Renaut de Gobehen, qui estoit moult vaillans chevaliers et li plus proeux des chevaliers engles tenus, qu'il presist aucuns chevaliers connissans armes et tous les hiraux avoecq lui, et allast par tout les mors et mesist tous les chevaliers qu'il poroit recongnoistre en escript, et tous les prinches et les grans seigneurs fesist porter enssemble d'un costet, et sus chacun son non escript, par quoy on les peuuist recongnoistre et faire leur service seloncq leur estat. Li dis messire Renaux et se compaignie le fissent ensi que commandé leur fu, et cierquièrent tout le jor les camps de chief en cor et tous les mors, et rapportèrent au soir au roy, si comme il avoit jà souppet, leur escript, et fu sceu par leur escript qu'il avoient trouvet onze chief de princes, parmi un prélat, mors, quatre-vingt

chevaliers bannerès, et environ douze cent chevaliers d'ung escut ou de deux, et bien quinze mille ou seize mille autres, que escuiers, que tourniquiel, que bourgois de bonnes villes, que bidaus, que Genevois, que gens de piet, tous gisans sour les camps, et n'avoient trouvet que trois chevaliers engles mors et environ vingt archers.

Or est bien raison que je vous nomme les prinches et les haux hommes qui là demorèrent mors, mes des autres ne poroie venir à chief. Si commencerai au gentil et noble roy monseigneur Carle, roy de Behaingne, qui tous aveugles vot estre premier à le bataille, et commanda et enjoindi très-espécialement à ses chevaliers qu'il le menaissent, comment que ce fust, si avant qu'il peuuist férir ung cop d'espée sour aucuns des ennemis; et chil li acomplirent son désir, et demorèrent dallés lui tuit ses chevaliers, et furent trouvet mort environ le bon roy. Li plus grans prinches apriès che, fut messire Carles, comte d'Allenchon, frères germains au roy de Franches; apriès, li comte Loeis de Blois, fils à la sereur germaine au roi de Franche; apriès, li comtes de Flandres; apriès, li dus de Lorraine; apriès, li comtes de Saumes, en Saumois; apriès, li comtes de Harcourt; apriès, li comtes d'Auchoires; apriès, li comtes de Sausoire; apriès, li comtes d'Aubmale; apriès, li grand prieux de Franche; si que on disoit adont que passet avoit deux cents ans que on n'avoit veut ne oy racompter que tant de prinches fuissent mort en une bataille, comme il furent là, ne à Courtray, ne à Bonivent, ne autre part. Dieux en ait les âmes, car il morurent vaillamment, au serviche dou roy, leur seigneur, qui moult les plaindi et regretta quant il en sceut la vérité. Mais le congnissance ne l'en vint jusque lundi, à heure de nonne, et qu'il y eut envoyet par trieuwes quatre che-

valiers, et se tenoit li dis rois à Amiens, où il vint le diemenche au matin, car il se parti de la Broie diemenche, au point dou jour, à privée mesnie. Et là à Amiens ou environ se requellièrent li plus de ses gens qui oyoient dire que li roys y estoit.

Che diemenche, tout le jour apriès la bataille, demoura li roys engles en la ditte place où il avoit eu victoire, et le soir ossi. Le lundi au matin vinrent hiraut de part le roi de Franche prendre trieuwes, trois jours seullement, de ceux qui revenroient apriès leurs mestres et leurs amis pour ensepvelir, et li roys leur accorda. Et fist li dis roys porter le corps dou roy de Behaingne, son cousin germain, en une abbeie qui siet assez priès de là, et le appelle-on Mentenay; et ossi y fist-il porter les corps des autres prinches, dont messire Godeffroy de Harcourt plaindit moult le mort dou comte son frère, mais amender ne le peut.

Che meysme diemenche vint li comtes de Savoie, ses frères, à bien mille lanches et euuist esté à le bataille se elle euuist esté faitte par l'ordre dou bon chevaliers le monne de Basele, qui demoura vaillamment dallés le bon roy de Behaingne, son mestre. Quant cil doy seigneurs dessus nommet entendirent que la bataille estoit outrée et qu'il n'y estoient point venut à temps, si furent moult courouchiés; touttefois, pour employer leur voyage et desservir leurs gaiges, ils chevauchièrent che diemenche au-dessus de l'host le roy engles, et s'en vinrent bouter en le ville de Monstroeil pour le garder et deffendre contre les Engles, se mestier faisoit; car elle n'estoit mies adont si forte que elle est maintenant. Si eurent chil de Monstroeil grant joie de le venue des dessus dits seigneurs.

Ce lundi au matin se deslogea li roys engles, et che-

vaucha deviers Monstroiel, et envoia courir ses marescaux deviers Hesdin, ardoir et essillier le pays, si comme il avoient fait par devant, et ardirent Waubain, Biauraing, mais au castiel ne fisrent nul mal, car il est trop fors; et puis s'en retournèrent vers Monstroeil, et ne se peurent tenir qu'il n'alaissent escarmucier à Savoyens qui layens estoient. Mais riens n'y gaagnièrent, si s'en partirent et ardirent les fourbours, et revinrent deviers l'ost.

Le roy, qui avoit pris son chemin par deviers Saint-Josse, se loga celle nuit sus le rivière. Au matin il s'en partirent et passèrent l'aige et ardirent ses gens le ville de Saint-Josse et puis Escaples, le Noef-Castiel, le Delue et apriès tout le pays boullenois et tout entour Boulongne, et le ville de Wissan qui estoit adont bonne et grosse, et y loga li roys et toutte son host une nuit. Lendemain il s'en parti et s'en vint devant le forte ville de Calaix et l'assiéga de tous poins.

BATAILLE DE POITIERS.

Apriès la prise dou fort castiel de Romorentin, de monseigneur de Craan, de monseigneur Boucicaut, de monseigneur Lermitte de Chaumont, et de plusieurs autres chevaliers et escuiers qui dedens estoient, se départi li prinches et toutte son ost, et chevauchièrent plus avant deviers Humainne, ardant et essillant le pays. Si trouvoient li Engles et li Gascon le pays si gras et si plains de tous biens, que merveilles seroit à pensser ; si gastèrent et essillièrent une grant plenté de che biau pays du Mainne, et puis entrèrent en Tourainne. Li roys de France qui se tenoit à Chartres entendi que li Engles prendoient leur chemin pour venir vers Tours en Tourainne et deviers le Haye. Si se parti de Cartres et s'en vint à Blois, et là se tint deux jours pour mieux aprendre le convenant des Engles. Si se parti au tierch jour de Blois, et passa là le Loire et vint gésir à Amboise, et lendemain à che biau castiaux de Loches. Là s'aresta-il, atendant ses gens qui avoient passet le Loire en plusieurs lieux, à Orliens, à Meun, à Blois, à Tours et là partout où il pooient. En ce séjour que li roys de Franche fist à Loches, aprist-il que li Engles prendoient leur chemin pour aller ent en Poitau et par le Tourainne, et se hastoient durement.

Quant li roys oy ces nouvelles, si se doubta qu'il ne li escappassent, et se parti de Loches et commanda que touttes ses gens le sieuvissent; si s'en vint à le Haye, en Tourainne, et passa là le rivière de Vienne, et quidoit, seloncq ce que on l'avoit enfourmet, que li Engles fussent devant lui, et il estoient derrière. Si chevaucha li roys ce jour moult avant, et vint à Cauvegny et repassa le rivière, car on dist que li Engles en alloient viers le chité de Poitiers. Che venredi que li roys Jehans passa au pont à Cauvegny, eut moult grant presse à passer la dite rivière, et le passèrent plus de soixante mille hommes et otant de chevaux; et encores en passa-il assez à Castieleraut. Dont il avint que pour le grant presse d'ommes et de chevaux qui fu che venredi à passer au pont à Cauvegny, messire Raoulx de Couchy, messire de Cauvegny, viscomtes de Bruesse, et li comtes de Joui, cil troy seigneurs et leurs gens demorèrent en le ditte ville de Cauvegny le venredi tout le jour et le soir ensuivant, et le sammedi au matin il passèrent à leur aise. Quant il eurent passet le ditte rivière et chevauchiet environ deux lieuwes, il regardèrent tout costierre, si perchurent une routte d'Engles environ cent compagnons; et là estoient doi chevaliers de Haynnau, messire Ustasse d'Aubrecicourt et messire de Ghistelles, et ossi aucun baceler d'Engleterre qui s'estoient queilliet et aroutet enssamble pour yaux aventurer et savoir se il poroient riens conquérir. Quant cil barons de France qui pooient estre bien deux cens armures de fer virent leurs ennemis, si en eurent grant joie, et dissent que il les yroient veoir de plus priès. Si se missent en bon convenant et desvelopèrent les bannières, et chevauchèrent, en escriant leur cri, les grans galos dessus yaux. Li Engles, à che commenchement, ne

les vorent mies refuser, mes les rechuprent assés apertement. Là en y eult à ceste jouste pluisseurs portés à terre qui à grant mescief furent relevés. Li Engles regardoient que li Franchois estoient trop plus qu'il ne fuissent, si eurent advis de reculer et qu'il se feroient cachier, car li prinches et li grande host ne leur estoit point loing. Si se partirent li bien monté qui avoient fleurs de courssiers, et li seigneurs de Franche apriès yaux, messire Raoux de Couchy et li autre qui ne veurent mies arester sus les varlets, mes sieuvir les mestres. Là furent cachiet messire Ustasse d'Aubrecicourt, messire Jehans de Ghistelles et leur routte, l'un sus l'autre, jusque à le bataille dou prinche, et si avant que li bannière monseigneur Raoul de Couchy s'en vint combattre, et li chevaliers ossi desoubs le banière dou prinche. Là eult grant hustin et dur, et croy bien que li chevaliers de France fuissent vollentiers recullet s'il peuuissent, car il n'avoient pas le jeu parti; mes il se missent si avant, qu'il furent enclos, et ne se peurent retraire, et là se combatirent si vassaument et hardiement tant qu'il peurent durer. Mais finaument il furent pris, li comtes de Joui premièrement, li viscomte de Bruese et messire Raoulx de Couchy, et aucun autre chevaliers et escuiers de leur routte, par lesquels li princes de Galles et li seigneurs Engles et Gascon seurent que li roys de Franche les avoit advanciés à tout si grant nombre de gens d'armes que c'estoit merveilles à pensser.

Quant li princes de Galles et ses conssaux eurent entendu que li roys Jehans et ses batailles estoient devant yaux, et avoient ce venredi passet au pont à Cauvegny, et que nullement il ne pooient partir du pays sans estre combattu, si se requeillièrent et rassemblèrent che samedi sour les camps, et fu adont coummandé de par le prinche

que nulx, sus le teste, ne courust ne ne chevauchast devant les bannières des marescaux s'il n'y estoit envoyés. Puis chevauchièrent ce samedi de l'eure de primme jusques à heure de vespres qu'ils vinrent à deus petittes lieuwes de Poitiers, en moult forte place, entre haies et vingnes et montaingnes de l'un des costés; si ymagnièrent li marescal le fort lieu et le place, et demandèrent au prinche quel cose il volloit faire. Il respondi que c'estoit son entente de là s'arester et atendre ses ennemis qui le quéroient, et ossi l'aventure ou non de Dieu et de saint Gorge. Dont se logièrent li Engles en celle mesme plache que on dist ou pays les plains de Maupetruis, et se fortefièrent sagement et vistement de ces haies espineuses drues et fortes, et missent ce qu'il avoient de charroy derrière yaulx, et fissent devant yaux pluisseurs fossés, affin que on ne lez peuuist soudainnement aprochier à cheval sans grant dammaige. Si furent adont envoyet de par les marescaux environ deux cens compaignons très-bien montés courir pour descouvrir le pays, et savoir où li Franchois estoient. Si chevauchièrent chi coureur bien priès de Poitiers et tant qu'as fourbours de le cité. Et devoit li roys de Franche ce propre soir venir gésir à Poitiers, et ne savoit adont de certain nul convenant des Engles ne où il se tenoient; mes les nouvelles li vinrent qu'il estoient derrière lui. Adont se retourna li roys tout à ung fes et fist retraire toutte son host, et s'en vint logier entre le chitté de Poitiers et les Engles, et estoit jà bien tart quant il furent tout logiet. Si eut li roys grant joie quant il se senti si priès de ses ennemis, et quant il parchut qu'il estoit en tel parti qu'il ne lui pooient escapper ne fuir qu'il ne fuissent combattu. Ceste nuit fu li host bien escargaitié des deux marescaus de Franche, monseigneur Jehan de Clermont et monseigneur

Ernoul d'Andrehen, à cinq cens hommes d'armes, et passèrent la nuit sans dommaige.

Quant ce vint le diemenche au matin, li roys Jehans de Franche qui grant vollenté avoit de combattre les Engles fist chanter messe devant lui moult solempnement, et là estoient ses quatre fil messire Carles, messire Loeys, messire Jehans et messire Phelippe, et li duc d'Orliens ses frères, li duc de Bourbon, li duc d'Athènes, connestables de Franche, et grant fuison de comtes, de barons et de toutte bonne chevalerie. Apriès les messes qui furent dites en l'ost de Frauche, li roys s'arma, et si s'armèrent touttes gens et se traissent sur les camps et ordonnèrent leurs batailles. Si en fissent jusques à quatre, parmy celi des marescaux. Endementres que li connestables de Franche entendoit à l'ordonner, li rois Jehans appella quatre de ses chevaliers en qui il avoit moult grant fianche et bons chevaliers as armes durement, messire Ustasse de Ribeumont, monseigneur Joffroy de Chargny, monseigneur Guichart de Biaugeu et monseigneur le Baudrant de le Huesse, et leur dist qu'il chevauchaissent deviers les Engles, et avisassent leur arroy, et en quel convenant il se tenoient, et de quel costé on les poroit assaillir pour avoir ent l'avantage. Chil quatre chevaliers se partirent chacun montés sus fleur de coursier, et les bachines en le teste. Si chevauchièrent si avant qu'il peurent, et congnurent assez clèrement lez arrois des Engles, et en apportèrent au roy toute le vérité et comment il estoient si comme je vous diray, car li roys les oy volentiers.

Li quatre chevaliers dessus noummés dissent enssi au roy, qu'il avoient veu les Engles, et pooient y estre environ douse mille hommes, trois mille hommes d'armes, cinq mille archiers et quatre mille bidaus à piet, car tout

les avoient veut entrer en leur ordonnanche et mettre en conroy de bataille, et avoient pris le lonch d'une haye et mis lesdits archiers d'un lés et de l'autre; et n'avoit en toutte celle haye qu'une seulle entrée où quatre hommes d'armes poioient chevauchier de froncq, et estoit ceste entrée trop bien gardée d'archiers et de gens à piet. Apriès se tenoient ou fons de ce chemin les gens d'armes en bon convenant, deux hayes d'archiers devant yaux à mannière d'une herce, et estoient tout à piet, les chevaux derrière yaux, et ne pooit-on aller ne venir à yaux de nul lés, fors par le chemin dont il estoient fortefyet de le haye. Et avoient l'avantage d'une petite montaingne dessus quoy leurs chevaux et leur arroy estoient. A l'autre lés, sus senestre, avoit ung petit plain, mes il l'avoient fortefyet de fossés et de leur charroy et ne leur pooit-on porter nul dommaige de ce costet. Adont s'aresta li roys et demanda à dessus dits chevaliers de quelle part il consilloient à assaillir les Engles. Il regardèrent tout l'un l'autre et ne se volloient mies avanchier de respondre, car il leur sembloit que li roys les cargoit d'une grosse demande; si se teurent une espasse. Mais li roys reprist la parolle et requist à monseigneur Ustasse de Ribeumont que sans délay il en desist son entente. Dont parla messire Ustasse et dist: «Que li Engles estoient en forte place mallement; se convenra des notres prendre trois cens hommes par élection, preux chevaliers, hardis et alosés durement, et chacun bien armés et bien montés sus fleur de courssiers, et chevaucher rudement, sans yaux ne leurs chevaux espargnier, et de ces trois cens fendre et ouvrir et desrompre les archiers d'Engleterre, et puis nos batailles qui sont grandes et grosses et bien estoffées de bonnes gens d'armes sievir vistement et tout à piet; car il y a tant de vignes que cheval

ne s'y poroient avoir. C'est li plus grant avantages que j'y say. » — « Par l'âme de mon père, che respondi li roys de Franche, messire Ustasse, vous en parlez moult à point et très-meurement, et il sera fait si comme vous l'avez dit et deviset, ne jà n'ysterons de votre ordonnanche. »

Dont furent là esleus et advisés trois cens hommes, chevaliers et escuiers, par advis les plus preus et plus bachelereux de tout l'ost, et les devoient li connestables de Franche et li doy marescal conduire et gouverner. Là ne fu mies mise en oubli fleur de chevalerie, premièrement messire Jehans de Cleremont, messire Ernoulz d'Andrehen, messire Ustasse de Ribeumont, messire Jehans de Landas, messire Robiers de Duras, messire Guillaumes comte de Douglas d'Escoce, et messire Archebaus Douglas, ses cousins germains, messire Ghuicars de Biaugeu, messire Guillaume de Nyele, messire Guillaume de Montagut d'Auvergne; li sires de Pons en Poitou, li sires de Partenay, messire Guichars d'Angle, li Archeprestres armés sus ung courssier couvert de parures, le jone comte Pierre d'Alençon, le seigneur de Castiel-Vilain, le seigneur de Grantsi, le viscomte de Thouars, le Baudrain de le Huesse, monseigneur Grimouton de Cambli, le seigneur d'Espineuse, le Borgne de Rouvroi, messire Rabache de Hangiers, le seigneur de Cramelles, messire Antoine de Kedun, messire Hue de Barbenchou, pour le jone comte de Blois, le seigneur de Saint-Sauflieu, le seigneur de Casentin, et pluiseurs autres que je ne puis ou ne say mies tout nommer, mes li nombres de trois cens fu tous emplis, et se monstrèrent tout par devant les marescaux. Encorres estoient ordonné avoecq yaux, et en celle première bataille, une grosse routte de chevaliers d'Allemagne où li comtes de Salebruche, li comtes Jehans de Nasco, li comtes de Nido,

et pluiseurs autres estoient tout armé et bien monté et en très-bon convenant; si s'aprochièrent des Engles, et entrues s'ordonnèrent les trois autres batailles.

La première bataille apriès ceste des marescaux avoit li duc de Normendie, ainnés fils dou roy Jehan, et avoit avoecq lui bien trois mille hommes d'armes, chevaliers et escuiers, et neuf mille hommes d'autres gens, tous as armes; et estoient au frain dou jone duc de Normendie, pour lui gouverner et consillier, li sires de St-Venant et messire Thummas de Vodenay, bourguignon, et s'arme de gueulles à trois tourtiaux d'or : là avoit en celle bataille grant fuison de bonne chevalerie. En le seconde bataille apriès estoit li dus d'Orliens, frères au roi de France, et avoit une grosse routte de gens d'armes et povoient estre bien quinse mille hommes ungs et autres. Apriès estoit la grosse bataille du roy de Franche, où il y avoit grant fuison de comtes, de barons et de chevaliers, et estoit li roys armés lui vingtième d'une parure, et portait sa souverainne bannière chils bons chevaliers messire Joffroy de Chargny. C'estoit une biauté de veoir bannières, penons, blazons et ces clerres armures reflamboyer au soleil. Si estoit li roys de Franche montés sour ung blancq coursier, et tenoit ung blancq baston, et chevauchoit de bataille en bataille, et prioit et amonestoit ses gens de bien faire, et leur disoit par tel langage : « Biaux seigneurs, quant vous estes à Paris, à Rains, à Chartres ou à Laon, vous manechiez les Engles et vous souhediés le teste armée devant yaux; or y estes-vous, je les vous monstre; si vous voeille souvenir de vos mautalens et monstrer la haynne que vous avez sour yaux, et contrevengier les dammaiges et les despis qu'il vous ont fet, car je vous proummès que nous les combaterons, et Dieu nous soit en aye. »

Enssi reconfortoit li roys Jehans ses gens, et tout chil qui le véoient et oyoient y entendoient vollentiers. Si estoit adont messire Ustasse de Ribeumont chilz vaillans chevalier moult prochains dou roy, et séoit sour ung courssier fort et délivre, et estoit armés de toutes pièces, et entendoit as batailles ordonner de par le roy; et ossi à le fois il chevauchoit vers les Engles pour veoir et aprendre de leur convenant et puis si s'en revenoit deviers le roy. Et li roys li demandoit : « Messire Ustasse, que vous semble de notre affaire, » et li chevalier lui respondit moult joyeusement : « Certes, sire, très-bien, au plaisir de Dieu nous arons hui une belle journée sour nos ennemis. » Or devez-vous savoir entrues que ces batailles s'ordonnoient, tant li Franchois comme li Engles, et que chacuns entendoit à se besoingne, vinrent deviers le roy de Franche doy cardinal loist, assavoir messire Tallerans, cardinaux de Pierregorch, et messire Nicoles, cardinaux d'Urgel. Si pryèrent moult affectueusement, en nom de pité et d'umilité, au roy Jehan, que il volsist mettre ce jour en souffrance, et entendre à aucune belle pais pour lui et son royaumme de ses ennemis. Li roys de Franche à le prière des cardinaux descendi, mes ce fu à dur et moult longement, car il les volloit combattre, et li sien en estoient en grant vollenté si comme il disoient et monstroient.

Quant li cardinaux dessus noummet eurent amené le roy de France à ce que chil jour estoit mis en souffranche de respit, si s'en vinrent deviers le prinche et li comptèrent ce qu'il avoient impétret à grant meschief, et li pryèrent que il volsist entendre et descendre à tretiet d'acort, à quel meschief que ce fust, car il estoit en ung moult dur parti. Li prinche y entendi vollentiers, car il et ses conssaux se véoient enclos ou fort dou royaumme, et se doubtèrent des

premiers li Engles et li Gascons que li Franchois ne les tenissent là ainsi que pour asségiés sans combattre; c'estoit li ordonnanche qu'ils resongnoient le plus. Si furent tretiet et proposet par ces cardinaux, qui allèrent ce diemenche de l'un à l'autre, pluisseurs tretiés d'acort ou de pais, et missent pluiseurs parchons avant, mes nulle n'en peut venir à effet; car li roys de Franche et ses conssaux, qui tenoient les Engles pour asségiés, ne s'y volloient accorder ne assentir nullement se li prinches, et tout chil qui avoecq lui estoient, ne se rendoient simplement au roy et à se volenté, laquelle cose li Engles et li Gascons n'euuissent jammais fait. Bien offroient au roy de France, si comme jou oy depuis recorder, que li princes euuist rendus tous les prisonniers qu'il avoit pris en ce voyaige, villes et castiaux ossi, et se astenroit de lui armer sept ans contre le royaume de Franche. Ceste cose ne vot mies li roys de France accepter. Endementres que chil doy cardinal alloient de l'un à l'autre et que souffranche estoit des deus hos, avoit aucuns chevaliers entre les Engles, jonnes et amoureux, qui s'abauchoient de chevauchier avant pour veoir le convenant des Franchois et le grant plenté des belles gens d'armes qui là estoient. Dont il avint que messire Jehans Camdos et messire Jehans de Cleremont, marescaux de France, se trouvèrent sus les champs où il chevauchoient de l'un à l'autre, et portoient chacun une meysme devise sus son senestre bras desus ses parures; c'estoit ouvre de brodure: une bleue damme en ung ray d'un soleil, bien perlée et bien arrée. Quant il se furent trouvé d'aventure, il se coummencièrent à ramprounner, et demanda li marescaux de Franche à monseigneur Jehan Camdos depuis quel tierme il avoit porté et enchargiet sa devise. Li chevalier engles li respondi que de ce n'avoit-il que faire de savoir, et que la

devise pooit estre sienne que à nul autre. Dont li dist messire Jehans de Cleremont : « Camdos, Camdos, che sont bien des ponnées de vos Engles, il sevent à leur honneur faire peu de cose de nouviel. La devise est mienne et devant vous l'encargai, et se demain je le vous voy porter, je le vous calengeray. » — « Sire, che respondi messire Jehans Camdos, et à mon pooir je le deffenderay. » Ensi et par yrour se départi li uns de l'autre sans plus riens faire ne dire. Et toudis alloient li cardinal de l'un à l'autre qui rien ne faisoient. Quant ce vint au soir, il se retraissent à Poitiers, et li Engles et li Franchois demorèrent sus les camps tous rengiés l'un devant l'autre.

Quant ce vint le lundy au matin, on dist pluisseurs messes en touttes les deus hos, et s'acumenia qui acumenier se volt. Apriès les messes, chacuns se remist en se bataille et desoubz se bannierre, ensi que le diemenche il avoit esté ordonnet. Encores revinrent li doy cardinal, et veurent coummenchier à traitier pour briser celle journée, mes il despleut à aucuns chevaliers de Franche, et leur dissent que se il aloient ne venoient plus, il leur en mescheroit. Si se retraissent li doy cardinal à Poitiers sour ceste parolle. Vous avez chi dessus oy coumment li trois cens hommes à cheval estoient bien montés, et quel cose il devoient faire. D'autre part, je vous ai petit parlet dou convenant des Engles fort, ensi que li quatre chevaliers envoyet de par le roy de Franche raportèrent, che fu au plus justement seloncq leur advis qu'il le peurent aviser ne considérer. Bien est voirs que li Franchois estoient cinq fois tant de gens que li Engles; mais les gens d'armes engles et gascons estoient toutte gens d'eslite; et ossi estoient en vérité li plus des Franchois, et bien se monstrèrent. Quant li prinche de Galles et li seigneurs d'Engle-

terre et de Gascoingne virent que combattre les convenoit, si se comfortèrent li ungs parmi l'autre, et ordonnèrent trois batailles; et avoit en chacune mille hommes d'armes et vingt-deux cens archiers et quinse cens brigans de piet que il aucun en armes apellent ribaudailles, car il sieuvent les gens d'armes et se mettent entre les batailles, et si tost que on a abattu gens d'armes, il viennent sus yaux si les ochient sans pité. La première bataille des Engles avoient li doy marescal, li comtes de Warwich et li comtes de Sufforch; et là estoient li Gascon, li sire de Labrech, li sires de Pummiers et si frère, li sires de Montferart, li sires de l'Espare, li sires de Muchident, li sires de Condon, messire Jehans de Grailli, captal de Beus, messire Ammeris de Tarse et pluisseurs aultres bons chevaliers et escuiers de Gascoingne et d'Engleterre, et les archiers tous devant yaux à manière d'une herce. La seconde bataille avoit li prinches à mille hommes d'armes, vingt-cinq cens archiers et seize cens brigans, et estoient au frain dou prinche, et pour son corps garder, chil doy bon chevaliers messire Jehans Camdos et messire James Dandelée. Là estoient en le bataille dou prinche chils bons chevaliers, messire Renaux de Gobehen, messire Ricart de Stamfort, li sires de le Ware, messire Edouars, sire Despenssier, qui y fu fes chevaliers et leva bannière, messire Bietremieux de Bruech, messire Pierre d'Andelée, messire Hues et messire Thummas lez Despenssiers, messire Thummas de Grantson, messire Richars de Pontcardon, messire Neel Lormell, li sires de Felleton et pluisseurs autres bons chevaliers et escuiers. Si estoient très-bien ordonnet et mis en bon convenant chacun baron et chevalier desoubs se bannière et se penon, et les archiers devant yaux. La tierce bataille,

qui estoit si comme li arrière-garde, gouvernoient doy comte d'Engleterre, bon chevalier durement, li comtes de Sallebrin et li comtes d'Askesouforch. Là estoient messire Guillaume, fils Warinne, messire Estienne de Gousenton, li sires de Braseton, li sires de Multon, messire Bauduins de Fraville, li sires de Basset, li sires de Willeby, li sires de Bercler, messire Daniel Pasele, messire Denis de Morbeke et pluisseurs autres bons chevaliers et escuiers, chacun seigneur desoubs se bannière et les archiers devant yaux. Si se confortoient bellement seloncq le quantité qu'il estoient, et avoient bien empris que d'iaux combattre tant qu'il poroient durer. Enssi estoient les batailles ordonnées si comme vous avez ouy deviser.

Ly roys de Franche et ses conssaux, qui à nul acort ne tretiet de pais n'avoient vollut entendre ne descendre, fissent ou nom de Dieu et de monsieur saint Denis aprochier le bataïlle des marescaux et des Allemans. Or avint que messire Ustasse d'Aubrecicourt, pour son corps avanchier, se parti de son conroi et s'adrecha entre les batailles contre ung chevalier d'Allemaigne qui s'armoit d'argent à cinq roses de guelles, et férirent chevaux des esperons et se conssuirent de leurs glaives sous leurs targes. Si appelloit-on le chevalier allemant messire Loïs de Retombes, et estoit des gens le comte Jehan de Nasco. La jouste des doy chevaliers fu moult belle, car il se portèrent tout doy jus à terre. Messire Ustasse se releva premièrement et couri à son glaive, et puis s'en vint sus le chevalier qui estoit relevés; si l'assailli vassaument et l'euuist à ce coummenchement concquis par armes, quant chil de se bataille se desroutèrent et vinrent sus messire Ustasse, et l'assaillirent vistement et environnèrent de tous lés. Là ne fu nient adont messire Ustasse secourus des siens, de quoy il fu pris et fianchiez

prison des Allemans et mis sus un kar. Dont aprochièrent li marescal et le bataille, et entrèrent tout à cheval dedens le chemin où li grosse haye estoit de doy costez. Si tost qu'il furent là embatu, archiers commencièrent à traire à esploit à deux lés de le haie, et à bersser chevaux et à enfiller de ces longhes sayettes barbues; chil cheval qui tret estoient, et qui les fiers de ces saiettes sentoient, resongnoient et ne volloient aller avant, et se tournoit li ungs de traviers, li autre de costet, ou il céoient et trébuchoient desoubs leurs maistres qui ne se pooient relever, et les gens d'armes engles venoient entre deux et les ocioient ou prendoient à vollenté. Enssi fu li bataille des marescaux desconfite à grant mescief, et là mors des premiers messire Jehans de Cleremont et pris messire Ernoulx d'Andrehen, et durement navrés et mors messire Ustasse de Ribeumont; mez il y fist merveilles d'armes de son corps. Chil qui derrière estoient et qui le mescief véoient, et qui avant passer ne pooient, reculoient et venoient deviers le bataille dou duc de Normendie qui estoit grande et espesse, mais tantost fu aclerie quant il virent et entendirent que li marescaux estoient desconfi, et montèrent à cheval li plus et s'empartirent; car il descendi une routte d'Engles d'une montaingne en costiant les batailles, tout montet à cheval, et grant fuison d'archiers devant yaux, et s'en vinrent férir sus elle, sus le bataille le duc de Normendie. Au voir dire li archiers d'Engleterre portèrent à leurs gens moult grant avantage, et trop esbahirent les Franchois, car il traioient si onniement et si espessement que li Franchois ne savoient auquelles entendre qu'il ne fuissent consievi dou tret, et toudis s'avanchoient et il conquerroient terre.

Quant les gens d'armes d'Engleterre virent que ceste première bataille estoit desconfite, et que la bataille dou

duc de Normendie s'ouvroit et branloit, si leur revint force et couraige, et montèrent errant tout à cheval chil qui chevaux avoient; et quoy que de premiers il se fuissent mis en trois batailles, il se remissent tantost en une, et puis chevaucièrent avant en escriant moult hault et moult cler : « Saint Gorge, Guiane » et fissent passer leurs bannières et trouvèrent de premiers encontre le bataille des Allemans qui tantost fu desconfite. Là furent pris li comtes de Sallebruge, li comtes de Nido, li comtes Jehans de Nasco et pluisseurs autres chevaliers et escuiers, et rescous messire Ustasse d'Aubrecicourt par monseigneur Jehan de Ghistelles, son compaignon, et remis à cheval, liquel y fist depuis moult de belles appertises d'armes. Quant les batailles dou duc de Normendie, si comme je vous ai dit, virent approchier si fortement les batailles dou prinche, qui jà avoient desconfis les marescaux et les Alemans et estoient entrés en cache, si furent tout esbahys, et entendirent li plus à yaux sauver et à sauver les enfans dou roy, premièrement le duc de Normendie, le comte de Poitiers et le comte de Tourainne, qui estoient à ce jour tout troy moult jonnes, si crurent ceux qui les gouvernoient. Avoecq ces trois seigneurs se partirent plus de seize cens lanches et prissent le chemin de Cauvegny. Quant messire Jehans de Landas et messire Thieubaux de Vodenay, qui estoient mestres et menneur dou duc de Normendie avoecq le signeur de Saint-Venant, eurent chevauchiet environ une grosse lieuwe, il prissent congiet au duc et pryèrent au seigneur de Saint-Venant que mies il ne volsist laissier mes mener à sauveté, et qu'il y acquerroit otant d'onneur en gardant son corps que ce qu'il retournast, mes li dessusdit volloient retourner et venir deviers le roy. Apriès ces parolles, li doy chevaliers dessus nommet retournèrent et encontrè-

rent le duc d'Orléans et se grosse bataille toute sauve et toutte entière, qui estoient parti et venu par derrière le bataille dou roy. Bien est voirs que pluisseurs bons chevaliers et escüiers, quoy que leur seigneur se partesissent, ne se volloient mies partir, mes euuissent plus chier à morir que il leur fust reprochié fuite.

Vous avez chy-dessus en ceste histoire bien oy parler de le bataille de Crechy, et comment fortune fu moult mervilleuse pour les Franchois; ossi à le bataille de Poitiers elle fu moult diverse et très-fellenesse pour yaux et anques pareille si comme à Crechi; car li Franchois estoient bien de droites bonnes gens d'armes contre les Engles cinq contre ung. Mais au voir dire, li bataille de Poitiers fu trop mieux combatue et plus longuement que celle de Crechi, et plus de biaus fes d'armes, et de belles bacheleries y avinrent, car li roys Jehans de Franche, comme loyaux chevalier, preudomme et hardis, ne daigna fuir, et quant il vit et entendi le desconfiture de ses marescaux, il n'en fu mies pour ce trop effrayé, car bien quida le journée par fet d'armes recouvrer, et commanda que chacun se mesist à piet, et fist passer airéement et ordonnéement ses bannières, dont messire Joffroy de Chargny portoit le souverainne, et enssi par bon convenant le grosse bataille dou roy s'en vint assembler as Engles. Là eut grant hustin fier et cruel, et donnet maint horion de haches, d'espées et d'autres bastons de guerre. Si assembla li roys et messire Phelippes se maisnés fils à le bataille des marescaux d'Engleterre, le comte de Warvich et le comte de Sufforch et des Gascons. Là crioient li Franchois leur cri : « Montjoie Saint Denis, » et li Engles : « Saint Gorge, Guiane. » Si revinrent cil doy chevaliers tout à tems qui laissiet avoient le routte le duc de Normendie, mes-

sire Jehans de Landas et messire Thieubaux de Vodenay. Si se misrent tantost à piet en le bataille dou roy, et se combatirent depuis moult vassaument. D'autre part, se combatoient li duc d'Athènes, connestables de Franche, messire Robers de Duras, messire Guichars d'Angle, messire Renaux de Pons, et faisoit chacuns de son corps merveilles d'armes; ossi à ung autre lés se combatoient messire Pières, duc de Bourbon, messire Guichars de Biaugeu, messire Jaquemes de Bourbon, li évesques de Chaalons, li sires de Basetin et li sires de Castiel Villain. D'ung autre costet ossi se combatoient li comtes de Ventadour et de Montpense, li Arceprestres, messire Guillaumme de Montagut, messire Guillaumme de Nyelle, messire Joffroi de Saint-Digier, li sires d'Englure, qui porte les armes de Sallehadin et crie « Damas. » En une autre route se combatoient messire Guillaumme, comtes de Douglas d'Escoce, messire Archebaux, ses cousins, et bien doy cens de leur compaignie qui y fissent maint belle appertise d'armes. En le grosse bataille dou roy estoient pluisseurs grant seigneur, comte, baron, chevalier et escuier, dont chacuns faisoit son devoir au plus loyaument qu'il pooit; et vous di que li Engles ne l'eurent mies davantaige, car ils trouvèrent en pluisseurs lieux durs encontres et bonnes gens d'armes, quoi que li fortune fust pour yaux. Ossi, au voir dire, il estoient très appertes gens d'armes, sages de guerre et bien combatant. Dallés le princhе de Galles estoient chil doy bons chevaliers messire Jehan Camdos et messire James d'Audelée, qui de mener et enssaignier le princhе fissent ce jour bien leur devoir, car il n'y prissent oncques prisonnier ne entendirent au prendre, fors à mener toudis le princhе avant, et conssillier leurs gens et yaux amonnester de bien faire. Entre les batailles eut pluis-

seurs caches et pluisseurs belles aventures de fes d'armes. Si se contourna toutte li grosse bataille des Engles et des Gascons, d'archiers et de toutes manierres de gens combatans sus le bataille dou roy, et les assaillirent vistement et fièrement; là eut fait maintes appertises d'armes, mainte prise et mainte rescousse, car chacuns pour son corps avanchier tiroit à desconfire le roy et lui prendre et chiaux qui dallés lui estoient, car on penssoit bien que c'estoient tout noble homme et vaillant, si comme c'estoient. Ung petit enssus de le bataille dou roy, fu mors li duc d'Athènes, connestables de Franche; et sachiés qu'il ne fu mies ochis seulx en son conroy, mes pluisseurs bons chevaliers et escuiers de son hostel et de se délivranche. D'autre part, fu ochis li gentil duc de Bourbon, et Tamaint bon chevalier et escuier dallés lui, messire Guichars de Biaugeu, li sires de Castiel Villain et pris li Arceprestres, et durement navrés et pris li comtes de Waudimont et li comte de Vendome. Au dehors de le bataille dou roy en une routte se combatoient chil bon chevalier messire Jehans de Landas, messire Thieubaux de Vodenay, messire Guichars d'Angle, qui merveille y fist d'armes de se main, messire Grimouton de Cambli, et qui se tinrent une grant espasse en bon convenant, mes il avoient ossi devant yaux bonnes gens d'armes, le comte de Sallebrin, monseigneur Renaut de Gobehen, monseigneur Richart de Stanfort, monseigneur Guillaume de Felleton, monseigneur Bietremieu de Bruech et leur routtes, et ossi des Gascons le seigneur de Monferrart, monseigneur Jehan et monseigneur Helyes de Pumiers, et le captal de Beus. Si furent chil chevalier de Franche durement fort assailli et calengiet as haces et as espées; là eut fort boute, dure presse, grant enchauch, et fort estecheis. Toutte fois cette routte des

Franchois fu toutte reboutée et ouverte, et les bannières et li pennon des Franchois tous rués par terre, et là mors messire Jehans de Landas et pris messire Thieubaux de Vodenay, et durement navrés, et chils bons chevaliers ossi messire Guichars d'Angle pris et navrés apriès sa mort et tous essonnes mors messire Moutons de Cambli et messire Robiers de Duras; et puis s'en revinrent Engles et Gascons sus le bataille dou roy de Franche. On ne vous pouroit ne sauroit nullement recorder tous ces fes d'armes et les merveilleuses aventures qui là advinrent à pluisseurs chevaliers et escuiers; et toudis chachoient li Engles les fuians; dont il avint que messire Oudars de Renti, ungs bons chevaliers franchois, s'en tournoit arrierre comme desconfis; si encontra d'aventure ung chevalier engles qui cachiet avoit che jour ses ennemis bien lieuwe et demie. Quant messire Oudars l'eut veu qu'il chevauchoit contre lui, se congnut tantost qu'il estoit Engles, si tourna sour lui, et s'escria et dist qu'il estoit Franchois, et qu'il se voulloit à lui esprouver. Li chevalier engles n'eut nul tallent dou refuzer; là se combatirent-il de leurs espées, et puis de daghes assés et longement, sans ce que nulx venist sus yaux qui les empechast ne contredesist, et tant que messire Oudars de Renti mena tel le chevalier engles, que par armes il le concquist, et l'enmena avoeq lui pour son prisonnier.

Encorres entre les batailles, et ou fort de le cache, avint une ossi belle aventure à ung escuier de Pikardie de le marce d'Ammiens, car il s'estoit partis de le bataille comme desconfis, pour son corps sauver, et bien montés sus fleur de courssier. Avint que li sires de Bercler, ungs grans bannerès d'Engleterre, qui à ce jour estoit jonnes chevalier et amoureux, perchupt le dit escuier franchois

bien armet et bien montés partir des conrois; il se mist en cache apriès lui, tous seulx, sans compaignie de ses gens, et le poursuivi par proeche et par bachelerie plus d'unne grant lieuwe, toudis l'espée en se main, et li escrioit à le fois qu'il retournaist, car ce n'estoit mies honneur à ung homme d'armes d'ensi fuir. Quant li escuier franchois, qui cachier se sentoit, vit qu'il estoit eslongiet de le bataille plus de une grant lieuwe, il regarda derrière lui et vit le seigneur de Bercler qui tout seulx le sieuwoit; si li sembla bien par ses parures grant seigneur et gentil homme durement. Si se reconforta en courraige et tourna le courssier sus frain et prist son espée, qui roide et forte estoit durement, et le mist desoubs son bras à mannierre de glaive et s'en vint en cet estat sus le seigneur de Bercler, liquelx ne le daignast ne ne volt oncques refuzer, mes prist son espée, qui estoit de Bourdiaux, bonne et légière, et roide assés, et l'apuigna par le haut, en levant le main pour jetter en passant à l'escuier, si comme il fist. Li escuier, qui vist l'espée en vollant venir sur lui, se destourna et perdi par celle voie le cop qu'il avoit entesé au chevalier, et fist ossi au chevalier perdre le cop de son espée, car elle coulla entierre. Quant li sires de Bercler vit qu'il n'avoit point d'espée et li escuier avoit le sienne, si sailli jus de son courssier et s'en vint tout le pas là où son espée estoit; mes il n'y peult oncques si tost venir que li escuiers ne le hastast et jetta son espée au chevalier qui estoit à terre et le consuivi haut ens ès cuissieux, tellement que li espée qui estoit roide et bien acérée et lancée de roit brach, et de grant vollenté, entra ens ès cuissieux et percha le premier et le quisse ossi, et s'encousi en l'autre cuisse bien une puignie. Li sires de Bercler, qui durement fu navrés de ce cop, chey à terre et ne se pot relever; adont

descendi li escuier franchois et vint à l'espée dou chevalier qui encorres estoit en terre; si le prist et apuigna et vint sus le chevalier, et li demanda moult courtoisement se il se volloit rendre. Li sires de Bercler li respondit oïl, et que voirement se rendoit-il son prisonnier, car par bel fet d'armes l'avoit-il concquis. Là li fist li escuier fianchier prison et li osta son espée hors de ses quisses, et li bendela ses plaies au mieulx qu'il peult et le monta sus son courssier, et le mena tout le pas jusques à Castieleraut. Là le fist-il remuer et appareillier, et fist tant depuis par littières et par haqhennées qu'il l'enmena en son hostel en Pikardie, et le garda plus d'un an ainschois qu'il fuist tout sannes. Si demourra-il afollés de le navreure, et au partir il paya à l'escuier six mille nobles, si comme je l'oy compter depuis le seigneur de Bercler en Engleterre, en son castiel meysme, qui siet sour le rivierre de Saverne, ou chemin de Galles; et devint li dessusdit escuiers, pour l'onneur et le prouffit qu'il eut de son prisonnier, chevalier.

Ainssi aviennent les fortunes souvent en armes et en amours, plus envireusses et plus mervilleusses que on ne les poroit ne oseroit pensser ne souhaidier; il avient souvent en bataille et en rencontres qu'on pert bien par trop follement cachier. Au voir dire, à celle bataille qui fu assés priès de Poitiers, ès camps de Maupetruis, peurent bien advenir pluisseurs belles aventures et grans fes d'armes qui ne vinrent mies tout à congnissance, mes j'en parole et les déclare au plus priès que je puis, seloncq ce que j'ay depuis enquis et demandé as bons chevaliers et escuiers qui y furrent d'ung lés et de l'autre, et as hiraux ossi qui sont tailliet de tel coses savoir et enquerre, si comme dessus est dist. Che fu une

bataille très-bien combattue, bien poursuivite et mieux achievée pour les Engles ; et y souffrirent li combatant d'ung lés et de l'autre moult de painne. Là y fist li roys Jehans de sa main merveilles d'armes, et tenoit une hace dont trop bien se combatoit. Si furent pris assés priès de lui li comtes de Tankarville, li comtes d'Eu, ses cousins germains, messires Jaquemes de Bourbon, comtes de Ponthieu et li comtes de Dammartin, et ochis li sires d'Englure, li Baudrains de le Huesse, messire Renaux de Pons, li évesques de Chaalons, neveus au cardinal de Pierregort; là se combattirent vassaument messires Joffroi de Chargny ; et estoient toutte li presse et li huée sour luy, pour tant qu'il portoit le souverainne bannière dou roy; et il meysmes avoit sa bannière devant lui, qui estoit de geulles à trois escuchons d'argent. Tant y sourvinrent autour de lui d'Engles et de Gascons, et si s'efforchièrent, que par forche il ouvrirent et rompirent le bataille dou roy, et fu si plainne d'Engles et de Gascons qu'il y avoit bien cinq hommes d'armes sour ung gentil homme prisonnier, voirs s'il n'estoit pris en le cache. Et là fu mors et ochis messire Joffroy de Chargny et les bannières de Franche gettées par terre, et y eut adont trop grant presse au roy Jehan, car chacuns li crioit : « Rendés- « vous, rendés-vous. » Là avoit ung chevalier de le nation de Saint-Omer que on clammoit monseigneur Denis de Morbecke, et avoit pour son advanchement grant temps servi le roy engles, comment qu'il fuist Artisiens; mes de jonnesse, pour aucunnes fourfaitures, il avoit perdu le royaumme de Frenche ; pour chou s'estoit-il trai en Engleterre. Si vint si bien à point que il estoit là dallés le roy où chacun pressoit et tiroit à lui, et li disoit : « Rendés-vous, rendés-vous. » Li roys qui se véoit en dur

parti et trop efforchiés de ses ennemis et que sa deffence ne li valloit riens, demanda : « A qui me renderai-je? » Chils messire Denis li respondi en Franchois : « A moy, sire, « qui sui chevalier et de le nation de votre royaumme. » — « Et à vous, dubt dire li roys, me rens-je. Lors li bailla son gant de fier. Li chevalier le prit. Là eut gránt presse et grant tirich, car chacun volloit dire : « Je l'ay pris, je « l'ay pris. » Et là y avoit ung appert escuier de Gascoingne que on nommoit Bernard de Trutes, et s'armoit d'or à deus trutes de geulles, qui y clammoit grant part. Là fu li roys de France, depuis qu'il fut pris, en grant péril, et près ochilz par envie. Mes li roys qui sages estoit et qui vit leur estrit, leur dist moult courtoisement : « Seigneur, « seigneur, apaisiés-vous, car j'ay assez pour chacun de « vous faire tout riche, si me menés deviers mon cousin « le prinche. » Lors en fu menés li roys et messires Phelippes ses maisnés filz devers le prinche qui n'estoit miez loing de là. Quant li prinche vit le roi de France, si descendi tantost à terre de son cheval et l'onnoura moult, et ne le volt oncques depuis laissier pour les périls et les aventures, car li roys li recorda en quel péril il avoit estet depuis qu'il s'estoit rendus. Encorres duroit li cache des Engles et des Gascons; si furent ochis en ces caches messire Guillaume de Nyelle, bons chevaliers durement, et messire Guillaume de Montagu d'Auvergne..., et pluisseurs aultres, et Tamaint, bon chevalier et escuier pris, qui ne daignièrent fuir.

Quant ceste grant bataille fu desconfite, enssi comme vous avez oy, qui fu ès camps de Maupetruis, à doi lieuwes de Poitiers, l'an de grasce Notre Seigneur mil CCC LVI, le vingtième jour dou mois de septembre, par ung lundi, et commencha à heure de primme et fu toute

passée à basse nonne, environ heure de vespres, Engles et Gascons furrent tout repairiet ou dit lieu de leur cache et ot chacuns amennet ses prisons, li ung, deus, li autre trois, li autre quatre, si se retraist chacuns à se loge tout joindant où li bataille avoit estet. Si se désarmèrent et fissent désarmer leurs prisonniers, et les honnourèrent tant qu'il peurent, chacuns les siens, car chilz qui prendoit prisonnier en bataille de leur partie, li prisonnier estoit siens et le pooit quitter ou ranchonner à se vollenté. Si puet chacuns savoir et penser que tout chil qui là furent en ceste fortuneuse bataille avoecq le prinche de Galles, furent riches d'onneur et d'avoir, tant parmy les ranchons des prisons comme parmy le gaing d'or et d'argent qui là fu trouvés, qu'en vaissellement, qu'en riche jouiaux, qu'en deviers monnoies, que en chevaux, en tentes, en harnas d'armes et en pluisseurs autres coses, qui trop long seroient à deviser. Et si vinrent très-bien à point as Engles et Gascons les pourvéanches que li Franchois avoient là amennées, car les leurs lors estoient fallies, et n'avoient li Gascons et li Engles goustet de pain trois jours avant passet ; pour tant avoient-il offert les offres dessus dittes, car il doubtoient plus que li roys Jehans ne les affammaist qu'il ne doubtaissent le bataille, car il n'est si dure espée que de faim.

Quant ce vint au soir, li prinches donna à soupper en sa loge le roy de Franche et tous les seigneurs et chevaliers bannerès et prisonniers, et les festia et honnoura humblement dou mieux qu'il pot de leurs pourvéances meysmes, car il n'avoient autres, et asséy li prinche, le roy Jehan, monseigneur Jakemon de Bourbon, monseigneur Jehan d'Artois, le comte de Nasco, le comte de Ventadour, le comte d'Estampes, le comte de Waudimont

et de Génville, le seigneur de Partenai et trois autres vaillants chevaliers à une table moult haulte et bien couverte, et tous les autres seigneurs barons et chevaliers as autres tables; et servoit toujours li prinches au devant de le table dou roy et par tout les autres tables ossi si humblement qu'il pooit; ne oncques ne se vot seoir à le table dou roy pour pryerre que li roys l'en fesist, ains disoit toudis qu'il n'estoit mies encorres si souffissant qu'il appertenist à lui de seoir à le table de si grant princhе et de si vaillant homme que li corps de lui estoit et que monstret avoit à le journée. Mais toudis se agenouilloit par devant le roy et disoit : « Chiers sires, ne voeilliés faire simple chierre, se Dieux m'a volut conssentir votre volloir au jour d'ui, car certainnement messire li roys, mes pères, vous fera toutte l'ounneur et amisté qu'il porra et s'acordera à vous si raisounnablement que vous demourrés bon ami enssamble à tous jours; et si m'est avis que vous avés grant coses et bien raison de vous esleechier, coumment que la besoingne ne soit tornée à votre gret, car vous avés concquis au jour d'ui le haut nom de proèce et avés passet tous les mieux faisans de votre costet. Je nel di mies, che sachiés, chiers sires, pour vous lober, car tout chil de notre partie qui ont veu les ungs et les autres se sont par plainne science à chou acordés, et vous en donnent le pris et le cappelet se vous le voullés porter. » A che point, chacuns coumença à murmurer, et disoient entre yaux Franchois et Engles que noblement et à point li princhе avoit parlet. Si le prisoient durement en disant que en lui aroit encorres gentil seigneur s'il pooit longuement vivre et en tel fortune persévérer.

Quant il eurent souppet et assés festyet selonc le point là où il estoient, chacun s'en alla à se loge avoecq ses

prisonniers pour reposer. Celle nuit y eut grant fuisson de prisonniers, chevaliers et escuiers, qui se ranchonnèrent enviers chiaux qui pris les avoient, car il les laissoient plus courtoisement ranchonner qu'oncques gens feissent, ne les constraindoient autrement qui leur demandoient, sour leur foy, de combien il porroient payer sans yaux grever; et les créoient légièrement de çou qu'il en disoient, et leur donnoient jour de rapporter le somme de florins qu'il avoient ditte et noummée, à la feste dou Noël après ensuivant, en le chité de Bourdiaux, sour leur foy créantée, ou de revenir dedens le dit jour tenir prison. Et disoient communément qu'il ne volloient mies chevalier ne escuier rançonner si entièrement qu'il ne se peuuist bien chevir et gouverner del sien, et servir ses seigneurs seloncq son estat, et aller aval le pays avancier son corps et son hounneur. Telle n'a mies estet la coustumme ne li courtoisie dez Alemans, jusque à ores. Je ne say comment il en feront d'ores en avant, car il n'ont pité ne merchy de crestiens gens d'armes, tant soient noble ne gentil homme, quant il les tiennent, mes les mettent en chees, en grésillons, en polies et en d'estroites prisons comme larrons et mourdreours, et tout pour mieux ranchonner. Quant che vint au matin que chil seigneur eurent messe oïe, et il eurent beu ung cop, il se partirent de là et arouterrent leur carroy et leur aroy, et enmenèrent moult courtoisement le roy de Franche et les autres seigneurs ossi; et les chevaliers et escuiers laissoient il aller d'encosté yaux, bellement, sour leur foy; et en allèrent en celle manierre de journée en journée sans ardoir et sans gaster le pays, tant qu'il vinrent en la bonne chité de Bourdiaux, là où ils furent rechupt et festyet à grant joie; et missent le roy Jehan en une abbeie pour lui aisier et reposer à se vol-

lenté, mes bien le faisoient garder, ce n'estoit mies merveilles, et son jone fil avoecq lui, que on clammoit monseigneur Phelippe; et tout le plus des autres seigneurs, comtes, barons et chevaliers rachata li prinches à chiaux qui les avoient, pour grandes sommes de florins, seloncq che que chacuns estoit. Si reçut les pluisseurs sour leur foi à retourner à Bourdiaux dedens le Noël ou la Candeler enssuivant. Si tenoit li roys de Franche son estat à Bourdiaux, tout enssi comme il faisoit à Paris, tant que de se chapelle et de ses menestrels avoir dallés lui, et toutte se famille qu'il remanda, et le compaignoit souvent li princhе, et faisoit compaignier des plus grant de son hostel, et son consseil... Nous lairons ung petit à parler dou roy de Franche; si parlerons des aventures qui avinrent en son royaumme.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Pages.

CHAPITRE LXXXXVII.

CHAPITRE LXXXXVIII.

CHAPITRE LXXXXIX.

CHAPITRE C.

CHAPITRE CI.

CHAPITRE CII.

CHAPITRE CIII.

CHAPITRE CIV.

Pages.

CHAPITRE CV.

CHAPITRE CVI.

CHAPITRE CVII.

CHAPITRE CVIII.

CHAPITRE CIX.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

